

L'Exécuteur [176]

– La bataille de Rapid City

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

L'EXÉCUTEUR



LA BATAILLE DE RAPID CITY

par Don Pendleton

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXECUTEUR

La bataille de Rapid City

Prologue

Réserve indienne de la Thunderhead Mountain Dakota du Sud

Au volant de sa Toyota Camry, Jesse Ironeyes ressassait ses sombres pensées. L'affaire qu'il avait préparée avec soin et qu'il venait de plaider la veille à Pierre, la capitale du Dakota du Sud, n'avait été ni une réussite ni un échec. Et ce résultat en demi-teinte n'avait satisfait ni le cabinet juridique qui l'employait, ni la compagnie minière qui les avait engagés. Durant le long trajet de retour en voiture, Ironeyes avait eu tout le temps de se demander à quel moment il avait pu merder. Sans trouver de réponse. Et, lundi matin, il devrait rendre des comptes aux associés.

En regagnant son appartement de Rapid City, il n'avait qu'une idée en tête : se payer un bon week-end de détente. Mais le message de sa sœur Juanita, sur son répondeur, avait sonné le glas de ses projets. Il devait aller voir son grand-père. Pour la énième fois, il avait regretté que le vieil homme n'ait pas le téléphone.

Il cligna des yeux sous la conjugaison de la fatigue et de l'exaspération. Devant lui, les phares de la Camry creusaient des tunnels de lumière dans l'obscurité. Les pluies avaient rendu boueuse la terre battue de la petite route à deux voies.

Une chouette s'envola et passa devant la lune aux trois quarts pleine.

Machinalement, Ironeyes suivit l'oiseau des yeux, jusqu'à ce qu'il disparaisse dans les arbres. Quand son regard revint à la route, il découvrit au beau milieu de sa trajectoire un homme torse nu assis à califourchon sur la selle d'une Kawasaki.

Le type était indien, sans doute un Sioux, comme Ironeyes. Ses cheveux noirs étaient tirés en arrière, retenus en queue-de-cheval. Des dessins à la peinture blanche, qui ressortaient dans le noir, illuminaient le corps de l'homme et lui donnaient l'allure d'un squelette. Ses yeux brillant dans la lumière des phares lui faisaient un visage effrayant.

— Bon sang ! hurla Ironeyes.

Il agrippa le volant et appuya à fond sur la pédale de frein. Le véhicule frémit violemment et s'efforça de conserver sa trajectoire, avant de déraper sur le sol meuble. Malgré tous ses efforts, Ironeyes ne put empêcher la voiture de se diriger vers le type et sa moto.

Sans la moindre hésitation, le biker passa la main par-dessus son épaule et attrapa un fusil Remington à canon scié. Un éclair jaune

jaillit, et, presque aussitôt, le pare-brise de la Toyota se transforma en une immense toile d'araignée puis explosa. Un flot d'adrénaline se déversa dans le corps d'Ironeyes qui leva le pied de la pédale de frein, rétrograda, puis accéléra à fond et essaya encore de redresser. Il y eut un moment de résistance tandis que l'arrière du véhicule sortait de la route. Une nouvelle volée de plomb vint exploser une vitre, sur le côté, alors qu'il dépassait le motard. Son aile arrière gauche heurta un arbre, dans un assourdissant froissement de tôle, mais, l'instant d'après, Ironeyes avait de nouveau une route libre devant lui.

D'un coup d'œil dans son rétroviseur, il constata que le biker était déjà à ses trousses. Il accéléra encore. La maison du vieux chef était à moins de deux kilomètres.

Il repensa au message sibyllin que Juanita lui avait laissé. Tout ce qu'il avait compris, c'était que John Red Wolf, leur grand-père, avait un problème, et qu'il devait venir au plus vite.

Derrière, il y eut une nouvelle détonation.

Il donna un coup de volant et échappa aux projectiles. Rétrogradant, il s'engagea dans le dernier virage avant la maison. Comme il baissait sa vitre, il eut l'impression d'entendre d'autres moteurs de moto, en plus de celle qui le pourchassait.

Quand il atteignit le sommet de la colline, il aperçut enfin le vieux bâtiment, avec ses murs de bardeaux blancs. C'était là que Ironeyes avait grandi après la disparition de sa mère, morte en donnant naissance à Juanita, et celle de son père, tué au Viêt-nam. Il y avait passé ses étés à s'occuper du bétail et assurer l'entretien de la ferme. Le savoir-faire qu'il avait alors acquis en matière de charpente lui avait permis d'obtenir des petits boulots et de financer ainsi ses études de droit.

Tous phares éteints, deux autres motards roulaient dans la grande cour accidentée qui s'étendait devant la maison. Eux aussi étaient peints comme des squelettes.

Une poigne glacée broya l'estomac de Ironeyes quand il songea qu'il arrivait peut-être trop tard. Il donna un brusque coup de volant et coupa à travers le fossé peu profond qui se trouvait derrière la clôture. Les piquets de bois explosèrent avec des claquements de tonnerre, et les barbelés cédèrent. La Toyota bondit vers l'avant.

Ironeyes braqua de nouveau, évitant de justesse le gros cochon noir qui se trouvait là. Une balle frôla la voiture dans un couinement, suivie d'une autre qui emporta le rétroviseur extérieur. Ironeyes freina et s'arrêta dans un long dérapage, à moins d'un mètre de la véranda qui courait sur l'avant de la maison.

Le jeune homme jaillit de la voiture. Sur la banquette arrière, les dossiers rangés là avaient été réduits en charpie.

John Red Wolf s'avança sous la véranda en cassant son fusil

Greener pour le réarmer.

— Grouille-toi, petit.

Il était grand et mince, et ses cheveux gris pendaient en longues nattes sur ses épaules. Si son visage était ridé et marqué par le temps, il y avait beaucoup d'assurance et de dextérité dans ses mouvements alors qu'il glissait des cartouches dans les canons jumeaux de son arme.

Ironeyes dérapa sur la boue et se rattrapa d'une main.

— Où est Juanita ? demanda-t-il.

— À l'intérieur. Ça va.

Red Wolf monta le fusil à son épaule, fort d'une expérience qu'il avait acquise en Corée.

Soudain conscient du rugissement de moteur de la moto qui était à ses trousses, Ironeyes jeta un coup d'oeil par-dessus son épaule et vit le biker qui se rapprochait et n'était plus qu'à quelques mètres. Le type hurla en même temps qu'une espèce de pistolet-mitrailleur vomissait un torrent de balles.

La main sur la moustiquaire de la véranda, Ironeyes eut la certitude qu'il ne pénétrerait jamais dans la maison.

Puis le Greener rugit.

L'instant d'après, le flingueur était éjecté de sa selle. La moto tourna, percuta le muret du petit parterre de fleurs qui se trouvait là, s'envola et vint s'écraser à travers le fin grillage de la véranda. Le moteur s'éteignit dans un crachotement.

Red Wolf agrippa alors son petit-fils par le col de sa chemise et le poussa à l'intérieur. Un essaim de balles s'abattit sur la porte d'entrée au moment où le vieil homme la fermait, avant de la bloquer avec une grosse poutre qu'il passa dans des supports d'acier conçus à cet effet.

Juanita, dissimulée dans les ténèbres de la maison, vint les rejoindre. Elle tendit à son frère un fusil .30-30 et une boîte de cartouches. Quand il eut saisi l'arme, elle leva la Marlin 22 long rifle qu'elle tenait et alla prendre position à une des fenêtres.

— Le fusil est prêt à l'emploi, indiqua Red Wolf. Et tire pour tuer, mon garçon, parce que je peux t'assurer que c'est ce que feront ces salauds si tu ne les as pas en premier.

— Qu'est-ce qui se passe, bon sang ? demanda Ironeyes.

Le vacarme des motos s'amplifia, indiquant que leurs assaillants n'étaient pas partis et n'en avaient pas l'intention. Ils devaient encore être une bonne demi-douzaine.

— Grand-père a encore marché sur les doigts de pieds de Virgil Detheridge, aujourd'hui, expliqua Juanita. Il a passé à tabac deux de ses hommes devant la salle de loto. L'un d'eux s'est retrouvé à l'hôpital de Rapid City.

— Pourquoi tu ne l'as pas empêché ? demanda Ironeyes.

— Je faisais des courses, et je pensais qu'il était en train d'acheter de quoi réparer la porte de l'enclos des bêtes. Le temps que je m'aperçoive de ce qui se passait, la bagarre était terminée.

— Ce n'était pas vraiment une bagarre, précisa le vieux. J'avais avec moi le manche de hache que je venais d'acheter, et les gars ne m'ont pas vu arriver...

Ironeyes scruta l'obscurité qui environnait la maison. Il ne voyait pas les motos, mais il entendait leur vacarme.

— Je pensais qu'on s'était mis d'accord pour que tu restes à l'écart de Detheridge, dorénavant.

— Tu t'es mis d'accord tout seul, éructa le vieux chef. Je n'ai pas donné mon avis. Cet enfoiré est un fléau pour la communauté.

— Une salle de bingo n'a rien d'un fléau. Beaucoup de réserves en ont, maintenant.

— Tu sais très bien que le problème n'est pas là. Le problème, il vient des drogues, des armes et de la violence que Detheridge apporte avec ça. Tu n'es pas allé y voir depuis des mois. Les choses se sont gâtées.

— Il a raison, renchérit Juanita. Il faut que quelqu'un intervienne. Les hommes que grand-père a bastonnés ont sorti au moins quatre filles du territoire indien pour les mettre sur le trottoir à Rapid City.

— Il fallait avertir la police tribale.

— Plus dans la poche de Detheridge que cette flicaille, il n'y a pas ! Lâcha Red Wolf avec mépris.

Au même moment, les moteurs des Kawasaki rugirent de plus belle.

— Les voilà ! lança Red Wolf.

Jetant un regard par la fenêtre, Ironeyes vit les bikers jaillir de l'avant et des côtés de la maison. Trois d'entre eux avaient un objet enflammé à la main.

Red Wolf visa le motard de tête et pressa la détente de son arme. L'homme et sa machine basculèrent sur la droite, avant de s'écraser au sol dans un carnage de métal et de chairs. Avant que le vieil homme ait pu de nouveau faire feu, un fusil de gros calibre vrombit et des balles déchiquetèrent l'encadrement de bois de la fenêtre.

— Ils vont foutre le feu à la maison ! hurla Ironeyes.

Il recula, écarta du pied le tapis qui se trouvait au milieu de la pièce et ouvrit la trappe donnant accès à la cave. De l'air humide et froid monta jusqu'à lui.

— Juanita, entre là-dedans !

Abasourdie, la jeune fille fixa son grand-père.

Le vieil homme hocha la tête, le visage décomposé.

Sans se soucier de l'étroitesse de l'escalier, Ironeyes prit la main de sa sœur et la fit passer par l'ouverture. Il regarda par-dessus son épaule.

— Allez, vieux chef...

Alors que Red Wolf se tournait, le premier cocktail Molotov s'écrasa contre la véranda et mit aussitôt le feu à l'avant de la maison, ainsi qu'à l'épave de la moto.

Ironeyes savait ce que son aïeul devait éprouver. La maison était toute sa vie. Les souvenirs de sa femme, disparue vingt-deux ans plus tôt, se trouvaient ici. Des souvenirs qui risquaient d'être réduits en cendres en l'espace de quelques minutes.

Soudain, le vieil homme s'agita comme un épouvantail pris dans une violente rafale de vent.

Ironeyes parvint à le rattraper avant qu'il soit complètement tombé. Du sang s'écoula entre ses doigts, au niveau de la blessure que le vieillard avait à la poitrine. Le temps que Ironeyes le retourne, il était mort.

— Grand-père ! hurla Juanita depuis la cave.

Elle commença de se montrer dans l'ouverture, mais Ironeyes l'arrêta.

— Il est mort ! lui lança-t-il d'un ton rageur. Retourne là-dedans, ou on va y passer aussi tous les deux.

Les flammes formaient déjà un mur de feu qui escaladait les fenêtres et partait à l'assaut du plafond.

Les balles continuaient de s'engouffrer dans la maison, et d'autres cocktails Molotov s'écrasèrent avec un bruit sourd contre les murs. L'odeur de la fumée était âcre et mordante, brûlant les poumons d'Ironeyes. Il tira le corps du vieil Indien, décidé à ne pas le laisser dans les flammes.

Se glissant dans l'ouverture de la cave, il réussit à descendre les premières marches, avant de basculer en avant. Ses poumons se vidèrent de l'air qu'ils contenaient quand le corps de Red Wolf lui tomba dessus. Et Juanita tira la corde qui fermait la trappe.

Alors, Ironeyes garda son grand-père contre lui, immobile, comme tétanisé, écoutant les sanglots de sa sœur et sachant que la maison brûlait au-dessus d'eux.

Chapitre Premier

Mack Bolan descendit de la Porsche 928 et se glissa dans les ombres encadrant la route nationale, à environ quatre cents mètres de l'aire de repos qu'il venait de dépasser. Avec sa combinaison noire et son visage maquillé pour le combat, le Guerrier était quasiment invisible.

Il passa rapidement en revue son arsenal. En contrepoint du Desert Eagle .44 Magnum, qui se trouvait à sa cuisse droite, le Beretta 93-R était suspendu dans son holster, sous son épaule gauche. Un harnais et une ceinture supportaient d'autres armes, dont un Ingram MAC-10, que Bolan comptait employer lors de son approche.

Il quitta les abords de la route pour s'enfoncer dans la campagne. La végétation, rare et sèche, frémissait sous la brise qui soufflait du sud. Bolan savourait presque le plaisir d'être de nouveau en mouvement, après les interminables heures de filature qui l'avaient amené jusqu'ici, depuis le Canada.

C'était là-bas, alors qu'il enquêtait sur la mort de cinq agents anti-drogue, dont trois appartenaient à la DE A, que l'Exécuteur était tombé sur un nouveau réseau de cocaïne étendant ses tentacules mortels vers les États-Unis. Une rapide reconnaissance et quelques actions sanglantes plus tard, il s'était lancé sur la piste d'un certain Dwayne Frisco, le contact du réseau au Dakota du Sud.

Pour en arriver là, tout était allé très vite. Moins de onze heures après avoir découvert l'endroit où les trafiquants chargeaient la drogue à destination du sol américain, le Guerrier l'avait neutralisé avec un dispositif incendiaire. Il avait laissé un camion s'en aller environ une heure avant la mise à feu des charges, sachant que le véhicule le conduirait soit sur le lieu de fabrication de la cocaïne, soit vers sa destination.

Alors qu'il le suivait, il avait d'abord pensé se retrouver à Bismarck, dans le Dakota du Nord, ou à Pierre, dans le Dakota du Sud, mais le semi-remorque avait continué sa route au-delà, rejoignant l'Intestate 90, pour se diriger vers l'ouest. Et dix minutes plus tôt, il avait fait halte dans l'aire de repos qui surplombait le parc national des Badlands. Bolan en avait conclu que le lieu de livraison devait être Rapid City, à un peu moins de quatre-vingts kilomètres de là. La cargaison serait alors divisée et vendue.

Du moins les choses auraient-elles dû se passer ainsi. Car Bolan avait l'intention de prendre livraison du chargement maintenant, avec la mort comme moyen de paiement.

Il lui fallut moins de deux minutes pour parcourir les quatre cents mètres, malgré un clair de lune incertain et un terrain accidenté. Devant lui, les feux de gabarit du semi-remorque diffusaient une lueur orangée qui se déversait sur le camion garé juste à côté. Au moins quatre hommes se tenaient entre les deux véhicules, mais aucun d'eux ne semblait intéressé par le panorama qu'offrait l'endroit.

Une Mustang vert sombre de 1965 occupait la partie la plus retirée de l'aire de repos, ses vitres embuées malgré la fraîcheur de la nuit. Un camping-car était aussi garé non loin de là, avec de la lumière à l'arrière.

Tandis qu'il se rapprochait de ses cibles, Bolan délimita mentalement la zone de combat, songeant que la présence d'innocents potentiels lui imposait de limiter autant que possible l'engagement armé avec l'ennemi.

Ralentissant, il décranta la sûreté du MAC-10.

Quand il se trouva à moins de six mètres de son objectif, dissimulé par le semi-remorque, il prit le temps de s'intéresser aux hommes en présence. Les occupants du gros camion étaient faciles à identifier : ils portaient des combinaisons orange frappées du logo de Harvey Transport sur le torse. Les deux autres avaient le type amérindien. Le premier, imposant, était coiffé d'un Stetson noir orné de plumes colorées tandis que l'autre, mince et tout en longueur, avait de longs cheveux retenus en arrière par un lien de cuir.

D'où il était, près du capot du semi-remorque, Bolan pouvait même entendre leur conversation.

— Allez, Shinner, dit le plus mince. Joue pas au con. J'ai fait un long chemin pour ce pognon, et j'ai vraiment pas besoin qu'on m'emmerde.

Le type au chapeau de cow-boy secoua la tête.

— Tu vas trop vite pour moi, Paulie. Peut-être que tu bouffes un peu trop de ces petites pilules blanches, en ce moment. Le gars qui est avec toi, je le connais pas...

Paulie écarta des cheveux de son visage avec un mélange de lassitude et d'exaspération.

— Il s'appelle Rick. Il est nouveau. Et il est réglo.

— Qu'est-ce qui s'est passé, avec Morton, l'autre chauffeur ?

— Il s'est fait coffrer pour conduite en état d'ivresse, la nuit précédant notre départ. J'ai pas pu le faire libérer à temps pour cette mission.

— C'est plutôt pratique quand on sait ce qui s'est passé juste après ton départ, remarqua Skinner.

Il demeura impassible, mais son blouson de jean bâilla assez pour permettre à Bolan de voir le Red Hawk .357 Magnum passé dans sa grosse ceinture.

— Qu'est-ce qui me dit que tu as pas passé un marché et que ce type n'est pas un flic ?

— Toi et moi, ça fait des mois qu'on travaille ensemble. Si je dis que c'est pas un flic, tu peux me croire. Qu'est-ce que tu t'imagines ? Que ça m'a pas emmerdé quand j'ai appris ce qui s'était passé ? À force de regarder derrière mon épaule, j'en ai des crampes. Frisco est persuadé qu'on a un gang rival sur le dos. D'ailleurs, il se pourrait que vous n'ayez pas de livraison pendant un certain temps.

— Combien de temps ?

— Quelques jours, peut-être une semaine. De toute façon, le déménagement du site de production était prévu. Et il y avait un petit stock entreposé ailleurs. On devrait pouvoir assurer.

— Montre-moi la marchandise.

Le groupe se déplaça vers l'arrière du camion. On ouvrit les portières du véhicule, et les autres attendirent tandis que Paulie sortait plusieurs paquets entreposés dans des caisses censées contenir des tondeuses à gazon. Une fois Skinner satisfait, les quatre hommes retournèrent vers la cabine du camion.

— Emie, dit Skinner, va chercher le fric.

L'autre revint vers le pick-up, ouvrit la portière et monta dans la cabine.

L'Exécuteur contourna alors le semi-remorque, l'Ingram devant lui.

— On ne bouge pas ! ordonna-t-il.

— Fils de pute ! gueula Paulie en portant la main au 9mm automatique qui se trouvait sous sa veste.

Pressant la détente du MAC-10, Bolan balança une rafale en diagonale qui découpa le chauffeur de la cuisse droite à l'épaule gauche. Les impacts le projetèrent contre la grande roue avant du semi-remorque, et il s'écroula, mort avant d'avoir touché le sol.

Une seconde rafale eut raison de l'autre camionneur alors qu'il venait de récupérer un fusil à pompe sous un siège du camion.

Skinner était déjà en mouvement et s'élançait vers l'arrière du camion. Son .357 aboya, et une balle siffla aux oreilles de Bolan.

Réagissant d'instinct, l'Exécuteur laissa échapper une rafale de .45 qui alla exploser un des pneus arrière du pick-up.

Emie essaya de sortir une arme et il fit un pas de côté, dissimulé derrière la portière ouverte du camion.

Bolan s'élança vers l'avant. Il envoya son pied contre la portière, qui se ferma violemment contre le type. Dans la foulée, le Guerrier fit glisser le chargeur vide du MAC-10 pour le remplacer par un plein.

De l'autre côté de la portière, visiblement sonné, Emie pissait abondamment le sang par le nez et la bouche. Il cherchait toujours une arme. Sa main se ferma enfin sur un .38.

Bolan, qui se rapprochait en guettant Skinner, claqua la portière à

deux reprises et percuta chaque fois le malheureux Emie. Inconscient, celui-ci s'effondra sur le sol.

Tendant l'oreille, le Guerrier reconnut le crachotement d'un talkie-walkie, puis le chuchotement rauque d'une voix affolée. Au loin, des pneus hurlèrent.

— Hé ! Cria quelqu'un.

Jetant un regard par-dessus la bâche qui couvrait l'arrière du pick-up, Bolan aperçut un jeune homme qui s'éloignait d'un pas hésitant de la Mustang pour venir voir ce qui se passait. Derrière lui, une adolescente regardait avec méfiance depuis la portière de la voiture. Une porte s'ouvrit dans le camping-car, traçant un rectangle de lumière au sol, et un type apparut, un téléphone cellulaire contre l'oreille.

Le .357 lâcha un nouveau coup de tonnerre, et une balle ricocha sur le sol à moins de deux mètres du gamin qui avançait. Il s'arrêta et leva les mains.

— Danny ! cria son amie.

Avant qu'elle ait pu faire quelques pas pour le rejoindre, le type du camping-car l'intercepta et la tira vers le gros véhicule.

— Hé, le flic ! cria Skinner depuis l'autre côté du pick-up. Tu laisses tomber ton flingue, tu te ramènes les mains en l'air, sinon je bute le même. Je suis plutôt bon tireur. Tu veux vérifier ?

À cet instant, des phares balayèrent l'entrée de l'aire de repos. Le moteur qui vrombit était celui d'un gros V-8. Alors que le véhicule fonçait sur le semi-remorque, il dérapa et permit au Guerrier de reconnaître une grosse Ford Bronco, équipée de roues surdimensionnées, aussi énormes que celles d'un DC-10.

Un flingueur apparut à la fenêtre du passager, avec un projecteur monté sur un .30-06. Les gros projectiles criblèrent le côté du pick-up.

Comprenant que la situation tournait à son désavantage et que la vie d'innocents était en danger, l'Exécuteur se jeta à plat ventre. Il tendit le MAC-10 à bout de bras, repéra les talons cerclés d'argent des bottes de Skinner et ouvrit le feu. Les balles de .45 martelèrent le pneu arrière gauche, puis trouvèrent les jambes du pourri qui, avec un hurlement de douleur, s'écroula.

Bolan roula sous le camion et sortit de l'autre côté. Skinner, qui avait laissé échapper son arme en tombant, essayait de la récupérer. Le Guerrier l'éloigna d'un coup de pied, avant d'envoyer le même pied dans le visage du flingueur.

La mâchoire défoncée, Skinner se tint tranquille.

Le gosse, lui, était figé, comme prisonnier des phares de la Bronco.

Alors que le .30-06 se faisait de nouveau entendre, Bolan s'élança vers le gamin, se jeta sur lui et l'entraîna dans son élan au moment où la Bronco passait à leur hauteur. Le pare-chocs de la voiture le heurta,

et il laissa échapper le MAC-10 en voulant amortir la chute de l'adolescent.

La Bronco freina dans un hurlement de gomme.

Roulant sur son épaule, Bolan se rétablit à temps pour voir la voiture faire demi-tour. Du côté passager, le flingueur avait déjà levé son arme.

Comme le pistolet-mitrailleur était trop loin de lui, le Guerrier ferma sa main droite sur la crosse du Desert Eagle, libérant la sûreté en même temps qu'il ajustait son tir. Assurant sa position en écartant les jambes, il fit feu.

Le pare-brise de la Bronco se lézarda entièrement, mais tint bon. Tandis que le véhicule arrivait sur lui, Bolan fit encore feu à trois reprises, du côté du conducteur, et atteignit sa cible.

Le gamin, qui avait recouvré l'usage de ses jambes, courait déjà se mettre à l'abri.

Attendant le tout dernier moment, Bolan tira une dernière fois sur le flingueur, du côté passager. Le projectile le pénétra au niveau de la joue gauche, et sa tête à moitié éclatée partit vers l'arrière. Le .30-06 échappa à ses doigts sans vie.

Alors que l'imposante silhouette de la Bronco fondait sur lui, l'Exécuteur parvint à l'éviter d'un rapide roulé-boulé. Il vit la grosse quatre roues motrices passer à côté de lui et percuter les barres d'acier de la balustrade. Pendant un moment, il sembla que les grosses traverses métalliques retiendraient le véhicule, mais le béton et les points de fixation cédèrent. Alors que la Bronco basculait dans le vide, Bolan eut le temps d'apercevoir la plaque. C'était une immatriculation du Dakota du Sud, et, sauf erreur de sa part, de Rapid City. Il rangea l'information dans un coin de son esprit alors que le véhicule disparaissait.

Il se leva et fourra un chargeur plein dans le Desert Eagle, avant d'aller récupérer le MAC-10, qu'il fit passer sur son épaule. Il revint alors auprès des deux hommes auxquels il avait laissé la vie, songeant qu'il n'avait pas beaucoup de temps devant lui : le type du camping-car avait probablement déjà appelé les flics.

Si Emie était toujours inconscient, Skinner revenait lentement à lui. Il y avait du sang sur son pantalon autour des impacts de balles, ainsi que des brûlures de poudre.

Bolan lui mit la gueule menaçante du MAC-10 sous le nez.

— J'ai des questions à te poser, dit-il de sa voix d'outre-tombe. Si tu y réponds, tu ne finiras peut-être pas saigné à mort.

L'autre, qui avait réussi à se mettre tout seul en position assise, répliqua :

— D'où tu sors, toi ?

— Je m'appelle Bolan, mais tu me connais peut-être sous le nom de

la Grande Pute...

— Merde ! C'est bien ma chance ! On te disait à la Jamaïque ?

— Je reste jamais longtemps quelque part, mec.

— En tout cas, si tu es qui tu dis, je sais que tu me tueras, de toute façon.

C'était un dur, et les cicatrices blanches qui couraient sur sa peau sombre montraient qu'il en avait déjà payé le prix.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ? demanda-t-il pourtant.

— Où est-ce que je peux trouver Frisco ?

— Rapid City. Un bar qui s'appelle le Brass Tassels.

— C'est difficile à trouver ?

— Regarde dans les Pages Jaunes. Si tu sais lire, tu trouveras.

D'une poche, à sa hanche, Bolan sortit des bandages, qu'il laissa tomber sur les genoux de Skinner.

— Tu représentes l'acheteur. Je veux savoir qui c'est.

— Virgil Detheridge.

— Il est de Rapid City ?

Skinner secoua la tête et grimaça tandis qu'il appliquait les bandages avec un savoir-faire qui trahissait l'habitude. À première vue, aucun os n'avait été touché.

— Il est de la réserve.

— Thunderhead Mountain ?

— Ouais.

Une fois que Skinner eut bandé ses blessures, Bolan prit une paire de menottes en plastique, à sa ceinture, et attacha le flingue au pare-chocs du camion.

— Hé ! protesta Skinner en tirant sur les menottes.

— Je t'ai promis la vie. Pas la liberté.

L'autre déversa un torrent d'insultes qu'il adressait à lui-même.

Retournant à la cabine du pick-up, le Guerrier menotta l'autre type et le laissa où il se trouvait après s'être assuré qu'il respirait encore. Il grimpa dans le véhicule et prit la mallette qui se trouvait sur le plancher. Il eut vite fait de l'ouvrir avec son poignard et découvrit à l'intérieur des liasses de billets bien rangées. Il ferma la petite valise et la prit avec lui. Une réserve de liquide ne serait pas de trop pour l'aider à mener sa campagne jusqu'à son terme.

Quelque part au sud, une sirène hurla.

— Vous êtes flic ?

Se tournant, Bolan découvrit le jeune type, qui serrait sa copine contre lui d'un geste protecteur.

— Non.

Il s'éloigna sans leur laisser le loisir de poser d'autres questions. Le peu qu'ils pourraient raconter à la police suffirait. Detheridge et Frisco sauraient que quelqu'un était après eux, sans avoir pour autant la

moindre idée de son identité. Bolan comptait là-dessus. Ses adversaires allaient regarder dans toutes les directions. Et, alors qu'ils seraient occupés à regarder par-dessus leur épaule pour guetter un éventuel poulet travaillant dans les règles, lui pourrait agir à sa façon. Et les détruire.

Chapitre II

La pochette d'allumettes était rouge vif et luisait dans la lumière tamisée du club. On y voyait la silhouette d'une femme nue en train de soulever ses cheveux vers l'arrière, au milieu des mots « Brass » et « Tassels », imprimés en lettres argentées.

Bolan laissa tomber la pochette dans la poche de son bomber marron et observa de nouveau la foule. Du hard rock se déversait avec furie des haut-parleurs placés sur les murs. De jeunes femmes s'agitaient sur la scène principale, près de l'entrée du club, et passaient à tour de rôle dans une gigantesque cage à oiseaux peinte en doré. Des néons aux formes évoquant des silhouettes féminines dans diverses poses érotiques étaient fixés au plafond noir, juste au-dessus du grand bar installé au milieu de la salle. Il y en avait deux autres, contre les murs, et au moins une douzaine de serveuses en maillot de bain circulaient parmi les tables pour s'occuper de la clientèle.

Bolan s'était changé dans une aire de stationnement, à quelques kilomètres de Rapid City. Avec sa casquette de base-ball, son jean, ses bottes, son bomber et son T-shirt violet, il se noyait aisément dans la foule. Il portait le Desert Eagle dans son holster d'épaule.

— Une autre bière ? proposa une serveuse.

— D'accord. Où est-ce que je peux trouver un téléphone ?

Elle lui désigna un téléphone à carte, vida son cendrier et fit disparaître l'argent qu'il lui tendait.

— La bière sera là à votre retour.

Bolan hocha la tête et rejoignit le téléphone.

Le Brass Tassels attirait aussi bien les jeunes cadres que les ouvriers. Ils étaient surveillés par une équipe de videurs – Bolan en avait repéré au moins cinq –, et de longues portions de glaces sur les murs, qu'un œil exercé remarquait aussitôt pour des miroirs sans tain, laissaient penser que d'autres hommes se trouvaient derrière.

Le Guerrier utilisa une des cartes spéciales dont il disposait et composa son numéro. Il y eut une sonnerie, puis une série de cliquetis indiquant que l'appel était dérouté à plusieurs reprises. Enfin, une voix bien connue répondit.

— Tu travailles tard, fit observer Bolan.

— Tu sais ce que c'est, Striker, lui répondit Aaron Kurtzman. Ici, ou bien tu dors, ou bien tu travailles. C'est l'unique alternative. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— J'ai besoin de renseignements.

— Tu es en mission pour le Black Warrior Ranch ?

— Non, je travaille en solo, mec. Tu sais que je vous aime mieux de loin !

— Où es-tu ?

— Rapid City, dans le Dakota du Sud.

— Je n'ai pas le souvenir d'avoir entendu parler de faits marquants par là-bas... Tu as des noms à me donner ?

— Dwayne Frisco et Virgil Detheridge. Ainsi que...

Bolan sortit les deux permis de conduire récupérés sur les types qu'il avait menottés.

— ... Trenton Skinner et Edward Vamey.

— Mes machines vont se charger de tes gus. Je peux te joindre quelque part ?

— Je te rappellerai. Tu auras fini quand ?

— Laisse-moi un quart d'heure.

— Accordé.

Bolan raccrocha et regagna sa place. Sa bière l'attendait au comptoir, en compagnie d'un bol de pop-corn. Tout en se hissant sur le tabouret, il consulta sa montre. Dway Frisco n'allait pas tarder à se montrer.

Au bout d'une dizaine de minutes, une spectaculaire rousse apparut sur la scène, qui capta aussitôt l'attention de tous les hommes présents dans la salle. Même certaines de ses collègues s'approchèrent de l'estrade pour apprécier ses mouvements qui témoignaient d'une souplesse hors du commun.

— Elle a un sacré tempérament, pas vrai ? remarqua la serveuse.

Bolan se tourna vers elle et vit sur son visage la trace des ans, d'une vie qui n'avait pas dû être toujours facile. Elle avait un maquillage léger, qui tirait le meilleur de ce qui restait de sa beauté naturelle.

— Le tempérament n'est pas tout.

— Dites donc ça à ces messieurs, répliqua la serveuse avec un sourire moqueur.

— Si vous avez besoin de le leur dire, observa Bolan, c'est que vous perdez votre temps avec eux.

Le compliment sous-jacent fit de nouveau sourire la serveuse. De plaisir, cette fois.

— Merci. Je m'appelle Donna.

— Et moi, Mike.

— Eh bien, si je peux quoi que ce soit pour vous, Mike, n'hésitez pas à me le dire.

Au même moment, la porte d'entrée livra le passage à un petit groupe. Bolan n'avait jamais vu les deux types qui entrèrent en premier, mais il les identifia avant même d'avoir remarqué les bosses qui trahissaient la présence d'armes sous leurs blousons. Dwayne Frisco arriva à leur suite, flanqué de trois hommes.

Frisco devait faire son mètre quatre-vingt-dix et était solidement bâti. Avec son costume noir et sa peau sombre, il était presque une ombre dans l'obscurité du club. Ses cheveux noirs, coupés très court, formaient un V sur le sommet de son crâne et faisaient paraître ses lèvres minces encore plus cruelles.

Deux des videurs du club passèrent à travers la foule pour lui frayer un chemin jusqu'à une table réservée dans le fond. La corde jaune qui en interdisait l'accès fut retirée afin que Frisco et ses hommes s'installent, et une hôtesse apporta un verre à cognac.

Frisco promena son regard à travers le club et parut satisfait. Puis il sortit un petit téléphone portable de sa poche et composa un numéro. La conversation fut très courte. Et quand il eut terminé, Frisco ne paraissait pas très content.

— Quelqu'un d'important ? demanda Bolan.

— Le propriétaire.

Le Guerrier crut entendre comme une pointe d'irritation dans le ton de la serveuse.

— Vous ne semblez pas avoir une grande opinion de lui.

Donna lui décocha un coup d'œil acéré.

— Désolée. Ce doit être la fatigue. Ça n'a rien à voir avec M. Frisco. Bolan hocha la tête.

— Une autre bière ? lui proposa-t-elle.

— D'accord.

Comme elle s'éloignait, le Guerrier consulta sa montre. Les quinze minutes qu'il avait accordées à Aaron étaient écoulées. Il se levait pour rejoindre le téléphone quand un des jeunes cadres qui se trouvaient là quitta ses copains et monta sur la scène, au côté de la rousse.

Elle éclata de rire et bougea de façon suggestive, l'incitant à s'approcher d'elle. Avec un hurlement de loup, le type se débarrassa de sa cravate, puis de sa veste, qu'il balança vers ses copains, avant de se déhancher au rythme de la musique en venant se coller à la fille. Celle-ci le laissa passer les mains sur ses bras nus et ses hanches.

— Merde !

Bolan se tourna vers Donna, qui venait de le rejoindre, sa bière à la main.

— Un problème ?

— C'est ce gosse qui va en avoir. Trudi aime un peu trop allumer les clients et rendre Frisco fou de jalousie.

Et, en effet, Bolan se tourna vers Frisco au moment où celui-ci envoyait deux de ses hommes vers la scène. Si la danseuse le vit venir, elle ne fit rien pour alerter le client monté sur scène. Elle s'avança au contraire vers lui, le faisant reculer jusqu'au bord de l'estrade où les balèzes l'attendaient. La foule recula, retenue par les cinq videurs qui

formaient un arc de cercle autour des gorilles.

Très vite, ceux-ci s'emparèrent du type alors qu'il faisait passer sa chemise par-dessus sa tête. Il se débattit tandis qu'on l'entraînait vers la sortie. Et si ses copains firent mine de résister, les videurs les ramenèrent rapidement à la raison. En quelques secondes, le groupe avait quitté le club.

— On dirait que le bonhomme Frisco est du genre jaloux, observa Bolan.

— C'est le moins qu'on puisse dire, répliqua Donna. Et ces gamines en jouent. Elles se croient irrésistibles, mais lui les jette dès qu'il en est fatigué. Excusez-moi...

Un client venait de l'appeler en agitant sa bouteille de bière vide.

Bolan alla rejoindre le téléphone. Il composa le numéro du Black Warrior Ranch et se laissa aller contre le mur.

— C'est moi, dit-il quand Kurtzman décrocha.

De son blouson, Bolan sortit son carnet et son stylo. Il tourna les pages jusqu'à ce qu'il tombe sur les renseignements qu'il avait pu lui-même obtenir sur Frisco.

— J'ai tous les trucs basiques sur lui, expliqua-t-il. Né à Bismarck, dans le Dakota du Nord, où il a passé une grande partie de sa jeunesse. Il est allé à Los Angeles il y a quelques années pour apprendre les rudiments sur le commerce de la drogue. Il sait très bien s'y prendre avec les gens. La corruption, notamment, n'a pas de secret pour lui. En Californie, il a été condamné deux fois. Il a purgé dix-huit mois pour la première condamnation, et deux ans pour la seconde. Dans les deux cas, il s'agissait d'attaques à main armée – sans lien apparent avec la drogue.

— C'est un parfait résumé de ce que j'ai trouvé, souligna Kurtzman.

— J'ai besoin d'informations à l'échelle locale, lui dit le Guerrier. Si le gus a de l'influence en ville et s'il a monté un réseau de distribution de cocaïne, il a fallu qu'il marche sur quelques grosses pointures.

— Il possède un club à Rapid City.

— Le Brass Tassels. C'est de là que je t'appelle.

— Je me demandais ce que c'était que ce bruit de fond. Attends une seconde, j'ai des trucs nouveaux qui viennent d'arriver.

Tout en patientant, Bolan regarda ce qui se passait du côté de l'entrée. Un gros type aux cheveux blonds striés de gris entra en titubant dans les toilettes pour hommes. Un des gardes du corps de Frisco aidait Trudi à entrer dans la cage, lui faisant comprendre qu'elle était allée trop loin.

— Si Frisco a ouvert un réseau dans le coin, reprit Kurtzman, la compétition doit être du genre sévère. D'ailleurs, si j'en crois ce que j'ai trouvé dans les dossiers de la police d'Etat, il a eu des accrochages avec Lenny Carver et Gerry Bronson.

Il épela les noms, et Bolan les inscrivit dans son carnet, avant de noter rapidement les informations dont disposait encore Kurtzman.

— Les deux gus sont des dealers notoires, expliqua celui-ci. Et ils essayent tous les deux d'étendre le champ de leur business. Alors, si Frisco a récupéré une part du gâteau, il l'a fait à leurs dépens. Selon la police d'Etat, les affrontements auxquels j'ai fait allusion ont fait quelques morts parmi le personnel de Bronson and Carver. Et Frisco aurait tout manigancé.

— Et après ?

— Rien. Notre homme n'a rien eu à se reprocher depuis qu'il est arrivé à Rapid City. Il a de bonnes relations. Des rapports d'enquêtes laissent entendre que Frisco aurait dans sa poche quelqu'un d'assez haut placé – à l'échelle de l'Etat.

— Pas de noms ?

— Désolé.

Dans sa cage, Trudi en terminait avec son numéro. Aussitôt, des gardes du corps l'escortèrent à travers la salle. Bolan songea qu'ils l'accompagnaient probablement jusqu'à la table de Frisco.

— Et les autres noms que je t'ai donnés ? demanda-t-il.

— Skinner et Vamey sont des poids walter dans le monde du crime. Vamey a fait quelques braquages de magasins, et il est soupçonné dans deux ou trois affaires de viol. Ça n'est pas un ange, et il n'a rien non plus d'un intello. Skinner est taillé dans la même étoffe, mais il est un peu plus costaud. Il a fait de la tôle pour meurtre.

— Et à propos de Virgil Detheridge ?

— C'est là que l'affaire se corse.

Kurtzman resta un moment silencieux et pianota sur le clavier de son ordinateur.

— Il n'a pas de dossier dans le Dakota du Sud. Il a passé toute sa vie dans la réserve de la Thunderhead Mountain. J'ai pris la liberté d'aller faire un tour dans les dossiers de la police tribale...

— La réserve, murmura Bolan d'un ton songeur.

Il avait son idée, soudain, mais ça paraissait presque trop facile.

— Je crois que tu as compris, déclara Kurtzman. Selon les statuts propres aux terres indiennes, les Indiens coupables de certains crimes commis à l'extérieur ne sont passibles de peines que s'ils sont pris en dehors des terres de la tribu. Un représentant de l'ordre ne peut pas pénétrer dans la réserve et ramener un type pour le faire passer devant un tribunal même s'il a un dossier béton.

— La police d'Etat n'a rien sur Detheridge ?

— Il a été impliqué dans divers trucs, sans qu'on puisse rien prouver contre lui. Il utilise très bien l'impunité que lui offre la réserve. Il est pratiquement intouchable.

— Sauf par moi.

Bolan regarda vers la scène, où une nouvelle danseuse venait de commencer son numéro.

— Tu peux m'avoir autre chose sur Detheridge ?

— J'ai découvert que la réserve avait son propre hebdomadaire. J'essaye d'accéder à leurs archives. Si j'y arrive et que je trouve quoi que ce soit, je t'appellerai. Tu fais quoi, maintenant ?

— Je vais faire comprendre au bonhomme Frisco qu'il n'est pas intouchable.

Le Guerrier coupa la communication et retourna dans la salle.

Il intercepta Donna alors qu'elle regagnait le bar.

— Est-ce que je peux avoir une bouteille pour l'emporter ?

— Bien sûr. Mais faites attention à bien la planquer dans la voiture. L'alcool au volant est très mal vu, par ici.

— Merci du conseil, dit Bolan en lui donnant quelques dollars.

— Je pensais que vous étiez parti pendant que j'avais le dos tourné.

— Non. Et ce soir, je compte même faire un départ remarqué.

Le sourire de la serveuse indiqua qu'elle ne comprenait pas trop à quoi le Guerrier faisait allusion.

Quelques minutes plus tard, elle lui apporta une bouteille de vodka dans un sac en papier. Bolan la remercia, lui donna un généreux pourboire et s'en alla dans les toilettes. Là, il vida un tiers de la bouteille dans l'évier, dévissa le flacon de savon liquide et l'ajouta à la vodka. Il agita vigoureusement, avant de remettre le tout dans le sac.

Frisco était tranquillement assis à sa table quand Bolan rejoignit la piste de danse. Le bras du dealer était passé sur le dossier de la chaise de Trudi, et il arborait un large sourire plein de confiance.

Bolan s'approcha d'un pas décontracté, afin de ne pas alerter les gardes du corps. Il esquissa un sourire affable et toucha de sa main libre la visière de sa casquette.

— M'sieur Frisco, dit-il.

Alors que les gardes du corps s'agitaient légèrement, Frisco plissa les yeux et ramena ses deux mains sur la table.

— On se connaît ?

— Non, mais ça va pas tarder.

D'un geste lent, Bolan passa une main sous son blouson, et deux des gorilles s'approchèrent aussitôt. Quand le Guerrier sortit sa main, il l'ouvrit et exposa les billets qui se trouvaient dedans.

— C'est pour la jeune fille, dit-il.

Il laissa tomber les coupures sur la table, entre les verres et les bouteilles.

Trudi poussa un petit cri ravi tandis qu'elle ramenait les billets vers elle.

— Il y en a pour au moins mille dollars !

Elle avait raison. Et les billets, pris dans la mallette que Bolan avait

empruntée à Skinner, avaient des numéros qui se suivaient. Si Frisco était aussi soupçonneux que le pensait le Guerrier, il devinerait sans trop de peine d'où provenait cet argent.

— Tu es plutôt généreux, l'ami, dit-il en se laissant aller contre le dossier de sa chaise.

Il n'avait encore fait aucun signe à ses gorilles. Un certain nombre de visages étaient à présent tournés vers eux. Frisco eut un sourire mauvais.

— Si je ne savais pas que tu as probablement vu ce qui est arrivé à l'autre imbécile, tout à l'heure, je penserais que tu es en train de me piquer ma fille.

— Ce n'est pas votre fille.

Le garde qui se trouvait sur la gauche de Bolan se rapprocha de lui.

Le Guerrier fit décrire un arc de cercle au sac contenant la bouteille, et son arme improvisée s'écrasa avec un bruit répugnant sur le visage du type. Le nez explosé et pissant le sang, le gorille se mit à beugler comme un veau. L'Exécuteur remit la bouteille dans sa poche de blouson, avant de balancer son avant-bras dans la gorge de l'autre garde du corps qui se trouvait là. Le type tomba à genoux, terrassé.

— Attrapez-moi cet enculé ! gueula Frisco en renversant la table pour s'abriter derrière.

Bolan sortit le Desert Eagle. Sans bouger, il tira à deux reprises, vers les trois types qui se trouvaient à table et cherchaient déjà leurs armes. Les deux premiers furent frappés en pleine tête et projetés au sol par la violence de l'impact.

Dans le club, la musique s'arrêta, et la foule commença à refluer pour échapper au danger.

Le troisième garde tenait son Delta Elite 10mm à deux mains.

Bolan n'hésita pas, laissant le gros .44 se positionner de lui-même sur sa cible. Il tira, à bout portant, et la flamme que vomit le canon alla presque lécher le visage du pourri.

Un des videurs apparut alors au niveau du comptoir et l'Exécuteur visa une tireuse de bière. La balle explosa le logo en plastique, avant d'aller pulvériser le long miroir qui se trouvait derrière.

— Ne fais pas ça, dit Bolan.

L'autre s'écarta du bar.

Le Guerrier laissa son gros automatique bien en évidence, et personne ne bougea tandis qu'il se tournait vers Frisco.

Le dealer était comme figé, les mains écartées et le visage déformé par la rage.

— Tu vas aussi me tuer, enfoiré ?

— Pas cette fois, dit l'Exécuteur. Cette fois, c'est juste un message. Tu arrêtes les affaires. M. Carver t'envoie son bon souvenir.

— Carver ? répéta Frisco, abasourdi. C'est Carver qui t'envoie ?

Sans un mot de plus, Bolan se dirigea vers la porte et sortit en courant. Il marqua une courte pause, le temps de balancer une grenade fumigène par l'entrée. Aussitôt, des rouleaux de fumée épaisse s'en échappèrent et s'élevèrent dans l'air.

Tout en s'éloignant d'un pas pressé, il promena son regard à travers le parking. Il avait toujours le Desert Eagle à la main, dissimulé par sa cuisse alors qu'il contournait le coin du bâtiment. Il finit par repérer ce qu'il cherchait : une Lincoln Continental, stationnée dans une zone réservée, à l'arrière du club. Deux hommes faisaient les cent pas en fumant et en bavardant tranquillement. À l'évidence, les détonations du .44 n'avaient pas traversé les murs du club.

Se glissant au volant de la Porsche, Bolan mit le contact et, dans un crissement de pneus, il se dirigea droit vers la Lincoln. Il s'arrêta près de l'arrière de la luxueuse voiture et ouvrit la portière.

— Faut pas rester ici, indiqua l'un des gardes. C'est une zone réservée.

— Je sais. M. Frisco m'a juste dit que je pouvais venir jeter un coup d'œil à sa voiture.

L'autre garde se mit à rire.

— Merde ! Est-ce qu'il savait ce que vous conduisez ?

— Non, mais vous lui direz.

Bolan finit d'ouvrir la portière et sortit, le Desert Eagle au poing.

— Hé ! qu'est-ce qui se passe ? demanda le premier garde. Ce foutu club est en feu, ou quoi ?

Le second garde se pencha à l'intérieur de la Lincoln. En constatant qu'il récupérerait un talkie-walkie, Bolan songea qu'il n'avait pas vu de moyen de communication autour de Frisco, autre que son portable. Se déplaçant lentement, il saisit le sac contenant la bouteille de vodka sur le siège.

Un des videurs déboucha au coin du bâtiment avec un fusil à canon scié.

— Hé ! Arrêtez ce gars ! hurla-t-il.

Le premier garde tournoya, son flingue en main.

L'Exécuteur dirigea son arme vers le cœur du type et tira à bout portant. Alors qu'il faisait le décompte des cartouches restant dans le chargeur— deux ! — le flingueur était déjà au sol, le torse en charpie.

Derrière lui, le fusil gronda, et un essaim de plomb vint marteler l'aile gauche de la Porsche.

Bolan pointa le gros Magnum vers le videur et lui réserva les ogives foudroyantes qui restaient dans le Desert Eagle. L'autre alla s'effondrer derrière un véhicule tout-terrain.

Le second garde, qui avait sorti son arme, se redressa et tira alors que le Guerrier se tournait vers lui, son .44 vide en main. Une des balles de 9mm mordit la manche de son bomber.

Quand le flingueur vit le canon du gros pistolet israélien lui faire face, il plongea pour se mettre à l'abri. Aussitôt, Bolan fracassa la bouteille pleine du cocktail savon/vodka sur le toit de la Lincoln. Le liquide se répandit sur le toit et le capot de la luxueuse voiture.

Un sourire triomphant illuminait le visage du garde quand il apparut de l'autre côté du véhicule. Il ne semblait pas se soucier des taches sombres qui maculaient son blouson.

— T'es foutu, espèce de fils de pute, lâcha-t-il en braquant son 9mm à deux mains.

De sa poche, l'Exécuteur avait sorti la pochette d'allumettes du Brass Tassels. Il détacha une des allumettes et mit le feu à la pochette, avant de faire mine de s'élancer d'un côté, puis de l'autre. Une 9mm parabellum siffla à quelques centimètres de son visage. Une fraction de seconde plus tard, le Guerrier jetait la pochette enflammée sur le capot de la Lincoln.

Une flamme bleu et orange courut tout le long de la voiture avec un chuintement sourd, prenant de l'ampleur à mesure qu'elle progressait. Le garde eut juste le temps de crier avant d'être enveloppé par le feu.

Calmement, l'Exécuteur glissa alors un chargeur plein dans le Desert Eagle, avant de mettre fin aux souffrances de la torche humaine d'une balle dans la tête. Deux tirs de plus eurent raison du videur et d'un autre gorille de Frisco. Le Guerrier se glissa au volant de la Porsche, posa le Desert Eagle sur le siège passager et sortit en trombe du parking.

Alors qu'il roulait depuis quelques secondes dans la rue, il entendit le hurlement de plusieurs sirènes de voitures de pompiers et songea que ce premier affrontement était un succès prometteur. Il n'avait plus qu'à continuer sur sa lancée.

Chapitre III

Le garage Dépan'Express était situé sur Oak-hurst Street. Mack Bolan s'engagea dans l'allée qui permettait d'y accéder et alluma ses feux de position.

C'était une des plus anciennes affaires de Lenny Carver, à la fois trafic de voitures volées et couverture pour blanchir son pognon pourri. Bolan, qui tirait l'information de Kurtzman, avait eu besoin d'environ deux heures pour la localiser— et de presque cinq cents dollars pour aider les langues à se délier quand il avait mené sa petite enquête dans le quartier chaud de la ville.

Les murs du bâtiment étaient couverts de plaques de métal rouillées. À l'extérieur, une pancarte écrite à la main avertissait qu'on faisait ici de la révision de moteur et des changements de roues et de pneus. Deux dépanneuses, qui avaient vu des jours meilleurs, étaient stationnées dans l'allée. Il n'y avait aucune lumière visible, et les bruits d'activité qui provenaient de l'intérieur étaient presque complètement couverts par ceux d'une usine toute proche. Le bâtiment se trouvait au beau milieu de l'allée et la bloquait, mais Bolan avait déjà repéré les lieux et constaté que des portes se trouvaient de chaque côté et permettaient de passer d'une extrémité de l'allée à une autre. On faisait entrer des voitures volées par une porte, après quoi elles étaient démontées et repeintes avant de sortir par l'autre, parées d'une nouvelle virginité.

Un type vêtu d'une salopette olive faisait les cent pas dans l'obscurité, une cigarette à la main. Il approcha d'un pas hésitant, la main droite plongée dans une grande poche qui laissait deviner les contours d'une arme.

— Z'êtes perdu ? demanda-t-il.

Bolan pressa la pédale de frein et arrêta la Porsche à seulement quelques centimètres de la double porte coulissante du garage.

— Pas si c'est bien le garage de Manny Thompkins.

— Z'êtes flic ?

— Pas vraiment, fit l'Exécuteur en secouant la tête.

— Un ami de Manny, alors ?

— Je ne l'ai jamais vu.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Régler une petite affaire. Je suis descendu du Canada avec ce bolide et le voyage a été long.

Le type passa la main sur les impacts de balles qui trouaient l'aile arrière gauche.

- Je vois.
- Il va falloir faire un peu de carrosserie.
- Pas de problème.
- Manny est dans le coin ?
- Restez là. Je vais aller voir. Z'avez une pièce d'identité ?
- Donne-lui ça.

Le guerrier descendit de la Porsche et tendit un as de pique qu'il avait sorti d'un jeu de cartes acheté un peu plus tôt dans un magasin ouvert la nuit.

- Il comprendra ? demanda le type en tournant la carte.
- Ouais.

Pas très convaincu, l'autre cogna à la porte d'acier qui se trouvait à côté de l'accès des véhicules. Un autre homme, armé d'un fusil semi-automatique à canon scié, lui ouvrit.

- Surveille-le, lui dit le premier gars.

Le flingueur hocha la tête.

Se calant contre la Porsche, Bolan attendit d'un air nonchalant. Il s'était changé depuis son passage au Brass Tassels, troquant son jean et son blouson contre un pantalon noir, un col roulé assorti et un blazer bleu nuit. Son apparence dirait inmanquablement quelque chose à Manny Thompkins.

Les yeux cachés derrière des lunettes de soleil, un gros moustachu qui perdait ses cheveux franchit la porte. Il portait une chemise aux manches retroussées sur les avant-bras et une cravate.

— Ça veut dire ce que je pense que ça veut dire ? demanda-t-il, l'as de pique à la main.

Bolan lui adressa un sourire en même temps qu'il se tournait vers lui, faisant de chacun de ses mouvements une menace potentielle.

Les deux sbires du bonhomme se déployèrent derrière lui, et une odeur d'essence mêlée à celle de peinture se répandit dans l'allée.

- Tu es Thompkins ? demanda Bolan.
- Ça dépend. Quelle différence ça fait ?
- Si tu es Thompkins, tu sais que cette carte interdit toute discussion de ce genre.

- Je suis Thompkins. Qui vous envoie ?
- C'est pas comme ça que ça marche.

Bolan savait que Thompkins avait été en contact avec les familles de Minneapolis. S'il était toujours resté en marge de la mafia locale, il l'avait assez côtoyée pour savoir qu'un As Noir ne répondait pas aux questions ; il était en position de demander des réponses et de les obtenir. Quand un As Noir se montrait quelque part, cela signifiait généralement qu'il repartait avec la tête de quelqu'un.

- Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? demanda Thompkins.
- Tu pourrais commencer par me laisser entrer et mettre ce

véhicule à l'abri. À l'heure qu'il est, la police locale doit le chercher, et je crois qu'aucun de nous n'a envie que les flics le trouvent.

Sans un mot de plus, Bolan se dirigea vers la porte.

— Kiegal, ordonna Thompkins, fais-moi rentrer cette caisse.

L'intérieur du garage était vaste, et l'espace utilisé au mieux. Trois équipes s'activaient sur trois voitures, avec un évident savoir-faire. Sur la droite, Bolan remarqua un petit bureau vitré, tout en longueur.

— Vous voulez qu'on en fasse quoi, de la voiture ? demanda Thompkins.

— Je te l'offre, Manny. Fais-en ce que tu veux.

Bolan entendit presque Thompkins compter mentalement les dollars que lui rapporterait le bolide.

— Tu as du café ?

— Bien sûr. Tout frais. Dans le bureau.

— Je vais me servir moi-même. J'aimerais qu'on me laisse un instant seul. J'ai quelques coups de téléphone à donner dans le coin.

— Pas de problème. Pour ce qui est de la voiture...

— Tu changes la peinture et les papiers. Ça suffira.

Le visage rayonnant, Thompkins remonta son pantalon et se dirigea vers une de ses équipes pour donner des ordres.

Tandis que Bolan rejoignait le bureau, il plongeait la main dans sa poche et en sortit les trois charges de plastic qu'il avait préparées pour sa visite. Il fixa la première sur une bouteille d'acétylène plaquée avec d'autres contre le mur, et la seconde sur une étagère supportant des bidons d'essence et divers produits inflammables.

La dernière, la plus grosse, il la conservait pour le bureau. Il ferma la porte derrière lui, laissa l'explosif au milieu du désordre de l'étagère sur laquelle se trouvaient les tasses et il se servit du café. Tout en soufflant dessus pour faire refroidir le liquide brûlant, il observa ce qui se passait dans l'atelier. Près de la moitié de l'effectif s'activait à présent sur la Porsche.

Il sortit son carnet et consulta les deux numéros qu'il avait inscrits dedans un peu plus tôt. Il composa le premier et attendit.

— Le Millionaire Club, répondit une voix féminine. Je suis Cindy, une des hôtes de ce soir. Que puis-je pour vous ?

— J'aimerais parler à Quint Harlan. Il attend mon appel.

— Qui dois-je annoncer ?

— Oméga. Il comprendra.

Quelques secondes plus tard, Harlan était en ligne.

— Vous avez trouvé la Porsche ?

— Ouais.

— Où ça ?

— Est-ce que Frisco est entré en contact avec Detheridge ? demanda Bolan.

Quint Harlan était un mouchard de la ville, qui traitait aussi bien avec les flics qu'avec les truands. Pour lui, il n'y avait pas de blanc ni de noir, rien que le vert des dollars. Après avoir passé quelques minutes en sa compagnie, le Guerrier savait qu'on pouvait compter sur lui pour faire remonter l'information jusqu'à Frisco.

— Ouais, assura-t-il. L'Indien a quitté la réserve en bagnole il y a environ une demi-heure. Frisco et lui sont déjà en train de se mettre dessus pour savoir qui a merdé dans cette histoire de livraison. Où est la Porsche ?

— Dans le garage de Manny Thompkins.

— Hé, c'est quoi cette histoire ? Je crois pas que Carver ait suffisamment de couilles pour jouer un jeu pareil.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Il est là-bas ?

— Il y a cinq minutes, ouais ! Si tu ramènes Frisco et Detheridge ici assez vite, il se pourrait qu'il le soit encore.

Bolan coupa la communication. Il but une gorgée de café, qu'il trouva trop léger et amer, puis frappa à la fenêtre.

Thompkins l'entendit et accourut, la main sur sa poche poitrine pour empêcher son paquet de cigarettes de tomber. Il soufflait comme un phoque quand il poussa la porte.

— Tu peux appeler Carver ? demanda Bolan.

— Je devrais pouvoir savoir où il est.

— Appelle-le. Il faut qu'on parle.

— Il sait que vous êtes là ?

— Pas vraiment.

Thompkins fronça les sourcils.

— T'inquiète pas, Manny, lui dit Bolan. Il n'a rien à craindre de moi.

— D'accord.

Visiblement rassuré, Thompkins décrocha le téléphone et composa un numéro.

Le gros type, qui s'exprimait rapidement, livra un résumé succinct de ce qui se passait au garage. Quand il eut terminé, il se tourna vers Bolan et dit en tendant le combiné :

— M. Carver veut vous parler.

Le Guerrier secoua la tête.

— Je ne parle pas au téléphone. Il doit venir ici.

À en juger par la réaction de Thompkins, cette exigence ne fiat pas du goût de Carver. Mais il finit par accepter. On ne joue pas avec les As Noirs.

— J'ai besoin d'une voiture, annonça Bolan quand l'autre eut raccroché.

— Quel genre ?

— Du genre qui passe inaperçu.

— J'ai plusieurs véhicules à l'arrière, indiqua Thompkins. Rien de bien terrible.

— Je veux pouvoir me fondre dans la masse, dit Bolan. Au cas où je devrais rester plus longtemps que prévu. Les papiers ?

— Ils sont O.K.

— Je peux jeter un œil ?

— Bien sûr, répondit Thompkins en sortant du bureau.

— Seul.

— Pas de problème. Richie ! Conduis le monsieur jusqu'au surplus.

Un jeune type portant un T-shirt à l'effigie d'un groupe de heavy métal, et une cigarette coincée derrière l'oreille, accompagna Bolan jusqu'à des portes situées à l'opposé de celles par lesquelles il était entré.

Le Guerrier était conscient que chaque seconde supplémentaire passée dans cette poudrière l'exposait un peu plus. Frisco n'avait sans doute pas attendu que Detheridge le rejoigne. Pendant que Bolan sillonnait les eaux du quartier chaud, ses hommes avaient sans doute essayé de trouver les infos susceptibles de les mener jusqu'à celui qui s'en était pris à leur chef et à son club. Aucun des protagonistes de l'affaire, y compris Carver, ne devait être loin.

La question était juste de savoir qui se montrerait en premier.

Le terrain qui se trouvait derrière le garage était clôturé par un grillage haut de plus de trois mètres, avec une triple rangée de barbelés au sommet, et possédait deux portes sur rail qui donnaient accès à l'allée, puis à la rue. Huit voitures se trouvaient à l'intérieur de l'enclos, en compagnie de deux gros chiens attachés à un poteau, qui se mirent à gronder en voyant Bolan.

— Ne vous approchez pas, dit le garde. L'autre semaine, un gosse, un Indien, a voulu nous piquer une voiture. L'équipe médicale qui est venue récupérer au petit matin ce qui restait de lui a mis un certain temps avant de reconstituer à peu près un corps entier.

Bolan, qui l'écoutait à peine, promena son regard sur les véhicules, avant de porter son choix sur une Chevrolet SuperSport de 1965. Il s'en approcha et souleva le capot. Le moteur semblait à première vue en bon état.

— À part un petit coup de peinture sur l'aile, elle est O.K. Les papiers et les plaques sont réglos. Elle appartenait à un gamin qui a craqué sur une Bimer que M. Thompkins avait rapportée de l'Oregon. Moyennant un supplément, on a fait l'échange.

Bolan, qui continuait son inspection, remarqua le quadruple carburateur monté sur le moteur de trois cents cinquante chevaux. À l'intérieur de l'habitacle, les sièges baquets avaient été couverts de cuir, et il n'y avait aucune tache. Non seulement son précédent

propriétaire l'avait entièrement refaite, mais il en prenait visiblement le plus grand soin.

— J'aimerais les clés et les papiers, demanda Bolan.

— Pas de problème.

Quelques minutes plus tard, le garde était de retour.

Bolan se glissa au volant et mit le contact. Le moteur partit sans problème et laissa entendre un rugissement qui en disait long sur sa puissance.

— Je vais l'essayer, annonça le Guerrier en passant la tête par la fenêtre de sa portière. Dis à Thompkins que je serai de retour dans quelques minutes.

Le garde hocha la tête, puis il sortit un boîtier électronique de sa poche et le dirigea vers les portes qui se mirent peu après à glisser sur leur rail.

Bolan sortit du terrain et rejoignit la rue. Il aperçut alors dans son rétroviseur Thompkins qui sortait du garage. La SuperSport avait une bonne tenue de route, constata-t-il. Comme le reste de la voiture, la suspension et la direction avaient dû être modifiées.

À deux blocs d'immeubles de là, il s'arrêta devant une épicerie fermée et descendit. Un téléphone public était installé sur la façade en brique du bâtiment.

— J'ai besoin que tu me fasses parvenir par avion tous les renseignements que je t'avais demandés, annonça-t-il à Kurtzman.

— O.K. Où est-ce que tu veux ça ?

— La base aérienne de Ellsworth n'est pas loin d'ici.

— Compris. Je vais me débrouiller pour que tu puisses rentrer sans problème là-bas. Sous quel nom ?

— J'ai des papiers au nom de Bryan Mancuso. Je ne m'en suis jamais servi...

— Impec. Au fait, j'ai réussi à me glisser dans les archives du journal, et tu recevras aussi un topo là-dessus. Detheridge a été plus occupé que je croyais, on dirait. À part ça, Hal veut te parler. Il devrait bientôt rentrer de Washington. D'après ce que j'ai compris, il est intéressé par ce qui se passe sur la Thunderhead Mountain Reserve. La Garde Nationale a été envoyée sur place pour essayer de régler quelques problèmes.

Restant un instant silencieux, Bolan mit cette information en relation avec celles qu'il avait pu obtenir en posant des questions ici et là en ville.

— N'oublie pas de m'appeler avant de te rendre à la base, lui dit Kurtzman.

Le Guerrier promit et raccrocha. Il jeta un regard à sa montre puis, se détournant de la voiture, il revint à pied jusqu'à la hauteur du garage. À une dizaine de mètres, il traversa la rue et rejoignit le flanc

du motel désaffecté qui se trouvait là.

Il emprunta le vieil escalier de secours pour monter jusqu'au toit.

Du haut du bâtiment à deux étages, protégé par une corniche, il avait une vue imprenable. S'approchant de la grosse unité d'air conditionné, il ouvrit le sac de cuir qu'il avait déposé là quelques heures plus tôt.

Il en sortit un fusil Marlin .444, dont il remplit le chargeur tubulaire à cinq coups, avant de retirer les caches de la lunette de visée nocturne StarTron et de se badigeonner le visage de fard afin d'être le moins visible possible. Une fois qu'il aurait ouvert le feu avec le gros fusil, les éclairs du canon suffiraient. Il sortit une bonne poignée de cartouches et les fourra dans sa poche. Le boîtier de mise à feu des trois charges de plastic qu'il avait laissées dans le garage se trouvait au fond du sac : il le récupéra et le clippa au revers de sa veste, le rendant ainsi facilement accessible.

Il ne lui restait plus qu'à attendre...

Chapitre IV

— Ce n'est vraiment pas le style de Carver, bon Dieu !

Virgil Detheridge dévisagea Dwayne Frisco et sentit sa colère augmenter. Il n'avait jamais aimé Frisco. Pour lui, cette petite frappe ne méritait pas le succès qu'il avait connu jusque-là, ni le train de vie qu'il en retirait. Il n'en restait pas moins un tueur. Un vrai tueur. Detheridge l'avait déjà vu en action, et l'autre se foutait de savoir qui était la victime.

— C'est le style de qui, alors ? demanda Detheridge.

Ils se trouvaient à bord de la Cadillac de Frisco. Beavers les suivait de près dans une camionnette, elle-même filée par deux berlines véhiculant des porte-flingues.

— J'en sais rien, répondit le proprio de la boîte de nuit. Si vous l'aviez vu, le mec...

S'agitant sur son siège, il mima avec les mains. Une nouvelle fois, Detheridge sentit l'alcool qui chargeait son haleine, mais il ne dit rien.

— Bang ! Bang ! Bang ! gueula le flingueur. Je vous jure, cet enculé il a descendu mes hommes comme dans un stand de tir.

— Et vous ? Pourquoi est-ce qu'il ne vous a pas descendu ?

— Sais pas. Mais vous me le laissez encore une fois, et je vous promets que le bonhomme n'emmerdera plus personne.

Detheridge regarda par la fenêtre. Il éprouvait l'habituel mélange d'impatience et d'appréhension qui précédait chaque coup pourri. Soudain, il reconnut un immeuble et comprit qu'ils n'étaient plus très loin du garage. Si l'on se fiait aux infos que Frisco avait pu obtenir, Carver devait être là, ainsi que l'homme mystérieux et la Porsche noire.

— Qui est ce type ?

— Aucune idée, répondit Frisco en sortant un Colt Commander .45 de sous sa veste. J'ai une description de lui. J'en ai même deux, mais ça ne ressemble à personne que je connaisse.

— Un fédéral ?

— Impossible. Des fédéraux comme ça, y en a que dans *Miami Vice* et ce genre de conneries.

— En tout cas, ce type m'a piqué deux cent cinquante mille dollars, cette nuit. De quoi prendre une jolie retraite.

— Pourquoi il l'a pas prise sa retraite, au lieu de traîner et de venir m'emmerder ?

— Peut-être qu'il ne vous aime pas ? Vous avez la sale manie d'exciter les emmerdeurs. Il n'empêche que vous vous retrouvez avec

mille dollars alors que moi, je n'ai pas l'ombre d'un début de gramme de cocaïne.

Le visage de Frisco rougit de colère sous la lumière d'un réverbère.

— Hé ! Moi aussi, j'ai perdu du fric, cette nuit. J'ai une cargaison de came paumée au beau milieu de ce putain de parc national des Badlands. Ça va être dur de la remplacer.

— Surtout avec votre fabrique de crack qui est partie en fumée.

— Ça, c'est presque déjà réglé. Encore deux jours, et les affaires reprendront. J'ai des relations avec une bande de Sacramento qui est impatiente de relancer la machine. Deux groupes de motards seront chargés d'assurer les livraisons.

— Et, bien sûr, les prix vont augmenter.

— Faudra bien.

La voiture s'immobilisa au niveau d'un feu rouge, et Detheridge jeta un coup d'œil à travers les vitres teintées. La camionnette leur collait le train, aussi fidèle qu'une ombre.

— J'ai beaucoup investi dans cette affaire, j'ai pris un maximum de précautions. En clair, il me semble que j'ai brassé pas mal de merde pendant que vous récoltiez la crème, sur le dessus.

— Mais moi aussi je me suis cassé les couilles pour cette histoire ! s'exclama Frisco en se tournant pour faire face à Detheridge. Faudrait pas oublier qui a flingué les fédéraux de la DEA et les flics de la police montée.

— Vous avez des gens qui travaillent pour vous, souligna Detheridge d'une voix neutre.

L'insulte était là, mais voilée. S'il savait que Frisco n'y répondrait pas, il savait aussi que l'autre l'avait enregistrée dans un coin de sa tête.

— Ouais, j'ai des gars qui travaillent pour moi. Des gars qui sont là dès que j'ai besoin d'eux.

Detheridge ignore la menace implicite. Si, dans une grande ville, Frisco était quelqu'un dont il fallait s'inquiéter, ici il n'était pas grand-chose. Se laissant aller contre le dossier de la banquette, Detheridge inspecta du regard le M-14 posé sur ses genoux et remit en place le manche de son poignard de combat rangé dans sa gaine, le long de son avant-bras. Pour l'instant, il avait besoin de Frisco. Mais avant lui, il avait aussi eu besoin d'autres fournisseurs. L'un d'eux reposait dans une tombe sans nom. L'autre avait fini par comprendre qu'il valait mieux pour lui abandonner la partie.

— Attendons d'abord de voir ce que Carver aura à nous dire, proposa-t-il.

Le conducteur de la Cadillac éteignit les phares justes avant de s'engager dans l'allée qui donnait dans le garage. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Detheridge constata que la camionnette se

trouvait toujours derrière eux. Les deux berlines, elles, faisaient le tour du bloc d'immeubles pour empêcher d'accéder au garage par l'autre côté. Il ôta le cran de sûreté du M-14.

— Carver est ici, indiqua Frisco en actionnant le bloc de culasse du 45. C'est sa Jaguar.

Detheridge posa les yeux sur la luxueuse voiture, puis sur l'entrée du garage devant laquelle se trouvait un garde. Un rectangle de lumière se découpa dans le mur quand une porte s'ouvrit et qu'un autre flingueur vint rejoindre le premier.

— Je vous ai dit ce que ce fils de pute a fait à ma voiture ? demanda Frisco.

— Non.

Ça n'intéressait pas Detheridge. La Cadillac stoppa et il se pencha pour ouvrir sa portière alors que les deux gardes pourris s'avançaient vers la voiture. Ils étaient armés : le fusil à canon scié et le MAC-10 étaient tout à fait visibles, à présent.

— Vous savez comment vous allez vous y prendre ? demanda Frisco.

Sans répondre, Detheridge descendit de voiture et monta le fusil d'assaut à son épaule. Son doigt s'enroula automatiquement autour de la détente, et son premier tir atteignit l'homme de gauche en plein torse. Soulevé par la violence de l'impact de la balle de 7.62 mm, le type roula au sol. L'autre eut à peine le temps de lever son canon scié que deux projectiles, dans la gorge et la tête, l'empêchèrent d'aller jusqu'au bout de son idée. Il tituba, avant d'aller s'écraser contre le panneau qui signalait le garage.

Revenant à l'intérieur de la Cadillac, Detheridge se pencha vers le chauffeur.

— Tu passes à travers les portes.

Déconcerté, l'autre croisa le regard de Frisco dans le rétroviseur intérieur. Detheridge lui colla alors le canon de son M-14 contre la nuque.

— Tu m'as compris ?

— Oui, monsieur.

Le chauffeur pressa la pédale de l'accélérateur, et la grosse Cadillac passa sans problème à travers les deux portes de tôle renforcée.

— Putain de merde ! gueula Frisco en s'agitant. La prochaine fois, on prendra une de vos bagnoles !

La Cadillac traversa la moitié du garage avec une des deux portes sur le capot, puis s'arrêta dans un dérapage.

Detheridge ouvrit de nouveau sa portière et sortit, levant le M-14. Au moins une douzaine d'hommes se mirent à courir dans tous les sens. La Cadillac avait percuté une jeep Cherokee dont l'arrière reposait sur un cric. Le mécano qui se trouvait dessous et changeait les

roues avait été tué sur le coup.

Alors que des balles venaient ricocher sur la carrosserie de la Cadillac, Detheridge sentit s'éveiller en lui l'habituel appétit de sang, une sensation qui lui donnait l'impression d'être invincible. Il avait alors le sentiment d'être bien plus qu'un simple homme. Tout ce que son grand-père lui avait transmis, un savoir forgé par des générations de Sioux, faisait de lui le meilleur des guerriers.

Les projectiles commencèrent de voler dans tous les sens quand d'autres hommes de Carver se mêlèrent à la bataille. La camionnette fit irruption dans le bâtiment et s'arrêta contre les réservoirs d'acétylène posés contre le mur. Avec un hurlement sauvage, Beavers conduisit alors la petite armée sioux au combat tandis qu'il actionnait le fût coulissant de son fusil Mossberg police model.

En observant sa troupe dans le feu de l'action, Detheridge éprouva de la fierté. S'ils en étaient là aujourd'hui, c'était parce qu'il les avait façonnés ainsi. À une époque où l'alcool et le chômage tuaient tant d'hommes de la réserve, il avait su leur redonner la fierté, une raison de lutter.

Grand et mince, black, plein de jeunesse, Lenny Carver se tenait dans le bureau en compagnie de Thompkins. Il portait un costume couleur crème et un col roulé noir. Il était aussi armé d'un SIG-Sauer 9mm.

— Alors, le peau-rouge, t'as déterré la hache de guerre ?

À l'éclat des yeux de Carver, Detheridge comprit que l'autre était complètement chargé. Interdisant à ses hommes de prendre de la coke, le leader sioux en avait lui-même exécuté trois qui avaient osé lui désobéir et détestait les drogués.

Le pistolet de Carver vomit des projectiles qui vinrent marteler la portière ouverte de la Cadillac.

Detheridge répliqua. Les balles de 7.62 mm explosèrent les vitres du bureau, mais manquèrent Thompkins et Carver qui s'étaient jetés au sol.

Au bout d'un peu moins d'une minute, le vacarme de la fusillade s'éteignit, et, alors qu'il rentrait un chargeur plein dans son arme, Detheridge constata que ses hommes avaient pris le contrôle de la situation et faisaient à présent le tour des cadavres, les délestant de tous les objets de valeur. En entendant d'autres détonations, venues de l'extérieur, il comprit que les flingueurs de Frisco, dehors, étaient aux prises avec un malin qui avait réussi à sortir du bâtiment.

— C'est la voiture du type, indiqua Frisco en pointant le doigt.

Detheridge jeta à peine un regard à la Porsche qui ne lui apportait aucune réponse.

— Et le type, où est-il ?

— Je l'ai pas vu, avoua Frisco en haussant les épaules.

Detheridge ne fit aucun commentaire. Pour ce qui le concernait, Frisco était toujours responsable de la disparition de son argent. Il engagea la première cartouche de son chargeur dans la chambre et se dirigea vers le bureau où se cachaient toujours Carver et Thompkins. Au même moment, le talkie-walkie accroché à sa ceinture bourdonna et il le porta à son oreille.

— Quoi ? fit-il en pressant le bouton de transmission.

— Il y a quelqu'un sur le toit de l'immeuble d'en face, dans la rue.

— Vous avez posté quelqu'un sur le toit de l'immeuble d'en face ? demanda Detheridge en se tournant vers Frisco.

L'autre écarquilla les yeux et secoua la tête.

Detheridge pressa de nouveau le bouton de transmission.

— Tuez-le. Je ne veux pas de témoin.

Il reprit son chemin vers le bureau et vit Carver qui se levait, pistolet au poing. Au même moment, il y eut une formidable explosion qui fit le même effet qu'un tremblement de terre à l'intérieur du bâtiment.

Bolan, qui ne pouvait pas voir ce qui se passait à l'intérieur du garage, s'était fié à son instinct pour déterminer à quel moment déclencher les explosions. Il ne s'attendait en tout cas pas à ce que Detheridge et Frisco prennent les choses en main et attaquent Carver aussi rapidement.

Les charges de plastic étaient plus conçues pour semer la confusion que détruire. La première vague obligea les deux groupes à se réfugier dans le fond du garage pour s'y abriter, leur faisant oublier un moment leur propre affrontement.

Le Guerrier épaula le Marlin .444 et visa à travers la lunette en gardant les deux yeux ouverts afin d'avoir une vision aussi complète que possible. Un des flingueurs de Frisco se tourna vers lui au moment où les fils de visée passaient au niveau de son torse. Bolan pressa la détente.

La distance était relativement courte, et la balle atteignit sa cible avec une force terrible, décollant le type du sol, sur lequel il retomba lourdement.

La seconde cartouche était déjà dans la chambre avant même que quiconque ait pu repérer Bolan.

Un homme quitta l'abri que lui offrait l'avant de la limousine pour rejoindre le siège du conducteur.

Suivant sans problème sa progression, l'Exécuteur tira, avant de recharger l'arme tandis que la balle traversait l'épaule du flingueur et le faisait tourner. La suivante l'atteignit entre les deux yeux et le plaqua sur le capot de la voiture.

Un des employés du garage utilisa son MAC-10 et traça une ligne de feu sur la façade de briques, moins d'un mètre au-dessous de la

position de Bolan.

Celui-ci, qui avait engagé une quatrième cartouche dans la chambre, tira en se fiant aux éclairs du canon ennemi. Tandis qu'il armait de nouveau son fusil, il vit le propriétaire du MAC-10 s'écraser contre le mur métallique du garage et s'affaïsser. Le pistolet-mitrailleur tomba près de lui.

— Il est sur le toit, l'enculé ! Gueula quelqu'un.

Le feu nourri qui se concentra alors tout près de lui obligea le Guerrier à se mettre à l'abri. Plongeant la main dans le sac qu'il avait préparé pour la bataille, il en sortit deux grenades sphériques, les dégoupilla et les balança à travers la rue.

Aussitôt après, il fit rentrer des cartouches dans le Marlin et, accroupi, suivit le parapet pour rejoindre une autre position, à trois mètres de là. Des projectiles martelèrent la façade de l'immeuble avec une telle fréquence que le Guerrier comprit qu'il avait à présent tous les hommes armés dirigés vers lui.

Les grenades explosèrent avec un infime décalage, entraînant une brève pause dans l'échange de feu et Bolan en profita pour jeter un coup d'œil par-dessus le parapet. Il repéra trois hommes, nota leur position dans un coin de son esprit et décida de la façon dont il allait se débarrasser d'eux. Les grenades avaient causé de sérieux dégâts parmi les voitures stationnées dans le terrain qui entourait le garage. Certaines brûlaient.

À l'intérieur du bâtiment, bien qu'elles n'aient pas grand-chose pour s'alimenter, les flammes étaient déjà arrivées au niveau des trois lucarnes du toit et semblaient vouloir partir à l'assaut du ciel. Un Klaxon faisait régulièrement entendre son couinement strident.

Le Marlin devant lui, comme un prolongement naturel de son corps, Bolan prit pour cible un type qui essayait de revenir à l'intérieur du garage. La grosse balle de .44 atteignit l'homme entre les omoplates et le projeta en avant. Alors qu'il allait s'affaler dans le bâtiment, une nuée de balles destinées à répondre à celle de Bolan martela le flingueur, qui fut repoussé au-dehors, à moitié déchiqueté.

Déplaçant légèrement le fusil, Bolan s'arrêta sur son adversaire suivant, avant de se raviser quand il vit le type se faire couper en deux par une rafale. Les pourris s'entretuaient ! Modifiant son plan dans l'instant, l'Exécuteur positionna les fils de visée sur le flingueur qui reculait pour se mettre à l'abri. La balle l'atteignit à la jambe gauche et lui fit perdre l'équilibre.

Le type jura, puis cria quand il perdit son pistolet-mitrailleur. Il perdit définitivement la voix quand une balle lui décolla la partie supérieure du crâne.

La cible suivante de l'Exécuteur était pratiquement impossible à atteindre. L'homme était bien caché, à l'exception d'une tennis

dépassant derrière un pneu. Bolan tira, et la balle pénétra sans peine la gomme du pneu, avant d'aller finir sa course dans la cheville qui se trouvait derrière. Le type tomba, mais resta derrière la grosse silhouette de la limousine.

Satisfait de la tournure des événements, Bolan engagea de nouvelles cartouches dans le Marlin, avant de se diriger vers l'escalier de secours, situé de l'autre côté.

Alors qu'il passait près de l'unité d'air conditionné, son sens du combat l'avertit d'un danger. Au Vietnam, cette espèce de radar personnel lui avait sauvé la vie en plus d'une occasion. Il s'accroupit et fit tourner le canon en même temps qu'il apercevait une silhouette à la périphérie de son champ de vision.

Il tira à bout portant dans le torse de l'homme, qui fut projeté vers l'arrière malgré son poids. Les choses étaient allées très vite, mais Bolan avait eu le temps de voir son adversaire. Âgé d'une vingtaine d'années, il était seulement vêtu d'un jean et chaussé de tennis. Des rayures de peintures appliquées sur son visage lui faisaient un masque effrayant, et l'on retrouvait le même motif sur son torse. Il avait pour unique arme un poignard impressionnant, qu'il n'avait pas eu le loisir d'utiliser.

Bolan venait de reprendre sa progression vers l'unité d'air conditionné quand une pluie de balles s'abattit sur le métal et le tordit comme du papier. Faisant volte-face, le Guerrier effectua ensuite une roulade. Un autre homme de Detheridge se tenait à moins de six mètres, bien campé sur ses jambes écartées, un pistolet 9mm entre les mains.

Se redressant sur un genou, Bolan fit feu avec le Marlin calé contre la hanche, tirant aussi vite qu'il pouvait actionner le levier de culasse. Dans un grondement de tonnerre, les quatre balles qui lui restaient atteignirent leur cible entre les épaules et la ceinture, poussant le flingueur vers le bord du toit. Le pourri bascula dans le vide sans un mot.

L'Exécuteur rechargea son fusil en même temps qu'il courait vers l'autre issue de secours. Les sirènes de la police, qui se rapprochaient, firent écho au Klaxon qui continuait de couiner à l'intérieur du garage.

Il descendit sans mauvaise rencontre l'escalier métallique, le Marlin dans une main et le Desert Eagle dans l'autre. Il se retrouva dans la rue, et tourna au coin.

Les flammes qui enveloppaient le garage avaient noirci de suie les murs de tôle. Les rares flingueurs qui étaient encore en état de bouger se traînaient sur le sol en geignant.

Bolan n'était pas sûr du nombre exact de victimes ; il savait en revanche avec certitude qu'il était suffisamment important pour marquer les esprits.

Une voiture de patrouille de la police de Rapid City déboucha dans la rue et, au niveau de l'allée, ralentit. Le gyrophare se retrouva aussitôt la cible des combattants qui avaient échappé au massacre et essayaient de quitter le champ de bataille, et le flic recula dans un nuage de gomme. Des sirènes proches laissaient penser que les renforts n'allaient pas tarder.

Bolan rejoignit au pas de course la Chevrolet, à deux blocs de là. Il rangea le Marlin dans le coffre et quitta les lieux, croisant deux voitures de pompiers et une Blazer qui transportait une équipe de la chaîne locale d'informations.

Plusieurs fois, il consulta son rétroviseur pour s'assurer qu'il n'avait pas été suivi. Sa prochaine destination était la base aérienne militaire de Ellsworth.

Bolan décida de prendre un taxi pour se rendre à la base, laissant la Chevrolet à l'hôtel où il avait réservé une chambre sous un faux nom. Kurtzman avait déjà envoyé un fax au colonel de garde de nuit pour l'avertir de la visite du capitaine Bryan Mancuso, des services de renseignements des forces marines, à qui il faudrait laisser accès aux équipements de communication. L'ordre, qui émanait du bureau d'un amiral, ne souffrait aucune discussion.

Le trajet dura une vingtaine de minutes. Le chauffeur du taxi, un jeune type aux cheveux longs, était du genre loquace. Si, en se changeant à l'hôtel, Bolan avait pu entendre à la télé quelques détails concernant la fusillade au garage, il obtint grâce à lui quelques informations supplémentaires.

Manny Thompkins et Lenny Carver avaient été tués, mais on avait pu sortir leurs corps avant qu'ils ne soient carbonisés dans l'incendie. En revanche, Detheridge et Frisco s'en étaient sortis, mais étaient recherchés par la police. Seize hommes en tout avaient trouvé la mort durant le blitz. Pour les médias, il s'agissait d'un règlement de comptes entre deux caïds de la drogue.

Alors que le taxi, qui venait de déposer Bolan à l'extérieur de la base, faisait demi-tour, le Guerrier s'approcha des gardes de faction à l'entrée et présenta ses papiers au nom de Mancuso. Un des hommes vérifia sur sa feuille de nuit que la visite était bien prévue, puis il salua Bolan et entra dans la cabine pour aller téléphoner.

— Le lieutenant Kelly sera là dans une minute, mon capitaine, annonça-t-il.

Une jeep franchit peu après les portes et s'arrêta.

L'officier qui descendit était plus âgé que Bolan l'avait prévu, un peu empâté, aussi, mais il avait le regard acéré d'un pilote de combat expérimenté.

— On ne m'a pas dit si je devais ou non vous saluer, remarqua-t-il en escortant Bolan jusqu'à la jeep.

— Officiellement, je ne suis pas là.

— Je comprends, monsieur. Au petit matin, votre nom ne figurera même pas sur nos registres.

Quelques minutes plus tard, après avoir traversé une partie du camp, le lieutenant s'arrêta devant un petit bâtiment de briques, situé non loin du Quartier Général.

Il faisait chaud, à l'intérieur, à côté du froid qui régnait dehors depuis quelques heures. Peu optimiste, la météo annonçait des conditions pré-hivernales et des pluies torrentielles dans les prochains jours.

— Votre bureau, annonça Kelly en poussant la porte d'une petite pièce équipée d'un imposant matériel de communication. Si je peux vous aider...

— Non, ça ira, répondit Bolan.

— D'accord. Si vous avez cinq minutes avant de vous y mettre, je peux vous trouver un pot de café.

Bolan hocha la tête et s'assit, laissant devant lui la mallette qu'il avait apportée. Un petit poste de télévision était posé contre le mur, sous les stores fermés de la fenêtre. Il trouva la télécommande et alluma le récepteur pour écouter les dernières informations. Les choses avaient peu évolué. Detheridge était toujours recherché, et le bureau du shérif de Rapid City avait appelé des représentants des gardes nationaux qui surveillaient les frontières de la réserve. L'homme qui s'exprimait à la télévision était un certain capitaine Henry LaCoste.

Des pas, dans le couloir, alertèrent Bolan. Il éteignit la télévision, jugeant plus prudent que l'officier ignore qu'il s'intéressait de près aux récents événements de Rapid City.

Fidèle à sa promesse, le lieutenant revenait avec du café et quelques biscuits.

— Je suis dans le hall d'entrée, indiqua-t-il avant de sortir en désignant le téléphone. Faites le 247 quand vous en aurez terminé.

— Merci.

Une fois seul, Bolan ferma le verrou puis, patiemment, il entreprit de vérifier qu'il n'y avait pas de micro dans la pièce. En une vingtaine de minutes, il en découvrit deux, qu'il mit hors service et posa sur le bureau.

Certain d'être à l'abri de toute surveillance électronique, il composa le numéro du Black Warriors Ranch et alluma le haut-parleur. Kurtzman décrocha à la première sonnerie.

— Alors ? demanda Bolan.

— Tu as un fax et un modem ?

— Ouais.

— Alors, branche-les et mettons-nous au boulot.

Peu après, l'écran d'ordinateur qui se trouvait devant Bolan laissa apparaître la première page du *Lakota Times*. L'édition était vieille de huit mois. L'image se centra sur une photo noir et blanc située vers le bas. On y voyait une foule massée devant un petit bâtiment. Une pancarte, au-dessus des portes, indiquait qu'il s'agissait du Bingo Hall. La légende indiquait : « Des citoyens protestent contre l'ouverture d'une nouvelle salle de jeu. » Sur la photo, une douzaine de personnes armées de pancartes étaient repoussées par des gardes eux-mêmes armés de matraques et d'armes de poing.

— Je te présente la maison qu'a fait construire Virgil Detheridge, dit Kurtzman.

— Une salle de bingo ?

— Pas seulement ça, Striker. C'est la seule de toute la réserve de la Thunderhead Mountain.

— Detheridge en est proprio ?

— Affirmatif.

— Mais le bingo est autorisé sur les territoires indiens, non ?

— En effet. Sauf qu'il s'agit d'une façade pour les activités réelles de Detheridge. L'auteur de l'article ne se gêne d'ailleurs pas pour évoquer les liens de notre bonhomme avec la drogue et la prostitution.

Bolan vit que l'article et la photo étaient signés d'un certain David Two Elks.

D'autres articles se succédèrent sur l'écran en même temps que Kurtzman livrait diverses explications.

— J'ai trouvé beaucoup de choses intéressantes dans les fichiers de Two Elks. Il semble s'intéresser de près à Detheridge, et depuis un moment.

Un cliché montrait Detheridge devant une vingtaine de jeunes gens armés au visage peint. Ils avaient tous des plumes colorées dans les cheveux.

— Detheridge a commencé très tôt ses activités, expliqua Kurtzman. Au début, il s'en prenait avec ses copains aux touristes sur les routes nationales. On lui a attribué une trentaine d'agressions. Jamais de morts. Le bilan fait état d'un blessé et de deux viols.

— Et aucune preuve ?

— Aucune. Comme les victimes n'étaient pas de l'État, et ne pouvaient assister à un éventuel procès, ça n'a fait qu'arranger ses affaires. Ensuite, notre ami a passé la vitesse supérieure.

— C'est-à-dire ? demanda Bolan en se servant une nouvelle tasse de café.

— Trafic de drogue dans tout l'État. Sans compter des attaques à main armée dans deux ou trois États voisins. Mais personne ne sait vraiment.

Sur l'écran, il y avait de nouveau la photo montrant Detheridge en

compagnie de sa petite armée.

— C'est quoi, ça, exactement ?

— À en croire Two Elks, la photo a été prise en novembre dernier près du camp de base que Detheridge a dans les montagnes. Il a mis sur pied une véritable armée, qui n'hésite pas à employer la force. Sur les trois dernières années, Two Elks leur attribue au moins sept morts dans la communauté sioux. La dernière remonte à trois jours – un des plus vieux habitants de la réserve, un certain John Red Wolf. Il a été assassiné chez lui, mais son petit-fils et sa petite-fille ont réussi à s'échapper.

Une nouvelle photo apparut sur l'écran, montrant les décombres d'une maison qui avait entièrement brûlé. Quatre hommes en sortaient un cadavre, sur une civière et enveloppé d'un drap blanc.

— Red Wolf était une figure très populaire, dans le coin, précisa Kurtzman. Son meurtre n'a fait qu'augmenter le ressentiment de la population à l'encontre de Detheridge et ses hommes.

— On sait pourquoi il a été tué ?

— Il ne cachait pas son antipathie vis-à-vis de Detheridge. Le jour où il a été tué, il avait agressé des hommes de Detheridge à Flint Ax. C'est la ville la plus importante de la réserve.

Une série de clichés de cette ville défila sur l'écran. La plupart des bâtiments étaient de plain-pied et de bois. Les rues semblaient en mauvais état.

— Striker ?

— Oui, Hal ? répondit Bolan en reconnaissant la voix de Hal Brognola.

— Tu comptes rester longtemps ?

— Je pensais plier bagages après le raid de ce soir.

— C'est ce que j'avais compris. Le problème, c'est que Detheridge semble être passé à travers les mailles du filet. Dans ces conditions, j'aimerais que tu ailles voir d'un peu plus près de quoi il retourne. Tout porte à croire qu'on est en présence d'une poudrière sur le point d'exploser.

— En effet.

— Je peux te faire envoyer du matériel et de l'aide. Ainsi qu'un guide dans la réserve. Nous avons un contact, à l'intérieur. Terrence Eagle Claw, qui était marines en Corée. Il a pas mal bourlingué, s'est battu sur de nombreux fronts, a gagné quelques médailles. Il a été l'un des porte-parole du mouvement de défense du peuple sioux, à ses débuts, dans les années 70. Beaucoup de gens, indiens ou pas, l'écoutent. Au moins, avec lui, tu aurais une sorte de légitimité par rapport à la population – et tu serais moins regardé comme un étranger de qui il faut se méfier. De toute façon, si tu n'es pas invité par quelqu'un, tu ne pourras pas mettre le pied dans la réserve.

Bolan réfléchit un instant en silence.

— Il a de l'influence, à Flint Ax ?

— En ce moment, pas beaucoup. Detheridge est le patron, là-bas. Ta présence dans la réserve pourrait aider à remettre Eagle Claw dans une position de leader.

— Detheridge ne va pas se laisser faire...

— Je m'en doute. Mais on compte sur toi pour régler le problème avant que des incidents à l'échelle nationale éclatent. La Garde nationale, dans le Dakota du Sud, a déjà eu des problèmes.

Des pages du *Rapid City Journal* s'affichèrent sur l'écran. Les gros titres relataient la mort de quatre gardes nationaux, victimes d'agresseurs inconnus. Un avait été poignardé tandis que les autres, à en croire leur supérieur, avaient été tués par une arme équipée d'un silencieux. Aucun d'eux n'avait eu le temps de tirer.

La date de cet incident était vaguement familière à Bolan. Ouvrant son carnet, il finit par la trouver : la nuit du meurtre, une cargaison en provenance de Manitoba était attendue.

— D'accord, dit-il. Prépare le rendez-vous avec Eagle Claw.

Consultant sa montre, il décida de s'accorder quelques heures de sommeil avant de se rendre sur le territoire sioux.

— 10 heures, demain matin, proposa-t-il.

— C'est noté, dit Brognola.

— Tu seras Mike McKay, journaliste free-lance, intervint Kurtzman. Ça rendra tout le monde moins soupçonneux.

— Très bien.

Bolan, déjà, pensait à la campagne qui l'attendait. Attaquer Detheridge sur son terrain ne serait pas une partie de plaisir. Ses ancêtres s'étaient battus et étaient morts dans ces montagnes. Mais, dès qu'il était question de guérilla, l'Exécuteur n'avait pas de rival.

Chapitre V

Un bruit de pas réveilla Virgil Detheridge. Gardant les yeux fermés, il serra les doigts sur l'automatique qui se trouvait sous son oreiller. Un souffle léger lui glissa le goût d'un parfum féminin dans la bouche. Il crispa les paupières pour lutter contre le soleil du matin qui filtrait à travers les rideaux diaphanes fermés sur les fenêtres de la chambre.

— Virgil ?

Reconnaissant la voix de Joey Beavers, Detheridge ouvrit les yeux et s'assit. Pour se lever, il lui fallut repousser la femme endormie en travers de ses jambes.

— Tu m'avais demandé de te réveiller à 9 heures, rappela Beavers.

Un marteau cognait avec persistance entre les tempes de Detheridge quand il rejoignit la salle de bains. Comme d'habitude, il avait trop bu, la nuit précédente. Tandis qu'il s'apercevait le visage d'eau froide au-dessus de l'évier, Beavers le rejoignit à la porte, une serviette propre en main.

— À quelle heure sont les funérailles de Red Wolf ? demanda Detheridge en se séchant le visage.

— 11 heures.

— Ironeyes fait toujours des siennes ?

— Ouais. Il a parlé à deux gars, ce matin. Il y aura du monde, tout à l'heure. Ironeyes a l'intention d'en culpabiliser certains et de les amener à témoigner contre toi.

— Ils le feront ?

Beavers se contenta de hausser les épaules.

— Ce vieux fou était beaucoup trop aimé, commenta Detheridge. On aurait pu penser qu'il n'y aurait plus de problèmes après sa mort.

— Il n'y en aura plus après aujourd'hui.

Detheridge rentra dans son dressing-room et choisit un jean, un T-shirt magenta et une veste sport brun clair, qu'il compléta d'un long poncho gris et de gants assortis. Il n'avait pas oublié l'époque où sa mère, ses deux jeunes sœurs et lui-même vivaient dans une pièce à peine plus grande que celle-ci. Il n'y avait pas de salle de bains dans la maison, juste les cabinets de la communauté à l'extérieur, où l'on devait toujours venir avec son propre papier toilette.

Les temps avaient changé.

Trois ans plus tôt, il avait fait bâtir cette maison grâce à l'argent gagné avec la drogue. Elle avait été construite dans les montagnes des Black Hills, avec cinq chambres, une belle cuisine et un immense salon, répartis sur deux niveaux. Son grand-père aurait été horrifié par

le gâchis d'espace et l'extravagance des lieux.

Detheridge s'en moquait. Il avait travaillé dur pour arriver là où il en était aujourd'hui.

Comme il sortait de la grande penderie, il vit Beavers qui regardait la fille.

— Tu la ramènes en ville, tu lui payes deux nuits de motel. Et, surtout, tu lui fais comprendre qu'elle est censée ne jamais remettre les pieds ici.

Beavers hocha la tête et prit la fille à bras-le-corps, à la manière d'un pompier, sans se soucier de l'habiller.

Seul avec ses pensées, Detheridge songea qu'il avait beaucoup à faire, aujourd'hui.

Dans la cuisine, il se servit un verre de jus de raisin, qui lui permit de faire passer trois comprimés d'aspirine, avant de sortir sous le patio couvert.

Un appareil de chauffage au gaz se trouvait dans un coin tandis qu'une table de fer forgé et ses six chaises occupaient le centre de l'espace restant. Tout en s'asseyant, Detheridge se félicita d'avoir pris son poncho. Le vent était encore plus coupant que lorsqu'il s'était couché.

Le téléphone sans fil posé sur la table sonna, et Detheridge décrocha.

— Ouais.

— C'est Tony Escalante. Je voulais vous avertir que Jesse Ironeyes a demandé une audition au juge, cet après-midi.

— À propos de quoi ?

Escalante était le porteur de nouvelles de toutes les institutions sioux, y compris le tribunal.

— L'attaque de la maison de son grand-père, répondit-il.

— Et alors ?

— Je me suis laissé dire, de façon officieuse, que Ironeyes avait réussi à convaincre quelqu'un de témoigner.

— Qui ?

— Je ne sais pas encore. La police tribale n'a toujours pas organisé de protection.

— Et ils vont le faire ?

— J'en sais rien.

Detheridge se redressa et poussa le verre de jus de fruit sur le côté. Si on faisait appel à la police tribale pour protéger le témoin, il était possible d'arranger un accident qui résoudrait le problème. La plupart des hommes étaient à la solde de Detheridge.

— A quelle heure est l'audition ? demanda-t-il.

— 13 h 30.

— Et les funérailles sont à 11 heures. Il serait peut-être préférable

que Ironeyes profite de l'occasion pour aller rejoindre son grand-père. Je me suis fait comprendre ?

Raccrochant avec un geste rageur, Detheridge se demanda qui Ironeyes avait pu amener à l'ouvrir. Si le témoin savait qui avait donné l'assaut contre la maison de Red Wolf, il savait aussi qui était derrière cette attaque.

Il se leva et revint à l'intérieur de la maison. Trop de choses semblaient aller de travers, ces derniers temps. Ils ne savaient toujours pas qui s'en était pris à eux dans le garage de Lenny Carver, même s'il y avait toutes les chances pour que ce soient les mêmes qui avaient attaqué le semi-remorque dans le parc national des Badlands et avaient fait une descente dans le club de Frisco.

S'arrêtant devant un placard de l'entrée, il fouilla dans les boîtes qui se trouvaient sur l'étagère la plus haute et trouva un pistolet Taurus 9mm. Il vérifia le mécanisme, s'assura qu'une cartouche était engagée dans la chambre, puis laissa tomber l'arme dans une poche de son poncho. Le flingue était « vierge » et ne pouvait pas permettre de remonter jusqu'à lui.

Au-dehors, le soleil était voilé par une grosse couverture de nuages noirs. On aurait pu croire que c'était le crépuscule, à ceci près que le soleil se trouvait du mauvais côté.

Karl Sharpnose rejoignit Detheridge devant l'entrée du garage mitoyen, dans lequel étaient rangés ses différents véhicules.

— La Blazer ?

Detheridge se contenta de hocher la tête.

Quelques secondes plus tard, le gros véhicule s'arrêtait devant la véranda. La peinture et les chromes étincelaient.

— Où allons-nous ? demanda Sharpnose, une fois Detheridge à bord.

— Flint Ax. J'aimerais assister à deux funérailles.

Il effleura le talisman en forme de puma suspendu à son cou et invoqua les vieilles croyances que son grand-père avait instillées en lui. Ici, sur ses terres, il était invincible. Et ses ennemis le découvriraient bientôt.

— Je peux voir vos papiers, monsieur ?

— Bien sûr.

Mack Bolan sortit son portefeuille du blouson de peau qu'il avait acheté le matin et le tendit au garde national qui se trouvait à la frontière de la réserve. Les papiers, au nom de Mike McKay, se trouvaient à l'intérieur.

Avec sa chemise de travail, son jean Levi's et ses bottes de cow-boy, il ressemblait à un habitant quelconque du coin. Les lunettes de soleil étaient superflues, vu les nuages qui encombraient le ciel, mais elles complétaient l'image qu'il voulait présenter.

— Vous êtes journaliste ? demanda le garde.

Bolan hocha la tête.

— Vous avez une carte de presse ?

— Je suis free-lance.

Le garde leva les yeux vers lui avec une grimace, puis attrapa le talkie-walkie qui se trouvait à sa hanche et demanda un certain capitaine LaCoste.

Celui-ci sortit d'une tente au vert délavé. L'homme avait l'air hagard, mais sa tenue était en ordre, et le holster militaire qui se trouvait sur sa hanche droite avait le rabat ouvert. Avec ses yeux profondément enfoncés dans leurs orbites, il avait la tête de quelqu'un qui n'a pas dormi depuis un certain temps.

— Qu'y a-t-il, caporal-chef ? demanda LaCoste en étudiant Bolan à travers le pare-brise éclaboussé de boue.

— Ce monsieur dit qu'il est journaliste, monsieur.

— Vous avez ses papiers ?

— Oui, monsieur, dit le garde en tendant le portefeuille.

LaCoste y jeta un coup d'œil, avant de le tapoter avec l'index d'un geste impatient.

— Pour qui travaillez-vous ?

Se penchant sur le siège du passager, Bolan poussa de côté un ordinateur portable, des carnets à spirale et un appareil photo 35mm. L'enveloppe de papier Kraft qui se trouvait sous ce fouillis était au nom de *First American*, un magazine mensuel qui s'était donné pour mission de rapporter l'histoire présente et passée des Indiens d'Amérique. L'expéditeur était domicilié à New York et son destinataire, Mike McKay, sur Hatteras Island, en Caroline du Nord.

Le guerrier retira le contrat signé qui se trouvait à l'intérieur. Selon les termes du document, *First American* versait la somme de trois mille dollars à McKay pour un article de quinze cents mots concernant les problèmes actuels de la réserve de la Thunderhead Mountain. Il était accompagné de la fausse lettre de Terrence Eagle Claw invitant McKay dans la réserve.

LaCoste rendit les papiers et le contrat à Bolan.

— Vous pourriez sortir de la voiture ?

— Bien sûr.

Bolan remit l'enveloppe sur le siège passager et descendit du véhicule.

— Mettez vos mains sur la tête.

Conciliant, Bolan obéit, entrelaçant ses doigts sans qu'on ait besoin de le lui dire. Il garda les yeux rivés à ceux du capitaine.

— Vous pourriez me dire de quoi il s'agit ?

— Non. Caporal-chef, donnez-moi votre arme et fouillez cet homme.

L'autre tendit le M-16.

— Mettez-vous contre la voiture, dit-il.

Bolan se pencha au-dessus du capot alors que le garde national commençait une fouille minutieuse.

— Je ne fais qu'obéir aux ordres, monsieur McKay, souligna LaCoste. Je vous dis cela au cas où vous estimeriez que j'enfreins le Premier Amendement.

Il fit signe à deux autres hommes et leur ordonna de fouiller la voiture. Il demanda ensuite à Bolan de lui fournir les clés, ce que le Guerrier fit sans protester.

Au bout de quinze minutes, les trois soldats en avaient terminé de leurs recherches sans rien avoir trouvé.

LaCoste ne semblait pas surpris.

— Vous pouvez y aller, monsieur McKay, dit-il en rendant les clés à Bolan. J'espère que ce passage de la frontière est moins difficile que le précédent...

Il ferma la portière de la SuperSport sur Bolan quand celui-ci se fut glissé au volant.

— Et je peux vous assurer que la sécurité va être encore plus serrée une fois que vous l'aurez franchie.

— Je garderai ça à l'esprit.

— Caporal-chef ! Appela LaCoste.

— Oui, monsieur, fit l'autre en les rejoignant aussitôt.

— Pendant que vous êtes à ce poste, il serait souhaitable que vous appreniez à mieux observer.

— Oui, monsieur.

— Regardez les pieds de cet homme et dites-moi ce que vous voyez. Le caporal-chef regarda dans la voiture.

— En restant à une longueur de bras de lui, ajouta LaCoste.

Reculant un peu, le garde national jeta un coup d'œil vers le plancher du véhicule.

— Je vois de la terre et de la boue, monsieur.

— En effet, dit LaCoste d'un ton sec. Et tout laisse à penser que cette terre, à voir sa couleur, a été récupérée il y a quelques minutes dans la réserve.

— Oui, monsieur.

LaCoste sortit une paire de lunettes noires, mais garda son regard rivé à celui de Bolan.

— Qui que vous soyez vraiment, monsieur, n'oubliez jamais que je vous attends de ce côté, quand vous serez prêt à repasser la frontière.

Bolan garda le silence et mit le contact. Alors qu'il franchissait la barrière, il vit dans son rétroviseur deux autres voitures qui attendaient déjà pour traverser. Celle de devant était immatriculée dans la réserve.

Au bout d'un kilomètre et demi environ, il se rangea sur le côté de la route. Les deux voitures le dépassèrent, sans paraître se préoccuper de lui. La seconde avait des plaques gouvernementales.

Descendant de la SuperSport, le Guerrier courut dans les broussailles en se repérant au moyen de la boussole de poche qui se trouvait dans la boîte à gants de son véhicule. Il lui fallut une vingtaine de minutes pour atteindre l'endroit où il avait laissé son matériel. Le sac de toile était dissimulé derrière un amoncellement de rochers.

Il enfila le holster d'épaule et rangea le Desert Eagle à sa place puis, passant le sac sur son épaule, il songea que des décennies plus tôt, au même endroit, des tambours avaient dû résonner, accompagnés du crépitemment des fusils. Le présent et le passé étaient sur le point de se rejoindre.

— Où sont les gens ?

Jesse Ironeyes regarda le représentant des vétérans de guerre.

— Ils seront bientôt là, lui dit-il en regardant sa Rolex, qui indiquait 11 h 07.

Le major Walter Holloway, retraité de l'U.S. Army, était un homme mince et nerveux. Il portait ses cheveux gris assez long, ce qui lui permettait de cacher la calvitie qui envahissait le sommet de son crâne. Sa casquette coincée sous le bras, il était vêtu d'un uniforme vert orné d'un nombre impressionnant de rubans et de décorations.

Par respect pour son grand-père, Ironeyes était habillé sobrement, une simple chemise de coton et un jean noir. Ses bottes lui avaient été données par le vieil homme des années auparavant, et n'étaient pourtant pas usées. Et bizarrement, il en éprouvait de la culpabilité.

— Jesse, l'appela sa sœur en s'approchant.

La tenue de Juanita faisait elle aussi dans la simplicité : une robe noire qu'il ne lui avait pas vue depuis des années. Elle avait tiré ses cheveux en arrière et ne s'était pas maquillée.

— Ça va ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Et ton bras ?

— Ça va.

Il avait été brûlé la nuit où le vieux chef était mort. S'il portait toujours des bandages, cachés par la manche de sa chemise, la douleur n'était pas aussi intense qu'elle l'avait été.

Ils se tenaient au sommet d'un tertre environné de montagnes couvertes d'arbres et de broussailles. Red Wolf aimait cet endroit, Ironeyes s'en souvenait, et il l'avait souvent entraîné là quand il souhaitait lui parler en privé. Il lui avait plus d'une fois confié qu'il souhaitait être enterré dans ce coin après sa mort.

— Ça ne vous gêne pas ? demanda Holloway en sortant son paquet

de cigarettes.

— Allez-y.

À environ six mètres de là, on avait creusé une fosse rectangulaire. Les pelles dépassaient du monticule de terre sombre amassée à côté comme les branches nues d'un arbre en hiver.

Joseph Long Dog était assis sur le hayon ouvert de sa camionnette Dodge 4 x 4. Peint en noir, avec sur les portières une inscription en blanc – Pompes Funèbres de Flint Ax –, le véhicule avait perdu son lustre bien des années plus tôt. Le cercueil en pin clair que Long Dog et ses fils avaient fabriqué dans l'atelier qui se trouvait derrière la boutique reposait à l'arrière de la camionnette, couvert de roses blanches.

Long Dog était du genre massif. Il était vêtu des habits traditionnels en peau de daim. Ses cheveux bruns étaient tirés en arrière en queue-de-cheval et tenus par des peignes turquoise. Un filet de fumée s'échappait de sa pipe en maïs.

Le père Karl Benjamin, le prêtre de Flint Ax, se tenait à côté du véhicule de Long Dog. Lui gardait peu de traces de son héritage sioux. En plus de ses vêtements liturgiques et d'un long manteau, il portait un béret qu'il retenait sans arrêt à cause du vent.

Holloway jeta un nouveau regard sur sa montre.

Un sentiment de malaise envahit Ironeyes, et Juanita dut le sentir car elle se blottit contre lui et prit sa main. Il la serra, y puisant de quoi se rassurer.

— Ça va aller, lui dit-elle.

— Je sais.

Ce qui était faux. Le meurtre de son grand-père avait causé de nouvelles scissions dans la communauté. Il en avait résulté de graves dissensions quant à l'attitude à adopter vis-à-vis de Detheridge, et Ironeyes savait que l'autre ne le supporterait pas.

Le tonnerre gronda dans le ciel où filaient de gros nuages noirs.

D'abord, il n'eut pas conscience de l'autre grondement. Puis le son devint distinct, se fit plus mécanique. Un vieux 4 x 4 Willis apparut bientôt, dévalant le sentier défoncé, suivi de deux camionnettes. Des hommes et des femmes, des jeunes et des vieux, s'entassaient dans les véhicules.

— Tante Shasa, dit Juanita.

Elle lâcha la main de son frère et marcha vers les nouveaux arrivants.

Ironeyes ne bougea pas. La vieille femme était la sœur de son grand-père, la seule survivante de la famille avec Ironeyes et Juanita. Il avait perdu sa considération le jour où il avait commencé de se rendre dans une université blanche, en dehors des terres sioux ; et il était devenu une source d'embarras pour elle quand il avait décidé de

travailler à Rapid City plutôt que de se consacrer à l'avenir de la réserve.

Tante Shasa devait avoir au moins quatre-vingts ans, selon lui. Elle était petite et noueuse, assez corpulente, et se déplaçait avec un dandinement prononcé. Elle serra Juanita dans ses bras et laissa la jeune fille l'embrasser sur la joue.

— Nous allons commencer, dit-elle avec autorité en se dirigeant vers la tombe.

Un des jeunes gens qui l'accompagnaient se précipita avec une chaise de jardin pliante.

Celle-ci était en place quand la vieille femme arriva et elle s'assit avec la majesté d'une reine sur son trône.

Le père Benjamin fit le service en anglais et en sioux. Les femmes pleurèrent, ainsi que quelques hommes. Et la pluie commença de tomber, de grosses gouttes qui martelèrent la terre au rythme d'un tambour funèbre.

Enfin, le père Benjamin se tourna vers Shasa.

— Il est temps.

Elle hocha la tête et dit :

— Conduisez mon frère vers son lieu de repos.

Six jeunes gens se séparèrent du groupe et rejoignirent la camionnette de Joseph Long John.

Ironeyes se joignit à eux et prit une des poignées du cercueil.

— On n'a pas besoin de toi ici, lui dit un des autres avec un regard dur.

— Vous n'avez peut-être pas besoin de moi, répliqua Ironeyes, mais je suis là, Martin. Et on ne me chassera pas.

Martin, son cousin, fit un pas en avant, les poings serrés.

— Fous le camp.

Ironeyes n'avait rien à répondre. Il ne bougea pas.

Martin lui plaqua une main sur le torse et poussa.

Ironeyes tituba sous la violence inattendue du coup, et, avant qu'il ait pu se rétablir, Martin le cueillit avec un uppercut qui le fit tomber à la renverse. Un voile noir obscurcit sa vision, et il eut un goût de sang dans la bouche. Il essaya de se redresser, mais son cousin lui balança un coup de pied dans les côtes. Son estomac se rebella et essaya de se vider. Le goût du vomi vint alors se mélanger à celui du sang.

— Fous le camp ! répéta Martin. John Red Wolf mérite d'être enterré avec les honneurs, par des hommes honorables.

— Il avait besoin d'aide, la nuit où ils l'ont tué, répondit Ironeyes en se redressant. Où vous étiez, tous ?

Martin lui décocha un nouveau coup de pied.

Se tournant, Ironeyes lui attrapa la cheville et tourna. Il faillit

tomber sous l'effort, mais parvint à conserver son équilibre. Martin, lui, dérapa sur le sol rendu glissant par la pluie. Le voyant à terre, deux de ses frères se rapprochèrent.

— Arrêtez ! s'écria Juanita en courant pour s'interposer. Vous croyez vraiment que votre grand-père aurait eu envie de funérailles pareilles ?

Les yeux brillant de colère, Juanita se tourna vers Shasa.

— Tu ne peux pas les laisser continuer.

La vieille femme ne montrait ni compassion ni faiblesse. Dans ses yeux, il n'y avait que du chagrin.

— Nous sommes ici pour mettre en terre mon frère, pas pour souiller sa mémoire, déclara-t-elle au bout d'un moment. Martin, laisse une place pour cet homme.

Le visage et la chemise pleins de boue, Martin, qui s'était relevé, fit signe à un des autres de laisser sa place à Ironeyes.

Celui-ci agrippa la poignée et tira. Les autres se joignirent à lui et ensemble ils portèrent le cercueil jusqu'à la fosse. Holloway déploya un drapeau américain pour recouvrir le cercueil, mais Martin attrapa aussitôt l'étoffe pour la faire tomber au sol et la remplacer par une couverture sioux.

— Il est mort dans notre guerre, dit-il. Pas la vôtre. Il portera nos couleurs.

Le père Benjamin termina la cérémonie alors que la pluie gagnait en intensité.

Visiblement mal à l'aise, Holloway prit la couverture sur le cercueil, la plia en triangle, puis la présenta à tante Shasa. Ironeyes était désolé pour lui. Le major était définitivement hors du coup.

Joseph Long Dog et un de ses fils passèrent des cordes autour du cercueil. Les brûlures sur le bras de Ironeyes le firent souffrir quand il supporta une partie du poids du cercueil, qui descendit bientôt dans la fosse.

Saisissant les roses qui se trouvaient sur le plateau de la camionnette de Long Dog, Juanita les jeta sur le cercueil et fit ses adieux au vieil homme. Aidée d'un de ses fils, Shasa s'approcha à son tour du défunt, prit une poignée de terre humide et la laissa tomber sur la boîte de pin.

Ironeyes s'approcha à son tour. Martin lui jeta un regard plein de défi, mais il l'ignora. Son grand-père était si vivant dans son esprit... Il s'obligea pourtant à saisir une pelle et à lancer de la terre sur le cercueil. Holloway était allé se réfugier dans sa voiture.

— Jesse !

Sursautant, Ironeyes se tourna vers sa sœur, qui venait de l'appeler. Elle lui désignait le flanc de la montagne. Un 4x4, avec des restes de peinture de camouflage, dévalait la pente comme un gros insecte.

Derrière le pare-brise teinté, il put compter au moins trois hommes.

— Ceux-là, ils sont à la solde de Detheridge, dit Martin. Et je ne crois pas qu'ils soient venus nous présenter leurs condoléances.

Chapitre VI

— Et merde !

Bolan se détourna de la porte d'entrée du petit bureau du *Lakota Times* qui, à en croire une pancarte accrochée dans le bas de la fenêtre, était fermé, et chercha l'origine de la voix.

Des bruits métalliques suivirent l'exclamation de dépit.

Contournant le bâtiment, Bolan se retrouva dans une petite allée. Il reconnut David Two Elks d'après les photos que Kurtzman lui avait envoyées.

L'homme était assez jeune, avec des cheveux longs et noirs qui lui caressaient les épaules et des lunettes aux verres épais perchées sur un nez en bec d'aigle. Il portait un jean, des chaussures de randonnée et une chemise de flanelle sans manches sous une veste de chasseur. Un appareil photo en bandoulière sur l'épaule, il se tenait devant une Ford Falcon qui penchait de façon inquiétante d'un côté. Le capot était soulevé.

— Un problème ? demanda Bolan en s'approchant.

Two Elks repoussa ses lunettes sur son nez en même temps qu'il se tournait vers le Guerrier.

— Plutôt, oui. On se connaît ?

— Non, fit Bolan en même temps qu'il tendait la main. Mike McKay. Je suis journaliste. Je travaille sur un reportage pour *First American*.

Une ombre de soupçon assombrît le regard de Two Elks.

— Sur quoi, le reportage ? demanda-t-il en finissant par serrer la main de Bolan.

— Virgil Detheridge.

— Le genre de truc qui pourrait vous valoir une place dans la rubrique nécrologique.

— Peut-être.

— Vous me cherchiez ?

— Oui.

Two Elks regarda sa montre.

— Merde, répéta-t-il. Je dois absolument aller quelque part. Vous avez une voiture ?

Bolan confirma d'un hochement de tête.

— Alors, allons-y. La batterie de cette foutue bagnole est à plat.

Le bureau du journal donnait sur la rue principale de Flint Ax. La ville s'étendait dans sa longueur sur huit pâtés de maisons, et sur trois dans sa largeur. Bolan les avait comptés. Il n'y avait aucune harmonie

entre ces blocs, pas franchement droits, qui se croisaient en créant des carrefours peu orthodoxes. Le terrain était en pente, mais aucun architecte n'ayant essayé de compenser cette déclivité, la ligne des toits était d'une totale irrégularité. Les bâtiments de plus de deux niveaux se comptaient sur les doigts d'une main. Et de tous, la salle de jeu était le plus impressionnant.

— C'est votre voiture ? demanda Two Elks, quand il vit la SuperSport.

Passant derrière le volant, Bolan ne répondit pas.

— Peut-être qu'on n'est pas dans le bon boulot, tous les deux, observa le reporter en se glissant sur le siège du passager.

— Où va-t-on ?

L'Exécuteur, qui venait de mettre le contact, mit aussi les essuie-glaces en marche.

— À un enterrement.

Two Elks ouvrit son appareil photo et glissa un rouleau neuf dedans.

— Vous êtes au courant, pour John Red Wolf ? interrogea-t-il.

— Il a été tué il y a deux jours de ça.

— Exact. Eh bien, ce sont ses funérailles, aujourd'hui. Et je viens d'apprendre que Virgil Detheridge a envoyé quelques-uns de ses hommes rendre visite à la famille.

— Pourquoi ?

Two Elks haussa les épaules.

— Aucune idée. Mais je me dis qu'il y a là-dedans matière à article.

— Où a lieu la cérémonie ?

— Je vous indiquerai le chemin.

— Allons-y, alors, dit Bolan en s'engageant dans la rue au sol complètement défoncé.

Il leur fallut plus de vingt minutes pour atteindre le lieu de l'inhumation, et Bolan avait on ne pouvait plus conscience du temps qui s'était écoulé. Si Two Elks n'avait pas été en mesure de donner l'heure exacte à laquelle les hommes de Detheridge étaient partis pour les funérailles, le Guerrier était certain d'avoir en partie rattrapé l'avance que les autres avaient sur lui. La Chevrolet se comportait très bien sur les routes défoncées.

— Vous ne m'avez pas dit comment vous aviez été invité à venir sur nos terres, remarqua Two Elks.

— Non, répondit Bolan en tirant sur le volant.

L'arrière de la voiture dérapa dans un virage, sur un sol particulièrement boueux. La pluie continuait de tomber et le ciel était toujours aussi sombre.

— Alors, qui ?

— Vous comptez le publier ?

Two Elks grimaça.

— Les choses finissent toujours par se savoir un jour ou l'autre.

— Pas avec moi.

Bolan pressa légèrement la pédale de frein quand un lapin traversa comme une flèche la route étroite.

— Sans moi, vous n'auriez pas été au courant de cet enterrement, souleva Two Elks.

— Et sans moi, vous seriez toujours en train d'insulter la Falcon.

— Touché.

Suivant la direction qu'indiquait le doigt pointé de Two Elks, le Guerrier tourna brusquement pour s'engager dans un sentier qui, à voir son état, devait être peu fréquenté. La SuperSport cahota, rebondit, mais elle tint bon.

Two Elks ferma la main sur sa ceinture de sécurité.

— C'est bon, dit-il. Je ne publierai rien sur vous.

— Je suis ici parce que Terrence Eagle Claw est intervenu en ma faveur.

Le journaliste parut impressionné.

— Eagle Claw. Ça, c'est un nom qui a beaucoup de pouvoir par ici. Peut-être même autant que celui de Detheridge. Pourquoi Eagle Claw vous a-t-il demandé de venir ici ?

Bolan lui jeta un regard en coin.

— Parce qu'il pense que j'écris comme Ernest Hemingway.

— D'accord.

Two Elks tendit de nouveau la main.

Le sentier virait à la base des montagnes, avant de partir à leur ascension. Bolan rétrograda et commença de grimper. Le sol était traître, et, un instant, il songea qu'il n'y arriverait pas sans quatre roues motrices.

Et puis, soudain, le sommet de la montagne fut en vue, révélé par fragments alors que les essuie-glaces peinaient à lutter contre la pluie qui tombait à verse. Quelques voitures étaient garées à une extrémité du terre-plein naturel, et les personnes assistant aux funérailles de l'autre. Quatre hommes se tenaient à côté du 4 x 4 arrêté à quelques mètres seulement de la fosse.

— Ce sont les hommes de Detheridge, indiqua Two Elks en réglant son appareil photo.

Un homme quitta le groupe et courut vers les véhicules stationnés. Les flingueurs de Detheridge sortirent leurs armes, et un coup de feu claqua dans la montagne, dont l'écho se propagea par vagues. Le fuyard donna l'impression d'être fauché par la main d'un géant. Deux femmes poussèrent des hurlements, et, alors que tous les hommes s'avançaient, l'un d'eux s'interposa.

— C'est Jesse Ironeyes, indiqua encore Two Elks. Le petit-fils du

mort.

Il prit quelques photos, avant de jurer.

— Merde ! Ils nous ont vus.

Déjà conscient de ce fait, Bolan se cramponna au volant et passa la vitesse supérieure en même temps qu'il accélérât à fond. Le moteur rugit, et les grosses roues creusèrent la terre meuble. Alors qu'il était à moins de dix mètres des hommes de Detheridge, il fit partir la SuperSport dans un superbe tête-à-queue. Un des flingueurs tenta d'échapper à la charge, mais trop tard, et il fut fauché par le véhicule.

Des coups de feu éclatèrent aussitôt, et des balles perforèrent la carrosserie de la SuperSport. La voiture s'arrêta soudain contre le tronc d'un grand pin qui empêcha la portière de s'ouvrir du côté passager. Dans le mouvement, Bolan se pencha vers l'arrière et sortit du grand sac de toile le fusil à pompe Remington. Il avait giclé du véhicule avant que ses adversaires aient pu se rassembler.

Tandis qu'il courait vers le groupe, il songea que tous les gens rassemblés sur sa droite n'étaient pas à l'abri des balles perdues. Puis il pressa la détente du Remington et explosa le pare-brise du 4 x 4.

Les trois types qui se tenaient sur sa gauche tressaillirent et cherchèrent un abri, mais, l'instant d'après, Bolan était sur eux. Il balança le fusil en avant et cueillit le premier qui se présentait d'un coup de canon sous le menton. Le type s'effondra sans un bruit. Le second avait trouvé refuge derrière le capot avant du 4 x 4 et brandissait son .357 à deux mains.

L'Exécuteur continua de foncer droit sur la grosse camionnette. Il posa le pied sur le pare-chocs avant et monta sur le capot. Le métal se déforma sous son poids et il glissa légèrement, sans pour autant tomber. Son pied partit alors vers l'avant pour s'écraser sur le visage du flingueur.

La tête du tueur fut violemment projetée en arrière et il s'affala à son tour dans la boue. Le chien du .357 s'abattit, mais la balle s'égara dans le ciel sombre.

Dès qu'il atterrit, Bolan monta le fusil à son épaule et visa le flingueur qui restait et avait commencé de diriger son Uzi vers lui. Il pressa la détente, et la volée de plomb creusa un cratère aux pieds de l'homme.

— Tu te tiens tranquille, maintenant, lança Bolan en actionnant le fût coulissant de son fusil à pompe.

L'autre hésita un court instant, puis laissa le pistolet-mitrailleur glisser de ses doigts.

— Allez ! fit Bolan en bougeant le canon du Remington.

Les mains bien au-dessus des épaules, le flingueur marcha jusqu'au 4 x 4.

— Les mains à plat sur le capot.

Alors qu'un rictus mauvais se dessinait sur le visage de l'homme, une lueur d'hostilité passa dans ses yeux.

— Tu fais quoi que ce soit, et je te descends. O.K. ?

L'autre posa les mains sur le capot et Bolan, d'un mouvement tournant très éloquent de son arme, rassembla les hommes de Detheridge à côté du 4 x 4. Celui qu'il avait heurté avec la SuperSport ne s'était pas relevé, et Jesse Ironeyes, qui était allé le voir, annonça qu'il était inconscient mais vivant.

Le son d'un cliquetis familier attira l'attention de Bolan. Il se tourna vers Two Elks et s'aperçut que le journaliste était en train de le photographier.

Pris sur le fait, l'autre s'approcha avec un sourire penaud, tout en gardant prudemment son appareil hors d'atteinte du Guerrier.

— Pas de photo, dit celui-ci.

— Ce n'est pas à vous de choisir, pour l'instant.

— Si vous voulez la fin de cette histoire, si.

Un rire amusé éclaira le visage du journaliste.

— Vous m'intéressez beaucoup, monsieur McKay, mais je suis à peu près sûr que je n'aurai jamais le fin mot de cette histoire.

Les hommes qui étaient venus assister aux funérailles récupérèrent les armes abandonnées par les flingueurs de Detheridge et les utilisèrent pour les tenir en respect.

Jesse Ironeyes approcha, sa chemise détrempée et tachée de boue. À travers le fin tissu, Bolan remarqua des bandages blancs autour d'un de ses bras. Il avait un regard pénétrant.

— Qui êtes-vous, bon sang ? Et de quel droit attaquez-vous ainsi ces hommes ?

— Il s'appelle Mike McKay, expliqua Two Elks. Il est censé être journaliste, mais c'est bien la première fois que je vois un journaliste avec un fusil à pompe dans son équipement.

Ironeyes était à présent tout près de Bolan. Il faisait quelques centimètres de moins et était obligé de lever les yeux pour lui parler, mais son attitude pleine de défi gardait toute sa force.

— Vous n'avez fait qu'aggraver les choses. Avant votre arrivée, nous avions encore une chance de les contrôler.

— Tu parles ! Intervint un homme plus jeune en arrivant vers Bolan, la main tendue. Je suis Martin Hatter. Je vous prie d'excuser l'attitude de mon cousin. Il n'a pas vraiment compris que ces enfoirés étaient venus pour tuer.

— Tu ne vas pas recommencer, Martin ! s'exclama Ironeyes. On n'est pas dans une de ces guerres d'un autre temps. Il y a un moyen de faire partir Detheridge loin d'ici sans que quiconque soit blessé.

— Moi, je te dis que non. C'est des conneries, tout ça.

Ironeyes se détourna et s'éloigna sans dire un mot. Tout le monde

semblait vouloir l'éviter. Il revint vers la camionnette de Joseph Long Dog, et, avec l'aide d'un vieil homme, il descendit du véhicule une stèle funéraire. Deux jeunes gens se joignirent à eux pour emporter le bloc de pierre jusqu'à la tombe, et ils passèrent un long moment à le mettre en place.

Martin laissa Bolan et alla retrouver les hommes qui surveillaient les flingueurs de Detheridge. L'Exécuteur avait conscience des coups d'œil haineux que ces types lançaient vers lui.

— On dirait que vous ne vous êtes pas fait que des amis, aujourd'hui, remarqua Two Elks.

Bolan confirma d'un hochement de tête.

— Ça ira. Et discuter un peu avec eux pourrait être utile.

— Utile à quoi ?

— À obtenir des renseignements sur Detheridge. Dans combien de temps seront-ils remis en liberté, selon vous ?

— Quelques heures. Detheridge a de bons avocats, et il a un sacré pouvoir au sein de cette communauté. Après ce qui vient de se passer, vous avez intérêt à surveiller vos arrières.

— Vous savez pourquoi ils sont venus ? demanda Bolan, qui avait vu le journaliste parler aux différents membres de la famille.

— Ironeyes a demandé une audience au juge, cet après-midi.

— À quel propos ?

— Quelqu'un aurait l'intention de témoigner et de désigner Virgil Detheridge comme le meurtrier de John Red Wolf.

— Ironeyes a trouvé cette personne ?

— Ouais.

— Et il vise quoi, avec cette audience ?

— Il est avocat à Rapid City. Je suppose qu'il espère obtenir une inculpation.

Bolan considéra Ironeyes avec un intérêt nouveau.

— Quelles sont ses chances ?

La question surprit Two Elks.

— À Flint Ax ? Avec Virgil Detheridge qui est financièrement à l'origine de tout ce qui se fait ici ? Il n'en a aucune. Mais je serai présent pour voir comment les choses se déroulent.

Hochant la tête, Bolan tendit la main.

— La pellicule.

À contrecœur, Two Elks fit glisser le rouleau dans la main du Guerrier. Celui-ci saisit la languette qui dépassait et tira, exposant le film. Il le laissa tomber par terre, avant de se diriger vers la SuperSport.

— Où allez-vous ? demanda le journaliste en ramassant aussitôt le rouleau.

— Je retourne en ville.

— Vous pouvez me ramener ?

— Si vous m'indiquez comment je peux trouver Terrence Eagle Claw.

— Ça marche.

Dans la voiture, Bolan rechargea le fusil et le glissa dans le sac de toile. Le journaliste ne fit aucun commentaire. Alors qu'il s'engageait dans la pente, le Guerrier entrevit à travers le pare-brise détrempé par la pluie Ironeyes qui se tenait, immobile, au pied de la tombe encore ouverte.

Terrence Eagle Claw vivait dans un ranch situé à l'est de Flint Ax. Alors que Bolan s'engageait sur un chemin bordé d'une clôture de bois peinte en blanc, il aperçut trois cavaliers qui menaient un petit troupeau de vaches vers un corral où d'autres cow-boys les attendaient.

Le Guerrier s'arrêta dans l'allée circulaire tracée devant le bâtiment d'habitation du ranch. La pluie avait laissé place à un crachin qui donnait corps à la fraîcheur ambiante. La maison était à deux niveaux, blanche, avec tout autour une base de pierre passée au bleu. Il y avait de grandes fenêtres, ornées de rideaux pastel qui trahissaient une présence féminine. Une grande véranda de bois prolongeait la maison, encombrée de divers meubles et de plantes.

Après avoir raccompagné le journaliste, Bolan avait pris le temps de se doucher et de se changer, passant un jean et une chemise propres. Malgré l'averse, son blouson de peau était resté sec à l'intérieur. Il descendit de la voiture et se dirigea vers la véranda.

— Hé !

Regardant par-dessus son épaule, il aperçut une femme à cheval qui se dirigeait vers lui.

Sans même ralentir à l'approche de la barrière, elle fit sauter sa monture. L'animal renâcla sous l'effort, avant de faire du sur-place quand sa maîtresse l'arrêta juste devant Bolan, lui coupant le passage.

Le Guerrier demeura immobile, laissant ses mains bien en évidence de chaque côté de son corps. Le Desert Eagle était à sa place habituelle, dans son holster d'épaule.

Très mince, la femme avait un visage juvénile, mais plein de force et tanné par le soleil. Elle avait des pommettes hautes et saillantes. Des boucles d'oreilles en argent s'agitaient à ses oreilles. Sa main droite, gantée de cuir crème, tira un .30-30 du fourreau qui se trouvait derrière sa selle. Elle le tint avec une aisance qui trahissait l'habitude, après avoir engagé une cartouche dans la chambre.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

— McKay, répondit Bolan en affrontant son regard. J'ai appelé du bureau du *Lakota Times* il y a quelques minutes.

— Ça va, Darice.

La voix, masculine, était grave et posée.

Bolan tourna la tête vers la véranda et aperçut Eagle Claw qui se tenait sur le côté de la maison, en partie caché par une imposante plante en pot.

Deux hommes travaillant au ranch s'étaient approchés, restant de l'autre côté de la barrière. S'ils étaient tous deux armés, aucun n'avait esquissé le moindre geste menaçant.

— Laisse-le entrer, dit Eagle Claw. C'est l'homme que j'attends.

L'expression de Darice était pleine de défi, implacable.

— Tu le connais ?

— Non. Et si tu restes en travers de son chemin, je risque de ne jamais le connaître...

— Tu aurais dû me prévenir.

— Tu n'es pas ma mère, rien que ma fille, répliqua Eagle Claw.

Et il fit signe à Bolan de s'approcher.

Darice n'esquissa pas le moindre mouvement pour s'écarter, et Bolan dut la contourner. Tandis qu'il s'éloignait, il sentit son regard perçant dans son dos.

Eagle Claw le guida vers l'intérieur de la maison, le faisant passer par un grand vestibule, puis dans son bureau. La pièce était rustique et très simple, masculine, avec une atmosphère parfumée par le tabac.

Désignant une chaire à Bolan, Eagle Claw se dirigea vers son bureau pour y prendre une pipe. Il la bourra avec un mélange odorant pris dans un pot de verre, puis l'alluma. Enfin, il s'assit, un léger sourire aux lèvres.

— Alors, monsieur McKay, je me suis laissé dire que vous vous intéressiez à ce qui se passe par ici...

Bolan hocha la tête.

— Et j'ai aussi entendu dire que vous aviez déjà piétiné quelques doigts de pieds.

Le Guerrier bougea sur sa chaise, devinant sans peine que Two Elks avait dû passer un coup de fil ici.

— Je ne compte pas rester très longtemps. Je crois que vous avez quelque chose pour moi.

— En effet. Quelques-uns de mes hommes sont allés à la rencontre de l'avion, il y a environ deux heures. Pour un journaliste, vous me paraissez lourdement équipé.

— Je me suis aventuré dans de trop nombreuses jungles pour croire comme certains que le crayon est toujours plus puissant que l'épée.

Eagle Claw agita la pointe d'un couteau dans le fourneau de sa pipe et ralluma celle-ci.

— Qu'est-ce que vous savez à propos de Virgil Detheridge ?

— J'en sais suffisamment.

— Suffisamment pour quoi ?

Bolan resta impassible. Eagle Claw avait vu tout l'équipement que Brognola et Kurtzman lui avaient fait parvenir. Il n'était pas idiot, loin de là.

— Pour neutraliser la menace qu'il représente.

— Pour l'éliminer, vous voulez dire ?

— S'il le faut.

— Je ne suis pas certain de comprendre ce que vous êtes, remarqua Eagle Claw. Vous allez exposer les habitants de cette ville à certains risques. Certains pourraient être blessés.

— Certains l'ont déjà été.

Eagle Claw affrontait son regard sans trahir la moindre émotion.

— Dans tous les contacts que j'ai pu avoir avec le gouvernement américain – en tant que soldat ou lobbyist se battant pour les droits des Amérindiens –, je n'ai jamais entendu parler de gens comme vous dans les effectifs de l'administration.

— Normal, répliqua Bolan. Je n'en fais pas partie.

— Alors, pourquoi êtes-vous là ?

— Intérêt personnel.

Eagle Claw se laissa aller contre le dossier de son fauteuil.

— Ça ne m'avance pas beaucoup.

Se fiant à son instinct, Bolan décida de jouer cartes sur table avec son interlocuteur – ou du moins de lui révéler une partie de son jeu, plutôt que de garder toute sa main cachée.

— Je suis une filière de cocaïne depuis le Canada. Elle mène ici, à Flint Ax et à Virgil Detheridge.

Une lueur de compréhension s'alluma dans les yeux de Eagle Claw.

— Le camion dans les Badlands ?

— C'était moi.

— Vous êtes dans une drôle de situation. Aux dernières nouvelles, la police d'Etat cherche activement les responsables de cette affaire.

Bolan se contenta de hocher la tête.

— De même que Detheridge et Frisco, ajouta Eagle Claw.

— Les documents que j'ai pu consulter au Canada sur ce trafic indiquaient que de grosses quantités de cocaïne étaient destinées à Dwayne Fisco. Bien plus que Detheridge et lui ne pouvaient en écouler sur le marché courant dans un rayon de quatre États.

— Et vous pensez qu'ils entreposent le surplus sur les terres indiennes, c'est ça ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Ça, je ne le sais pas. Mais j'ai bien l'intention de le découvrir.

— Pourquoi ? Et pourquoi vous ?

— Parce que j'en suis capable.

— Vous semblez laisser des cadavres derrière vous.

Cette fois encore, Bolan ne répondit rien.

— Vous pourriez me laisser faire, souligna Eagle Claw. J'ai les moyens de mener l'enquête.

— Le temps des enquêtes est terminé. Ce n'est visiblement pas le genre de Detheridge d'avoir des scrupules s'il lui faut ajouter des victimes à celles qu'il a déjà semées dans cette histoire. Vous pourriez d'ailleurs faire partie du nombre.

— Ça ne me fait pas peur.

— D'autres pourraient y perdre la vie.

— Et vous pensez être en mesure d'empêcher que cela arrive ?

— J'ai l'intention de tout mettre en œuvre pour ça.

Marquant une pause, Bolan ajouta :

— Avec ou sans votre aide.

— Vous me paraissez déterminé.

Au même moment, la porte s'ouvrit brusquement et livra passage à Darice. Elle était plus grande qu'elle ne le paraissait sur sa monture et devait dépasser le mètre quatre-vingts. Ses gants de cuir étaient rangés dans une de ses poches arrière, mais elle tenait toujours sa carabine à la main.

— Je n'ai toujours pas compris comment un journaliste était censé nous aider à affronter Detheridge et ses hommes, lança-t-elle d'un ton agressif. Mais je ne demande qu'à être surprise.

Un sourire ironique apparut sur les lèvres de Eagle Claw. Il se pencha sur le côté de son bureau et ramassa un Stetson gris orné d'un ruban de plumes.

— Une autre fois, peut-être. Pour l'instant, je vais faire visiter la ville à notre invité.

— Notre invité ?

Eagle Claw se leva et vida sa pipe.

— Fais le nécessaire pour que Cottrell prépare une des chambres d'amis.

— Voyons, papa, tu es sûr de ce que tu fais ?

Elle se tourna vers Bolan, avec une évidente hostilité dans le regard.

— J'apprécie votre hospitalité, dit le Guerrier, mais je ne vais pas rester ici.

— Je ne vous conseille pas de descendre en ville, remarqua Eagle Claw.

— Je me débrouillerai.

— Comme vous voudrez. Nous y allons ? Le rideau va bientôt se lever sur la petite production que Ironeyes nous a préparée.

Chapitre VII

— Vous pourriez me parler de Ironeyes ? demanda Bolan.

Ils se trouvaient à bord de la vieille Cadillac bleue de Eagle Claw et descendaient la rue principale de Flint Ax. La capote de la voiture était baissée, et le vent s'engouffrait par-dessus le pare-brise. La pluie s'était arrêtée durant le trajet, laissant derrière elle un ciel sombre et une atmosphère lourde et humide.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— J'ai eu l'impression qu'il ne faisait pas l'unanimité au sein de sa famille.

— Jesse a toujours été un garçon intelligent.

Tout en parlant, l'Indien vira sur la droite et alla se ranger sur le parking qui se trouvait à côté du tribunal de la réserve. Il était environné d'arbres, et des jardinières de fleurs étaient suspendues aux fenêtres du bâtiment à deux niveaux.

— Son père est mort au Viêt-nam, reprit Eagle Claw. Nous avons beau vivre sur nos terres, notre sang a été versé dans de nombreuses guerres qui n'avaient rien à voir avec notre peuple. Ironeyes a été élevé par son grand-père.

— John Red Wolf.

— C'est ça, oui.

Eagle Claw pressa le bouton qui commandait la capote, et, quand celle-ci fut revenue en place, il descendit et ferma la portière.

— Dommage que vous n'ayez pas connu John. C'était quelqu'un de bien.

Alors que Eagle Claw l'entraînait vers le tribunal, Bolan croisa les regards hostiles des Amérindiens présents. Trois types assez jeunes, vêtus de noir et avec des lunettes de soleil, se tenaient devant l'entrée latérale et ils détaillèrent Bolan avec des mines de prédateurs. Un homme, qui se trouvait de l'autre côté de la porte, attira aussi l'attention du Guerrier. La trentaine, moustachu, il était coiffé d'un chapeau de cow-boy à bord plat et vêtu d'une chemise blanche. Il cracha un jet de tabac qui atterrit près d'un moineau, lequel s'envola aussitôt, effrayé. Un Colt .45 était suspendu à sa ceinture, et il portait une étoile de la police tribale, ternie par les ans.

— Ils sont du côté de Detheridge ? demanda Bolan quand ils eurent dépassé les quatre hommes.

L'intérieur du tribunal était chauffé. Le hall, à peine éclairé, était rendu encore plus sombre par les lambris de bois foncé qui couvraient les murs.

— Oui, répondit Eagle Claw. Mais il ne devrait pas y avoir de problème ici.

Si Bolan ne fit aucun commentaire, il soupesa mentalement le Desert Eagle, sous son blouson de peau. Il n'avait pas du tout le même sentiment que son compagnon.

— Et si on en revenait à Ironeyes ? Proposa le Guerrier tandis qu'ils passaient à côté de la petite cafétéria qui se trouvait au rez-de-chaussée.

— Jesse était un gars studieux. Dès qu'ils étaient en âge de le faire, beaucoup d'entre nous allaient chercher en dehors du Territoire un surplus d'éducation. Nous encourageons d'ailleurs toujours les jeunes à le faire, mais ils nous écoutent de moins en moins. Si un gamin peut apprendre beaucoup de choses ici – le travail du bois, de la brique, la mécanique –, il n'a rien pour s'ouvrir à tout ce qui concerne le reste, l'informatique par exemple. Il y a toujours eu des hommes comme Detheridge qui, mécontents de la vie que leur propose la réserve, vont voir par eux-mêmes ce qui se passent au-dehors.

Eagle Claw s'engagea dans l'escalier.

— C'est ce qu'il a fait pendant un temps. Puis, il est revenu avec assez d'argent pour corrompre tous ceux qu'il avait besoin d'amadouer pour mener à bien ses projets.

— Et Ironeyes, dans tout ça ?

— Jesse a quitté la réserve pour aller à l'université. Des études de droit. Il n'était pas dans l'élite, mais il a fait assez bien pour se trouver un bon job.

— À Rapid City, précisa Bolan, se souvenant de ce que lui avait dit Two Elks.

— Oui. Depuis quelques années. À ce que j'ai entendu, ça marche très bien pour lui. Belle voiture, bel appartement, belle garde-robe. Il a laissé derrière lui le gamin qui se promenait pieds nus dans les bois.

— Mais il est resté proche de son grand-père.

— D'une certaine manière, car il ne lui rendait pas visite très souvent. Les autres membres de sa famille n'ont pas compris pourquoi il n'est pas revenu sur le Territoire. Moi si. Il n'y avait pas de place pour lui, ici.

Le souffle d'Eagle Claw se fit plus rapide alors qu'il peinait légèrement pour gravir les marches de l'escalier.

Une petite foule – hommes, femmes et enfants – se pressait devant la double porte qui menait à une des salles d'audience. À l'exception de David Two Elks, qui se tenait dans un coin, son appareil photo autour du cou, occupé à glisser une cassette dans un magnétophone de poche, l'absence de journalistes était assez notable. Deux hommes de la police tribale surveillaient l'accès à la salle.

— Si Ironeyes a tout ce qu'il lui faut à l'extérieur de la réserve,

qu'est-ce qu'il fait là ? demanda Bolan.

— Il cherche en partie à retrouver son honneur. Et, d'un autre côté, il met en pratique ses compétences. Il a trouvé un témoin alors que tous les enquêteurs que j'avais pu embaucher sont revenus bredouilles. Il a toujours été un interlocuteur très persuasif.

Bolan nota cela dans un coin de son esprit, tâchant de s'en sortir avec toutes les pièces qu'il avait à sa disposition. Ironeyes y faisait figure d'élément incontrôlable.

— Qui est le témoin ?

— Je ne sais pas.

Eagle Claw s'arrêta devant les portes fermées. Beaucoup, parmi la foule, s'étaient tournés vers lui, dans l'expectative.

— Billy, dit-il à un des policiers.

L'homme porta la main à son chapeau, puis ouvrit la porte, faisant aussitôt un pas en avant pour signifier que personne d'autre ne serait autorisé à entrer.

Eagle Claw s'apprêtait à passer quand une voix l'arrêta.

— Terry...

C'était David Two Elks, qui le regardait avec espoir.

— Laisse-le passer.

Le policier hocha la tête.

La salle de tribunal était pleine à craquer, mais il y régnait un calme étonnant. Un mélange d'impatience et d'appréhension planait sur l'assistance ; la plupart des visages trahissaient de la colère. Quelques jeunes gens s'étaient appropriés une section des bancs et se tenaient à l'écart du reste de la foule, dans une attitude d'intimidation.

— Ici, lança Eagle Claw en indiquant un endroit, près du mur.

Il se glissa entre deux hommes qui laissèrent aussitôt la place.

Bolan se posta à côté de lui, jetant un rapide coup d'œil par la fenêtre qui donnait sur la rue principale. Le tribunal, lui, donnait sur le jardin public de la ville. Des parterres de fleurs et des pins s'y mêlaient à une végétation déjà très colorée, et une sculpture de métal occupait le milieu du square.

Une certaine agitation ramena l'attention de Bolan dans la salle, alors que le juge venait de faire son entrée et allait prendre place avec un calme plein de dignité. C'était un vieil homme, au visage très ridé et aux cheveux grisonnants. Des lunettes à double foyer masquaient en partie ses yeux.

Après que l'huissier, qui appartenait à la police tribale, se fut levé et eut annoncé que le juge Sil-vers présidait la séance, la foule se fit très attentive.

— Où est Ironeyes ? demanda Eagle Claw.

Bolan secoua la tête, les yeux fixés sur le bureau vide de la défense.

— Là, fit Two Elks.

Toutes les têtes se tournèrent alors que Ironeyes franchissait les portes de la salle. Il était vêtu d'un costume noir trois-pièces et d'une chemise blanche. Martin Hatter et quelques membres de sa famille entrèrent à sa suite et allèrent prendre position juste derrière les hommes de Detheridge. Le courant d'hostilité qui circulait entre les deux groupes était presque palpable.

Alors qu'il posait sa mallette sur sa table, Ironeyes jeta un regard par-dessus son épaule, vers Martin et ceux qui l'accompagnaient.

— Jesse n'aurait pas dû se montrer ici comme ça, commenta Eagle Claw. Si son grand-père était toujours en vie, il ne l'aurait jamais laissé commettre une erreur pareille.

Bolan comprit que l'Indien faisait allusion à la tenue de Ironeyes, beaucoup trop habillée pour l'endroit et la circonstance.

— Il va manquer son coup avant même d'avoir pu présenter son témoin, prédit Eagle Claw.

— Où est-il, ce témoin ? demanda Bolan.

Eagle Claw haussa les épaules.

L'appareil photo de Two Elks ne cessait de crépiter, alors qu'il prenait photo après photo.

— Regardez un peu qui voilà, dit-il.

Une rumeur enflait au fond de la salle. Virgil Detheridge venait à son tour de franchir les portes, suivi d'un certain nombre de ses hommes, au visage peint. Sous leurs vêtements, la présence d'armes était évidente.

Bolan bougea légèrement, afin d'avoir un accès plus facile au Desert Eagle.

— Non, lui chuchota Eagle Claw. Même Detheridge ne tentera rien ici.

— Je n'en suis pas convaincu.

— Il est ici pour gagner l'appui des gens. Il ne peut pas se permettre d'être vu comme un agresseur.

Bolan était d'un autre avis. Le jeu qui se jouait ici n'avait rien de politique, comme semblait le croire Eagle Claw ; c'était la guerre, ni plus ni moins.

— Maître Ironeyes, dit le juge Silvers, vous pouvez présenter votre requête.

Ironeyes avait visiblement du mal à ignorer la présence de Detheridge. Il ouvrit sa mallette et sortit un gros dossier en papier Kraft plein de documents.

— Merci, Votre Honneur. Je suis venu aujourd'hui pour essayer d'obtenir la mise en examen de l'assassin de John Red Wolf.

— John était votre grand-père, n'est-ce pas ? demanda le juge.

— Oui, répondit Ironeyes après un moment de pause.

— Alors, vous pouvez parler de lui comme étant tel. Nous ne

sommes pas trop formels, dans cette cour. Laissez-moi voir vos documents.

Silvers fit signe à l'huissier d'aller les prendre.

Déconcerté par l'entrée en matière du magistrat, Ironeyes tendit l'ensemble des feuillets à l'huissier.

Une fois que le juge eut le dossier en main, il l'ouvrit et commença de le feuilleter, tenant ses lunettes pour les empêcher de glisser.

— Il y a deux jours, déclara Ironeyes, mon grand-père a été assassiné.

— Je suis au courant.

Bolan se pencha vers Eagle Claw.

— Il y a des chances pour que Detheridge ait acheté le juge ?

— Aucune. Wyatt Silvers est on ne peut plus intègre. Il est juste en train de faire passer un mauvais moment à Jesse parce qu'il le soupçonne de faire du spectacle avec cette affaire. Ils auraient pu régler le problème dans le bureau du juge.

— Peut-être Jesse voulait-il essayer de susciter l'intérêt du public, suggéra Two Elks. S'il pouvait mettre les gens de Flint Ax de son côté, il serait possible d'exercer une pression plus forte sur Detheridge.

Silvers laissa le dossier de côté et appuya son menton sur son poing fermé.

— Vous étiez là, quand votre grand-père a été tué ?

— Oui, Votre Honneur.

— Vous avez vu les hommes qui l'ont tué ?

— Oui, Votre Honneur.

— Dans ce cas, pourquoi ne vous êtes-vous pas présenté plus tôt ?

— Je n'ai reconnu aucun d'eux. Ils avaient le visage peint, précisa Ironeyes en faisant un geste de la main vers Detheridge. Comme ces hommes.

— Votre Honneur !

Un Amérindien à la stature impressionnante, avec une chemise au col ouvert et des bretelles, s'était frayé un chemin jusqu'au premier rang des bancs.

— M. Detheridge n'est pas venu ici pour entendre des remarques calomnieuses à propos de lui-même ou de ses employés.

Le juge posa les yeux sur le nouveau venu.

— Maître Rockboy, peut-être auriez-vous l'amabilité de m'expliquer les raisons de la présence de M. Detheridge ici même ?

Rockboy haussa les épaules.

— C'est une audience publique, et mon client a entendu dire que son nom allait être prononcé. Il voulait s'assurer qu'il serait traité de façon équitable.

— Comme il a été équitable avec John Red Wolf ? lança Martin Hatter depuis le fond de la salle.

Un murmure accompagna la remarque.

— Mon grand-père a été tué dans sa propre maison, à laquelle on a mis le feu, poursuivit Martin. Vous trouvez ça équitable ?

— Votre Honneur, protesta Rockboy, vous n'allez pas laisser cet homme proférer de telles accusations ?

— Non, répondit Silvers, qui attrapa son marteau et donna un grand coup. Tiens-toi tranquille, Martin, ou je serai obligé de te faire sortir de ce bâtiment.

Le jeune homme se calma et rejoignit les rangs de sa famille.

— À présent, demanda le juge à Rockboy, allez-vous représenter votre client, maître ?

— Seulement s'il devient nécessaire de protéger son image au sein de cette communauté. Dans le cas où les accusations de M. Ironeyes se révéleraient sans fondement, nous nous retournerons contre lui.

Le juge eut un geste vague de la main.

— Nous nous préoccupons de cela en cas de besoin. Jesse ?

— Oui, Votre Honneur ?

— Dans vos requêtes auprès de cette cour, vous avez affirmé avoir un témoin des événements survenus la nuit de la mort de votre grand-père.

— En effet.

— Il serait temps d'amener cette personne et d'écouter son témoignage.

— Bien sûr.

Ironeyes se tourna et fit un signe de la tête à deux hommes de la police tribale. Ils se levèrent et se dirigèrent vers le fond de la salle.

Two Elks, qui venait de prendre une nouvelle photo, demanda alors :

— Est-ce que quelqu'un a vu Joey Beavers ? Il est très rare que Detheridge sorte quelque part sans lui.

Bolan observa les rangs des hommes de Detheridge. Dans le paquet de documents que lui avait fait parvenir Kurtzman, se trouvait un dossier concernant Joey Beavers. C'était le bras droit de Detheridge, son homme à tout faire, surtout lorsqu'il s'agissait de se débarrasser de gens gênants. Or, il n'était visible nulle part. Envahi par un mauvais pressentiment, le Guerrier se dirigea vers les portes, se frayant un chemin à travers la foule.

Il avait presque rejoint les hommes de la police tribale quand il sentit une main lui attraper l'épaule. Se tournant, il croisa le regard de Ironeyes.

— Vous faites quoi, au juste ? demanda l'Indien.

Bolan se débarrassa de la main d'un haussement d'épaules et il continua de marcher. Les policiers descendaient l'escalier.

— Qui vous envoie ici ? demanda Ironeyes en dévalant les marches

à sa suite.

— Votre combat n'a rien à voir avec le mien, répliqua Bolan.

— C'est ce que vous dites. Detheridge affirme bien être innocent de tout ce dont on l'accuse...

— Il ne l'est pas.

— Je le sais. Et c'est pour cette raison que je suis là aujourd'hui.

— Vous ne l'aurez pas.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

S'arrêtant, Bolan posa un regard dur sur l'avocat.

— Parce que vous avez laissé votre témoin seul.

— Il était gardé.

— Peut-être, lança Bolan avant de s'élancer de nouveau.

Au bas de l'escalier, une femme sortit d'une pièce qui se trouvait derrière l'escalier, au sous-sol. Son visage était crispé et cireux, et ses yeux étincelaient.

Elle poussa un hurlement hystérique.

Les hommes de la police tribale sortirent leurs armes et s'élancèrent vers la porte. La foule, en haut des marches, commença de descendre à son tour l'escalier.

Avec Ironeyes à son côté, Bolan rejoignit les flics alors qu'ils franchissaient la porte et descendaient la volée de marches.

La pièce devait être la remise des jardiniers du parc municipal. Des rouleaux de tuyau vert étaient suspendus à des montants, sur les murs, à côté de pelles, râteaux et autres outils. Des sacs d'engrais et de semis de gazon étaient entassés dans un coin. À première vue, l'homme pendu à l'une des canalisations qui circulaient sur le plafond avait utilisé la brouette renversée pour se pendre lui-même.

— Bordel de merde ! gueula un des policiers.

Il se précipita et attrapa l'homme par les genoux, essayant de le soulever afin qu'il ne soit plus étouffé par la corde passée autour de son cou.

— Wiley, coupe-moi cette putain de corde ! lança-t-il.

Wiley demeura figé, de même que Jesse Ironeyes.

Quant à Bolan, même s'il avait déjà la certitude qu'il n'y avait plus rien à faire pour le pendu, il se précipita à son tour en sortant son couteau suisse. Il déplia la lame la plus grosse et coupa la corde sans difficulté.

Le policier tituba sous le poids de l'homme, avant de le déposer au sol.

S'agenouillant, Bolan passa le doigt, puis la lame de son poignard entre la corde et la gorge du pendu. La peau était déjà froide et gonflée, remarqua-t-il. La corde céda sans problème.

Le flic, qui avait posé son chapeau par terre, commença de faire un massage cardiaque à la victime. Ses lunettes de soleil glissèrent de sa

poche de poitrine et se brisèrent sur le sol.

— C'est inutile, dit Bolan en lui posant la main sur le bras. Il est mort.

L'autre continua un instant ses mouvements, puis, à contrecœur, il abandonna et se tourna vers son collègue.

— Va chercher Doc Quarry. Et grouille ! On est dans un drôle de merdier, ici.

L'autre flic sortit aussitôt de la pièce et dut batailler pour se frayer un chemin au sein de la foule compacte qui se pressait maintenant aux abords de la petite pièce. Certains commencèrent de rentrer. Et plusieurs femmes se mirent à pleurer.

Le visage sombre, le juge Silvers arriva à son tour et demanda au policier :

— Que se passe-t-il, Graham ?

L'homme de la police tribale épousseta son chapeau sur ses genoux.

— On dirait que quelqu'un a fait passer un mauvais moment à notre témoin, juge.

— Il se pourrait aussi qu'au dernier moment il ait eu des remords à l'idée de proférer de terribles mensonges.

C'était Virgil Detheridge qui venait de parler. Il se tenait devant la porte, encadré par deux de ses hommes. Joey Beavers se trouvait sur sa gauche, et Bolan se demanda quand l'homme était reparu et d'où il venait.

Silvers dévisagea Detheridge avec colère, puis s'adressa à la foule.

— Quelqu'un a-t-il vu ce qui s'est passé ici ?

Il n'y eut pas de réponse.

Se tournant de nouveau vers Ironeyes, le juge demanda :

— C'est votre témoin ?

L'avocat confirma d'un hochement de tête.

— Graham.

Le policier leva les yeux sur le juge, qui lui demanda :

— Vous connaissez ce garçon ?

— Oui, monsieur. C'est Albert Lamecrow. Il travaillait parfois à l'épicerie, pendant l'été. Il faisait aussi un peu de charpente quand il y avait du travail. C'était un bon gars.

Bolan regarda le corps. Lamecrow devait tout juste avoir vingt ans. Mince, de bonne présentation, avec un nez en bec d'aigle et une peau couleur acajou. Ses yeux ouverts regardaient le plafond sans le voir.

— Où Lamecrow vit-il ? demanda le juge.

— Chez sa mère, répondit Graham. À côté de chez John Red Wolf.

Silvers se tourna vers Detheridge.

— Il est donc possible que Lamecrow ait vu quelque chose la nuit où John Red Wolf a été tué.

— En effet.

Bolan étudia les mains du défunt. S'il n'était pas spécialement costaud, Lamecrow avait dû être en mesure de se débattre pendant qu'on essayait de le pendre. Le Guerrier souleva une de ses mains et regarda sous les ongles. On devinait des fragments de peau.

— Juge ?

Silvers posa les yeux sur lui et, alors qu'il s'apprêtait à poser une question, Bolan l'interrompit de façon abrupte.

— Lamecrow s'est battu avec son assassin. Il y a des morceaux de peau sous ses ongles. Je parierais qu'il a dû laisser des traces sur son agresseur.

Aussitôt, le juge se tourna vers le policier.

— Graham, faites bloquer toutes les issues du bâtiment.

— Bien, monsieur.

L'homme de la police tribale s'empara du talkie-walkie qui se trouvait à sa hanche et transmit les ordres. Au même moment, Wiley revint avec un homme aux cheveux blancs vêtu d'une chemise western, d'un lacet de cravate et qui tenait un sac noir à la main. Le médecin, comprit Bolan.

— Votre Honneur, intervint Rockboy en se frayant un chemin parmi la foule, vous n'avez pas le droit de retenir les gens comme ça. Vous n'avez même pas vérifié qu'un crime a bien été commis ici !

Silvers lui décocha un regard glacial.

— Vous aimez exercer votre métier, maître ?

Le visage de Rockboy blêmit.

— Oui, Votre Honneur.

— Alors, fermez-la et ne restez pas dans le passage.

Rockboy se retira.

— Qui êtes-vous ? demanda alors Silvers à Bolan.

— Il est avec moi, lança Eagle Claw depuis l'extérieur de la pièce.

Martin Hatter et ses hommes formaient un cercle autour du vieil homme, le protégeant ainsi des complices de Detheridge.

— Il est journaliste. C'est moi qui l'ai fait venir.

— Bon sang, Terry ! s'exclama le juge. Cette histoire est déjà assez compliquée sans qu'on ait besoin de faire venir quelqu'un de l'extérieur pour aller raconter n'importe quoi dans la presse.

— Dans le cas présent, il n'y a aucun doute permis, affirma Eagle Claw. Virgil Detheridge a fait tuer ce gamin de la même façon qu'il a fait tuer John Red Wolf. Sauf que, cette fois, ça s'est passé juste sous notre nez.

— Je demande à ce que cet homme soit inculpé pour diffamation ! lança Detheridge.

Il se tourna vers Eagle Claw.

— Vous feriez mieux de vous surveiller, vieil homme. J'ai beaucoup d'amis, dans cette ville, et certains pourraient mal prendre ce que vous

dites.

— Vous ne me faites pas peur, répliqua Eagle Claw. Et John Red Wolf n'avait pas peur de vous non plus. Bon sang, même un gosse comme Albert Lamecrow avait assez de couilles pour s'opposer à vous.

— Eh bien, si c'est vrai, regardez où ça l'a mené !

Detheridge promena un regard plein de colère sur les personnes présentes.

— Vous voulez finir comme lui ?

Un silence tendu lui répondit.

— Vous aviez fait le nécessaire pour que sa protection soit assurée ? demanda Bolan à Ironeyes.

Le jeune avocat hocha la tête.

— La police tribale était avec lui depuis son arrivée.

— Qui ?

Saisissant l'interrogation implicite qui se cachait derrière cette question, Ironeyes se tourna vers le juge et Graham.

— Brooks et Taylor étaient censés se trouver avec lui. Où sont-ils ?

— Je vais tirer ça au clair, assura Graham, avant de déclipser de nouveau son talkie-walkie.

— Ce garçon est mort il y a quelques minutes à peine, annonça le Dr Quarry.

Il était agenouillé auprès de Lamecrow et lui tenait le poignet.

— Enveloppez ses mains, suggéra Bolan. Vous pourrez envoyer des échantillons au FBI pour des analyses ADN. Si jamais on a un suspect ici, ça pourrait servir.

Le médecin approuva d'un hochement de tête et sortit deux sacs plastiques de sa sacoche, dans lesquels il glissa les mains de Lamecrow. Des bandes de ruban adhésif lui permirent de les faire tenir en place.

Le talkie-walkie de Graham fit entendre un grésillement, et le policier répondit aussitôt. À la fin de sa courte conversation, il regarda le juge.

— Brooks et Taylor sont introuvables. Ils avaient été affectés au tribunal, mais ils sont partis, à présent.

— Où sont-ils allés ? demanda le juge.

— Personne ne sait.

— Quelqu'un le sait, intervint alors Martin Hatter. Cet enfoiré d'assassin leur a graissé la patte. Lui sait où ils sont.

Il tendait un doigt accusateur vers Detheridge.

Brusquement, la violence explosa entre les deux groupes, s'enflammant autour de la porte, avant de déferler dans le hall. Graham sortit son arme et s'empessa d'aller protéger le juge. Un coup de feu claqua, qui résonna durement dans l'espace confiné de la petite remise. Le policier tourna sur lui-même, balayé par l'impact de la balle

qui l'avait touché en plein torse. Wiley tenta de sortir son arme, mais il fut aussitôt neutralisé par deux hommes de Detheridge.

Un autre, au visage peinturluré, surgit alors de la foule, un gros couteau de chasse à la main, et vint droit sur Bolan en hululant un cri d'attaque.

Le Guerrier bloqua l'assaut avec le poignet, attrapa la main de son agresseur et la tordit violemment. L'autre hurla, mais de douleur cette fois, et le couteau tomba par terre. Bolan donna un coup de pied pour éloigner l'arme qui alla se perdre sous des étagères. L'Exécuteur balança alors son genou entre les jambes de son adversaire, avec une force telle que le pourri décolla, s'écroulant avec un miaulement de douleur suraigu, à peine audible.

Bolan sortit le Desert Eagle, tout en sachant qu'il n'y avait pas assez d'espace pour l'utiliser. Les risques étaient trop grands de blesser des innocents. Le gros pistolet constituerait toutefois une bonne matraque quand il se retrouverait dans la mêlée. Utilisant ses coudes et ses genoux pour neutraliser les hommes de Detheridge le plus rapidement possible, il se servit à deux reprises du .44 Magnum, qui, chaque fois, mit K.O. un des flingueurs.

Il vit Ironeyes plaqué contre le mur par deux des hommes de Detheridge. La bouche du jeune avocat était en sang, lequel dégoulinait sur sa belle chemise blanche.

Sans hésiter, le Guerrier balança son pied dans les reins d'un des deux agresseurs de l'avocat. Le type se tourna, la main au côté, et il se prit alors la crosse du Desert Eagle en plein visage. Il s'écroula. Jugeant que Ironeyes était maintenant capable de s'en sortir tout seul, l'Exécuteur se fraya un chemin pour rejoindre le hall.

Un homme se tenait dans l'escalier, un fusil entre les mains. Aux peintures, sur son visage, Bolan comprit qu'il s'agissait d'un des flingueurs de Detheridge.

Levant le .44 pour viser, sachant que le projectile traverserait sa cible pour aller se perdre dans le mur, Bolan pressa la détente. La balle pénétra le flingueur dans la partie supérieure du torse et l'envoya valser en arrière. Le fusil tomba sur les marches.

Presque aussitôt, le staccato hideux d'un pistolet-mitrailleur absorba l'écho de la détonation du gros Magnum. Des balles ripèrent sur le plafond, déchiquetant la rampe d'éclairage qui tomba par fragments sur la foule.

Bolan repéra le tireur qui se tenait à l'extrémité du hall, près de la sortie de secours. La porte ouverte sur une courte volée de marches, derrière lui, laissait entrevoir un rectangle de ciel sombre. Des feuilles, emportées par le vent tourbillonnant, entrèrent à l'intérieur.

Joey Beavers sourit par-dessus le canon de son Ingram MAC-10. Des égratignures violacées couraient sur le côté de son cou et sur son

avant-bras. Il posa les yeux sur Bolan, qui s'était réfugié derrière l'encadrement de la porte menant à la remise.

— Tu utilises encore ton flingue, connard, et il va y avoir quelques cadavres de plus.

Bolan garda son arme pointée sur l'homme.

— Et si tu t'imagines qu'avec de la chance tu peux me descendre, ajouta l'autre, regarde du côté de l'escalier.

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Bolan vit le garde du corps de Detheridge qui se trouvait sur les marches. Un rictus sauvage tordait son visage peinturluré, et, une main bien en évidence devant lui, il exhibait une grenade.

— Tu as perdu, quoi que tu fasses, assura Beavers.

Dans le hall, tout affrontement avait cessé ; les combattants s'étaient presque tous couchés au sol.

Une fine pellicule de transpiration sur le visage, Bolan garda le Desert Eagle pointé sur le torse de Beavers.

— Si tu presses la détente de ton arme, lui promit-il, tu es un homme mort.

Beavers s'humecta les lèvres.

— On est dans l'impasse, on dirait.

— Toi, oui, pas moi. Je peux te descendre quand je veux.

— Alors, descendez-le, cet enfoiré ! lança Martin Hatter. De toute façon, ces enculés ne nous laisseront pas sortir vivants d'ici.

Ironeyes, qui se tenait près de là, vint se mettre dans la ligne de feu alors qu'il sortait de la remise.

— Personne d'autre n'a à mourir ici, dit-il avec calme.

— Il a raison, approuva Beavers. Vous autres, vous ne bougez pas, et nous on se tire.

Il fit signe à ses hommes éparpillés sur le sol. Ils se redressèrent lentement, et commencèrent de gagner la porte, la franchissant l'un après l'autre.

Quelques-uns, qui ne pouvaient s'en sortir tout seuls, durent être aidés.

— Martin, appela Bolan à voix basse.

— Ouais ?

— Il faudrait que cette porte soit bien fermée dès qu'ils seront partis.

— Vous me couvrez ?

— Comptez sur moi.

Hatter se redressa lentement, écartant bien ses mains de son corps quand Beavers braqua le MAC-10 sur lui.

— Quand vous l'aurez fermée, ajouta Bolan, couchez-vous aussitôt.

— Vous inquiétez pas.

Le dernier homme franchit la porte, laissant Beavers à son poste de

garde. Du sang ruisselait le long de sa nuque.

— Reste couché ! ordonna-t-il à Martin.

— Je vais juste fermer la porte.

— Barrez-vous, maintenant ! lança Bolan d'une voix grave.

Sans bouger la gueule menaçante de son pistolet-mitrailleur, Beavers appela :

— Travis ?

— Ça ira, lança l'homme à la grenade. Tu mets le moteur de la voiture en marche et tu laisses la portière ouverte.

Beavers hocha la tête, puis commença de descendre les marches, gardant le MAC-10 pointé sur Bolan. Martin s'avavançait à mesure qu'il s'éloignait, se rapprochant de la porte, les mains bien écartées. Soudain, Beavers tourna à l'angle du mur pour disparaître et Martin se précipita. Il claqua la porte et mit le verrou. Alors qu'il se jetait à terre, une nuée de balles traversa la porte de métal et laissa une traînée sur les murs du hall.

Pivotant vers le dernier homme, Bolan leva le Desert Eagle au moment où l'autre tirait la goupille de la grenade et la laissait tomber dans l'escalier. Avec un bruit métallique, le projectile commença de rebondir sur les marches. Le Guerrier était déjà en mouvement, poussant de toutes ses forces sur ses jambes afin d'intercepter la grenade. Il rangea le .44 dans son holster en même temps qu'il plongeait et attrapait l'explosif. Dans sa tête, le compte à rebours qu'il avait lancé se poursuivait. Il espérait que la grenade lui accorderait bien les trois secondes sur lesquelles il se basait. Alors que les gens hurlaient autour de lui, il se redressa légèrement et la lança aussi loin que possible. Elle vola littéralement pour finir sa course à travers une fenêtre qu'elle brisa.

L'engin de mort atterrit dans le jardin, rebondit trois fois en roulant, puis explosa. Des débris de verre et de terre passèrent à travers la fenêtre brisée et déferlèrent sur le sol.

Sortant de nouveau son arme, Bolan lança la poursuite et finit de monter l'escalier. Beavers ne s'attendrait sans doute pas à le voir sortir du tribunal. Quand il atteignit le premier étage, les poumons en feu sous la violence de l'effort, il se heurta à des gens en pleine confusion qui lui posèrent toute sorte de questions. Un policier agrippa Bolan, qui se libéra et s'élança vers les portes-fenêtres qui donnaient sur la terrasse du tribunal. Lorsqu'il entendit l'autre lui crier d'arrêter, il ignora l'ordre. Il ne savait pas trop de quoi il serait capable s'il rattrapait Beavers et Detheridge, mais il était bien décidé à essayer.

Au-dehors, la couche de nuages s'était en partie ouverte, et des flèches brillantes de soleil plongeaient vers le sol, donnant une teinte émeraude profonde aux feuilles mouillées des arbres. La circulation était bloquée aux abords du tribunal. Deux camionnettes sombres et

un 4 x 4 noir s'éloignaient.

Dévalant les marches de la terrasse, Bolan braqua son .44 à deux mains et visa les pneus. Mais, avant qu'il ait pu presser la détente, la rampe de fer forgé qui se trouvait là vibra et des étincelles jaillirent de tous les côtés. Aussitôt après, il perçut le couinement d'une balle qui ricochait. La seconde mordit l'avant de la marche la plus élevée, crachotant des débris de ciment sur les jambes de l'Exécuteur.

La troisième balle atteignit un vieil homme à la cuisse et le projeta vers l'intérieur du bâtiment, stoppant net tous les gens qui voulaient sortir.

Bolan descendit encore deux marches et se jeta derrière le muret qui courait le long du porche. Il n'avait pas été en mesure de repérer l'endroit où les tireurs étaient embusqués. Et le feu de réplique des hommes de la police tribale, depuis l'intérieur du tribunal, n'avait fait que compliquer encore les choses.

Il scruta du regard la ligne des toits et finit par apercevoir deux hommes qui se trouvaient au second niveau de l'entrepôt céréalier de la ville. La distance était trop importante pour le Desert Eagle. Il décida donc d'attendre et de ne plus bouger. Le temps qu'il puisse atteindre le véhicule de Eagle Claw et le mettre en marche, Detheridge et sa petite armée seraient partis. Il contourna le bâtiment pour aller rejoindre la porte latérale. Martin Hatter lui ouvrit quand il se fut identifié.

— Vous les avez eus ? demanda aussitôt le cousin de Ironeyes.

— Non.

Bolan regarda vers Eagle Claw et vit qu'on l'aidait à se lever. Il le rejoignit, sachant qu'il attirait l'attention du flic survivant et du juge.

— On doit y aller, dit-il.

Eagle Claw hocha la tête.

— Attendez !

Tournant la tête, Bolan se trouva face à Ironeyes.

— Où allez-vous ? demanda l'avocat. Et avec qui êtes-vous, au juste ? Le gouvernement américain, ou les gens qui ne veulent pas que Frisco ou Detheridge viennent faire des affaires dans le coin ?

Bolan ignora les questions et reprit son chemin. Mais Ironeyes le contourna et se mit en travers de sa route.

— Vous allez faire votre possible pour transformer cette réserve en champ de bataille, n'est-ce pas ? Vous avez une idée du nombre d'innocents qui pourraient être blessés, ou tués, si vous continuez ?

Bolan garda un visage impassible.

— C'est comme ça que vous voyez les choses, répliqua-t-il. Moi, je pense à tous les innocents que je pourrais sauver. Detheridge ne va pas s'en aller facilement. Tout ce qu'il a investi dans cette ville constitue déjà pour lui une bonne raison de se battre. Quand je pense au jeune

type qui s'est fait tuer, tout à l'heure, je me dis que j'aurais pu le sauver si j'avais agi plus tôt.

Au regard d'Ironeyes, Bolan comprit que ses paroles avaient fait mouche. Les doigts de l'avocat se crispèrent sur l'avant-bras du Guerrier.

— Vous entendez ce que vous dites ? Vous parlez comme si ces gens n'étaient rien de plus que des sauvages qui ramassent des matraques et se tapent dessus à mort pour seulement quelques dollars. Les lois signifient quelque chose, ici aussi.

Il y avait tant de désespoir dans la voix de l'homme que Bolan en fut touché. Ironeyes n'était pas vraiment en train d'avoir une discussion avec lui ; c'était avec lui-même qu'il l'avait.

— Il ne sera pas question de loi — ni de justice — tant que Virgil Detheridge aura son mot à dire. Albert Lamecrow est mort parce que ces lois ne pouvaient pas le protéger, et elles ne pouvaient pas le protéger parce qu'il n'y avait ici personne pour les faire respecter. Les lois sont pour les gens civilisés, Ironeyes, pas pour les sauvages. La société, n'importe quelle société, ne connaîtra pas de réelle sécurité tant qu'elle n'aura pas chassé les loups qui se cachent dans ses rangs. Moi, j'ai appris à chasser les loups, il y a longtemps de cela. Croyez-moi, vous n'avez pas le choix. À moins que vous puissiez faire venir ici la police d'Etat ou la police fédérale.

Sur ces mots, Bolan s'en alla en faisant signe à Eagle Claw de le suivre et personne n'osa s'interposer.

Chapitre VIII

Une heure plus tard, les paroles de l'Américain résonnaient encore dans l'esprit de Ironeyes. Il se tenait dans le jardin municipal, près du trou qu'avait creusé la grenade en explosant. Le soleil avait fini par percer et brillait à présent franchement.

Ironeyes se sentait seul. Martin Hatter et le reste de la famille étaient toujours à l'intérieur pour assister à la suite des événements ; les hommes de la police tribale essayaient de retrouver des complices de Detheridge qu'ils pourraient identifier. Et lui attendait de pouvoir s'entretenir avec Jim Sourgrass, qui faisait office de district attorney à Flint Ax. Sourgrass avait passé les vingt dernières minutes en compagnie du juge.

Deux hommes de la police tribale portant un brancard sortirent par une des issues de secours du tribunal, celle du sous-sol. Le corps d'Albert Lamecrow, recouvert d'un drap blanc, fut transporté jusqu'à un camion, à bord duquel il rejoindrait les pompes funèbres de Joseph Long Dog. Doc Quarry avait déjà rempli les papiers concernant la mort.

Martin se dirigea vers Ironeyes, le visage emplí d'une détermination féroce. Il y avait beaucoup de leur grand-père, dans ses traits.

— On vient de parler, commença-t-il en désignant le groupe de jeunes qui se tenaient dans un coin du jardin. On pense que l'ami de Eagle Claw a raison. La seule façon que nous ayons de nous débarrasser de Detheridge, c'est de lutter contre lui et de le tuer.

— Non ! cria Ironeyes d'une voix rauque.

Machinalement, Martin fit un pas en arrière tandis que Jim Sourgrass regardait dans leur direction.

— Tu ne peux pas faire ça, reprit Ironeyes en essayant de se contrôler. Il y a des agences gouvernementales pour se charger de ce genre de travail. Quelqu'un finira bien par nous écouter.

— C'est des conneries, ça, Jesse. C'est ta façon de jouer le jeu de l'homme blanc et de ses lois. On voit les choses autrement, nous. Grand-père le comprenait. Notre peuple a conservé cette terre malgré l'homme blanc. Nos ancêtres ont donné leur vie pour elle.

— Tu ne peux pas défier Detheridge ! Il te tuera.

— C'est possible, mais nous mourrons en hommes, pas comme des mulots attaqués par un aigle. Ce combat est le nôtre. Si tu ne veux pas en entendre parler, très bien. J'avais bien dit aux autres que c'était une perte de temps de te demander.

— Mais le FBI...

— Je l'emmerde, le FBI ! cria Martin, qui s'attira de nouveau les regards de Sourgrass et de Silvers.

Il donna un coup sur le torse de Ironeyes.

— Je suis un Indien, Jesse. Et toi aussi, tu l'étais, il y a longtemps de cela.

Ironeyes sentit une douleur profonde quand il vit ce qui lui restait de famille se détourner et rejoindre peu à peu les voitures. Quelques minutes plus tard, ils avaient tous disparu et quitté la ville.

— Un problème ?

Levant les yeux, Ironeyes s'aperçut que Sourgrass se tenait à côté de lui. Il ne l'avait même pas entendu approcher.

— Oui.

Jim Sourgrass avait un peu plus de quarante ans. C'était un homme élancé qui s'était forgé cette silhouette en faisant lui-même tourner son ranch et ses chevaux à la main plutôt qu'en dirigeant les opérations depuis le siège d'une jeep. Une dizaine d'années plus tôt, Ironeyes avait travaillé chez lui, l'aidant à installer une clôture. Jim lui avait alors parlé des lois, de son expérience à l'université. Aujourd'hui, il était vêtu d'un blue-jean, de mocassins artisanaux et d'une chemise western grise.

— Tu veux en parler ? proposa-t-il.

— Martin et les autres semblent décidés à se liguier contre Detheridge. Tu peux peut-être faire quelque chose pour les arrêter.

— Quoi, par exemple ? demanda l'autre, le visage impassible.

— Je ne sais pas, moi. Mais s'ils vont jusqu'au bout de leur plan, ils vont se faire tuer.

— Martin est une tête brûlée, tu le sais. Il est possible qu'il ne s'agisse que de paroles.

— Non. N'oublie pas qu'il était très proche de grand-père.

— Toi aussi.

Ironeyes scruta intensément le regard de Sourgrass.

— Tu essayes de me dire quelque chose ?

L'autre tourna les yeux vers le camion de Joseph Long qui s'éloignait, avant de revenir sur Ironeyes.

— Tu aurais dû venir me voir plus tôt, au lieu de croire que tu étais en mesure de tout régler seul. Tu as pensé que tu pourrais venger ton grand-père à ta manière, que tu pourrais montrer à tous ces gens qui te regardent de haut que tu en savais plus qu'eux.

Ironeyes ne savait quoi répondre : tout cela était vrai.

— Je n'ai pas oublié ce que c'est que de sortir de la fac et de décrocher un bon boulot à l'extérieur, reprit le rancher. Tu as eu le sentiment d'être plus fort que la réserve, de l'avoir vaincue, d'en avoir terminé avec tout ce qu'elle t'avait imposé de douleur, de désillusion. Mais alors que tu y étais arrivé, que tu avais un morceau d'univers

dans le creux de ta main, personne ici n'en avait rien à foutre. À part ton grand-père et ta sœur.

— Il ne comprenait pas non plus, remarqua Ironeyes d'une voix cassante.

— Tout ce qu'il voulait, c'était que tu restes parmi nous. Nous perdons beaucoup de nos jeunes, chaque année. C'est qu'on n'a pas grand-chose à offrir, par ici. Et quand quelqu'un comme Detheridge débarque, les choses ne s'arrangent pas du tout.

Ironeyes n'avait pas oublié la façon dont son grand-père lui parlait ni celle dont il essayait en effet de le convaincre de rester sur les terres indiennes.

— John avait senti ton appétit. Le même appétit qui avait amené ton père à aller se faire tuer au Viêt-nam. Quand tu as été pris à la fac, il a compris que tu étais perdu.

— J'essayais de trouver un moyen d'aider. Je savais que je ne pouvais rien faire ici.

Un pli amer étira les lèvres de Sourgrass.

— J'ai eu le même raisonnement que toi. Et puis, j'ai compris au bout d'un moment – un très long moment ! – qu'il était plus important d'appartenir à quelque chose que d'être quelque chose. C'est pour ça que j'envie des gens comme Martin et ton grand-père.

Ironeyes réfléchit à cela, avant de le ranger dans un coin de son esprit. Trop de pensées dérangeantes le plongeaient dans la confusion à un moment où il aurait eu besoin d'avoir l'esprit clair.

— Si j'étais venu te voir avec Lamecrow et son témoignage, qu'est-ce que tu aurais fait ? demanda-t-il.

— Comme toi. Sauf que j'aurais utilisé des flics dont j'étais sûr. Mais, moi aussi, j'aurais pu faire une connerie, et Lamecrow aurait peut-être connu le même destin tragique.

— On peut faire quelque chose contre Detheridge, à présent ?

— Je viens de parler avec le juge. Personne n'est en mesure d'affirmer avec certitude qui a engagé la fusillade dans le sous-sol. Même pour le policier abattu, il n'y a rien de précis. Rien que du flou. Celui qui a tiré pourrait même invoquer la légitime défense, tant il y avait de gens hostiles. Nous n'avons rien contre Detheridge. Rockboy réglerait l'affaire en quelques minutes. En revanche, pour ce qui est de Beavers...

— Il faut le trouver.

— Ça ne va pas être évident de mettre la police fédérale sur cette histoire. Pour mettre toutes les chances de notre côté, on va essayer d'utiliser les échantillons de tissus qui doivent se trouver sous les ongles de Lamecrow. Mais ça va prendre des semaines pour faire faire des analyses. Si Beavers est le coupable, il faudra mettre la main dessus, faire une comparaison de l'ADN. Et ensuite, il restera à le

convaincre de témoigner contre Detheridge... Tu vois, la route est longue. Longue et incertaine. Mais je vais faire mon possible.

— D'accord.

— Tu as fait du bon travail, Jesse, mais n'oublie pas que lorsque tu es parmi les gens de ton peuple tu dois t'habiller comme eux. Pas besoin de costume trois-pièces, ici. Tu ne réussis qu'à les monter un peu plus contre toi – alors même que tu essayes de faire le contraire.

— J'essaierai de garder ça à l'esprit.

— Et si jamais je peux faire quelque chose pour toi, préviens-moi.

Ironeyes suivit Sourgrass des yeux tandis que celui-ci s'éloignait. Il avait toujours eu du respect pour lui, et c'était en grande partie pour suivre ses traces qu'il avait choisi de faire des études de droit. Toutefois, quelque chose, dans son raisonnement, ne collait pas. Après les événements d'aujourd'hui, il était possible de faire appel au FBI, même sans les échantillons de peau sous les ongles de Lamecrow.

Tout en rejoignant la vieille camionnette Ford de son grand-père, Ironeyes songea que Jim poussait trop loin son souci de ne pas engager la guerre contre Detheridge.

Une fois au volant, il passa la main sous son siège et vérifia que le fusil à canon scié y était toujours. Il ne s'en séparait plus, depuis qu'il avait élu domicile dans un vieux bungalow de la ville. Si Juanita était allée habiter chez des parents, lui avait choisi d'habiter dans la cabane de chasse que son grand-père et lui avaient construite alors qu'il était adolescent.

Le vieux chef lui manquait. John Red Wolf aurait su quoi faire. Albert Lamecrow n'était pas le seul témoin du meurtre – juste le seul que Ironeyes avait été en mesure de convaincre de parler. Si Sourgrass ne lui avait pas fait cette impression bizarre, il lui aurait parlé des autres témoins.

À présent, il avait une visite à rendre avant que Martin ou Detheridge ne transforme cette affaire en un monstrueux bain de sang.

À la télévision, le présentateur des informations faisait le compte rendu de ce qui s'était passé dans le garage de Lenny Carver, montrant des images qui étaient déjà passées plusieurs fois. Detheridge, qui se trouvait dans le patio, franchit les portes coulissantes et regagna le salon, où se trouvait le poste.

À l'écran, un reporter attendait devant un des hôtels du centre-ville de Rapid City, au milieu d'une foule d'autres journalistes et de curieux.

— Monte le son, ordonna Detheridge.

Beavers leva la télécommande et la dirigea vers le poste pour augmenter le volume.

— ... est arrivé ce matin de la capitale de l'État où il devait s'exprimer et se déclarer en faveur de positions plus fermes contre le

crime.

Un bandeau apparut sur l'écran, indiquant que le discours en question avait été diffusé plus tôt dans la journée.

— Nous espérons obtenir quelques mots de lui avant qu'il aille s'entretenir avec la Police d'État et la Garde nationale.

Le cameraman changea soudain d'angle, quittant la foule pour montrer ce qui se passait de l'autre côté de la rue. Il régla l'objectif, et s'arrêta sur une longue limousine noire qui ralentissait devant l'hôtel. Brusquement, cinq hommes formant une mêlée assez serrée jaillirent de l'entrée de l'hôtel et rejoignirent au petit trot la voiture qui attendait. Les gens de la presse se précipitèrent aussitôt pour essayer de les intercepter.

Sur le côté de la limousine, l'homme que les autres protégeaient se tourna soudain pour faire face aux médias. En même temps que le cadreur zoomait sur lui, un bandeau indiqua qu'il s'agissait de Peter Kreevitch, représentant du Dakota du Sud au Congrès. Ses cheveux gris coupés très court donnaient presque l'impression qu'il était blond. Et avec les cernes sombres qui soulignaient ses yeux, Detheridge trouva qu'il ressemblait à un raton laveur.

— S'il vous plaît, s'il vous plaît ! lança Kreevitch d'une voix grave et profonde pour obtenir le calme. Je ne peux pas répondre à toutes vos questions maintenant, mais je donnerai prochainement une conférence de presse. Pour l'heure, je crains de ne pas en savoir plus que vous. Merci.

Très vite, il s'engouffra dans la voiture, un de ses gardes du corps lui appuyant sur la tête pour l'aider à se glisser dans l'habitacle.

Le reporter fit alors face à la caméra.

— Nous aurons peut-être plus de commentaires de M. Kreevitch plus tard. À vous, Ed.

L'écran se scinda alors en deux, montrant d'un côté le jeune reporter et de l'autre le présentateur, en studio.

— M. Kreevitch étant connu pour son attitude ferme face à la criminalité, sa présence à Rapid City n'est pas une surprise.

— En effet, approuva le reporter. Il a été nommé dans plusieurs commissions travaillant sur le renforcement de la législation. Il est lui-même à l'origine de nombreux projets de loi. Et il trouve encore le temps de travailler étroitement avec toutes les forces de police du Dakota du Sud, en se rendant de façon régulière sur le terrain.

— Il avait une importante garde rapprochée, aujourd'hui...

— Personne n'a oublié l'attentat dont il a été victime il y a quelques années, et qui a coûté la vie à un de ses assistants, Vance Rothstein.

Agacé par le ton flagorneur des deux journalistes, Detheridge éteignit la télé et ressortit. Il faisait plus frais sous le patio. Il était

toujours en colère contre Kreevitch, malgré tout le potentiel que celui-ci représentait. Six ans plus tôt, il n'avait pas prêté beaucoup d'attention aux élections du congrès, mais, alors que Kreevitch s'apprêtait à remettre son mandat en jeu, il avait une chance de se rattraper. L'année dernière, quand Frisco l'avait contacté pour le réseau de cocaïne qu'ils avaient monté, il avait appris que Frisco et Kreevitch faisaient du business ensemble. C'était Frisco qui avait manigancé la tentative d'assassinat contre Kreevitch à des fins publicitaires. Les relations de l'homme politique avec son assistant étaient déjà très tendues. Rothstein posait trop de questions sur les fonds de Kreevitch. Et sa mort avait servi celui-ci à tous les niveaux pour son élection.

— Joey ? dit Detheridge.

— Ouais.

— On sort, ce soir. Je veux tous les gars prêts à partir dès la tombée de la nuit. Armes automatiques, motos, explosifs. On va rendre une petite visite à la Garde nationale. Si on les agace un peu, les frontières de la réserve seront plus surveillées, et ça nous facilitera les choses pour mettre la main sur l'autre enfoiré.

— Ça me ferait plaisir, dit Beavers avec une grimace.

Comme il se tournait pour rejoindre l'intérieur de la maison, le téléphone sonna. Detheridge souleva le téléphone sans fil et appuya sur le bouton.

— Ouais ?

— C'est moi, dit Kreevitch.

Detheridge demanda sèchement :

— Qui ça, moi ?

— Ne jouez pas à ce jeu avec moi.

— Je pourrais vous dire la même chose, à Frisco et vous.

— Pas de noms ! Bon sang, cette ligne n'est pas sécurisée.

— Et qui pourrait écouter, à votre avis ? Vous devenez un peu trop imbu de vous-même, ces temps-ci. On avait une affaire très simple qui aurait pu rapporter un max de pognon, et on dirait que Frisco et vous, vous avez réussi à tout foutre en l'air. Je l'ai eu tout à l'heure au téléphone et je lui ai dit ce que je pensais de vous deux.

— Il m'a parlé de cet homme, celui qui se trouve sur le territoire indien...

— Si je peux mettre la main sur cet enculé, je l'enfouirai si profondément sous la montagne que personne ne le retrouvera jamais.

— Ce n'est pas un agent fédéral. Je n'ai absolument rien sur lui.

— Essayez quand même.

— Il m'a fallu beaucoup de temps et de travail pour arriver à nouer des liens avec les différentes polices, mais je n'ai pas encore de contacts sûrs jusqu'en haut de la pile !

— Là aussi, il va falloir essayer, répliqua Detheridge. Parce que je peux vous assurer que l'autre gus n'est pas du genre à s'asseoir et attendre.

— Vous pourriez essayer d'arranger une rencontre. Il doit y avoir un moyen de l'acheter.

— Il est là, votre problème : vous pensez pouvoir tout régler avec du fric.

— Arrêtez avec ça ! répliqua Kreevitch d'un ton hargneux. Je n'ai encore pas trouvé un seul problème que l'argent n'ait pas résolu.

— Tout ce que ce type aura c'est une balle dans la tête. Et je vais la lui offrir moi-même.

Installé dans la fourche d'un arbre, Bolan régla ses jumelles Bausch & Lomb vers la maison qui se trouvait à presque deux cents mètres de là. À une douzaine de mètres du sol, camouflé par le feuillage dense du pin, il était vêtu de sa combinaison noire et le visage grîmé, la SuperSport garée à environ cinq cents mètres, dissimulée dans les broussailles. Se glisser dans le périmètre de sécurité du domicile de Detheridge n'avait pas posé de problème particulier, et il était à bonne distance pour tirer.

Le pourri téléphonait, assis dans le patio et, tout en l'observant, Bolan sortit du sac qu'il avait dans le dos un petit téléphone cellulaire. Il appuya sur la touche bis et attendit.

— Alors ? demanda-t-il à Kurtzman quand il l'eut en ligne.

— Deux coups de téléphone. Le premier venait de Dwayne Frisco, qui n'avait pas l'air très content. Detheridge menace de quitter leur petit trio.

— Qui est le troisième homme ?

— Je n'ai pas encore pu savoir. Detheridge est justement en train de lui parler. Tu es leur principal sujet de conversation.

Kurtzman avait accès à la ligne téléphonique de Detheridge grâce à un satellite espion.

— Detheridge veut ta peau, mais l'autre est persuadé qu'on peut t'acheter. Il a des contacts avec les différentes forces de police du Dakota du Sud.

Prenant note de cette information, Bolan put rassembler quelques pièces du puzzle. Il avait remarqué l'intérêt avec lequel Detheridge avait regardé les infos télé, peu auparavant.

— Qu'est-ce que tu peux me dire à propos de Peter Kreevitch ? demanda-t-il. Il fait partie du Congrès.

Grâce aux puissantes jumelles, il avait pu lire le nom sur l'écran.

À côté de la maison, Beavers avait rejoint les gardes chargés de la sécurité et il s'entretenait avec eux.

Au bout de quelques instants, Kurtzman revint en ligne.

— Son premier mandat au Congrès va prendre fin et il doit se

représenter l'an prochain. Ça risque d'être assez serré pour lui. Il a un peu trop visiblement soutenu les intérêts des grosses entreprises et sa cote a baissé. Il a dû s'en rendre compte car, au cours des dix-huit derniers mois, il s'est concentré sur sa plate-forme de lutte contre la criminalité, qui avait beaucoup fait pour son élection.

— Comment ça ?

— Il est membre de nombreux comités de la Chambre des représentants, tous liés de près ou de loin au respect des lois.

— Et il a donc des contacts avec les polices locales ?

— Ouais. Tout ça commence à sentir mauvais...

Le silence de Bolan avait valeur d'approbation.

— Tu peux trouver d'où vient l'appel de Detheridge ?

— C'est déjà fait ! annonça Kurtzman.

Et il donna le nom d'un hôtel du centre de Rapid City.

— Où ce cher Kreevitch est-il descendu ? demanda alors Bolan.

Un cliquetis de clavier d'ordinateur suivit sa question.

— Bingo ! lança Kurtzman. C'est le même hôtel.

— Vois ce que tu peux trouver d'autre, proposa Bolan. Je te recontacte.

Il coupa la communication et remit le téléphone dans son sac. Il se pencha alors pour saisir la bandoulière du fusil Galil Model 308 ARM. Le fusil israélien était équipé d'une lunette de visée, déjà réglée pour la distance. En plus du Galil, le Guerrier avait le Desert Eagle à sa hanche et le Beretta 93-R sous son bras gauche dans son holster.

Après avoir rangé les jumelles, il retira les caches de la lunette et s'allongea sur toute la longueur d'une grosse branche, avant de reprendre son observation. Il avait d'abord pensé descendre Detheridge et laisser la confusion faire exploser la petite armée qu'il avait formée, après quoi il serait retourné à Rapid City pour régler son compte à Frisco. Mais, à en croire les informations dont disposait Kurtzman sur les différents trafics de cocaïne à l'échelle de l'Etat, Detheridge et Frisco n'avaient pas fait bouger le quart de ce qui avait été apporté de Manitoba. Il y avait quelque part sur le territoire indien une importante quantité de cocaïne, et Bolan était bien décidé à la détruire.

Dans l'immédiat, il avait donc besoin que Detheridge reste vivant. Bloquant la crosse du Galil contre son épaule, il regarda à travers la lunette, gardant les deux yeux ouverts afin de ne pas perdre son champ de référence à cause du grossissement. Les fils de visée se positionnèrent sur le torse de Detheridge. À contrecœur, alors qu'il songeait au jeune homme pendu dans la remise du tribunal, l'Exécuteur bougea. Il visa la tige de métal du parasol, au-dessus de la table du patio, et posa le doigt sur la détente.

Chapitre IX

Alors même qu'il était en train de fixer sa cible suivante, Bolan vit que la première balle passait à travers le montant du parasol, qui parut tressauter, comme une chose vivante, puis se renversa tel un arbre abattu. Detheridge se retrouva enveloppé d'une espèce de linceul coloré avant que le craquement de la détonation ait atteint ses oreilles.

Dans un mouvement de panique, il se jeta sur le sol du patio et commença de ramper pour trouver un abri.

La deuxième balle de Bolan trouva le cœur d'un des hommes de la sécurité. Le projectile de 7.62 mm transperça le flingueur et le plaqua contre le côté de la maison.

L'autre gorille était en plein vol plané quand le Guerrier le captura dans sa lunette. Il pressa la détente, et l'ogive brûlante atteignit sa cible dans la partie supérieure de la cuisse. L'autre tournoya, et la quatrième balle de l'Exécuteur explosa sa tête au visage peinturluré.

Comme il n'y avait aucun feu de réplique, les huit tirs suivants furent pour les véhicules stationnés à l'extérieur. Bolan fit éclater des pneus et tira à travers les capots, essayant ainsi de causer le maximum de dégâts dans les moteurs.

Le vrombissement d'au moins trois motos emplît l'air alors qu'il venait de descendre un troisième flingueur, qui s'affala derrière un break Ford. Le suivant fut celui qui essayait de faire démarrer le moteur d'une camionnette Volkswagen.

Quatre motos surgirent soudain sur la droite de la maison, faisant gicler de grosses mottes de terre dans leur sillage. Suivant le premier cavalier de ce cortège mécanique, Bolan positionna les fils de visée sur l'avant de la moto. Il pressa la détente, et, moins d'une demi-seconde plus tard, la balle passa à travers le pneu. Le véhicule, impossible à contrôler, alla s'écraser contre un arbre, et son pilote, éjecté, se prit la balle suivante en plein torse.

Avant que le Guerrier ait pu s'en prendre aux trois autres, ils avaient disparu dans la forêt. Ils se dirigeaient vers lui, évidemment. Et d'autres flingueurs l'avaient repéré : le crépitement d'armes automatiques se fit entendre depuis la maison alors que les soldats grimés de Detheridge apparaissaient de tous les côtés de la maison et commençaient à répliquer. Des balles déchiquetèrent le sommet du pin, cisaillant les branches et le tronc.

Libérant la corde de Nylon fixée au-dessus de lui, Bolan s'assura que le grappin qui la retenait était bien fixé, avant de balancer le Galil

sur son épaule et de descendre à travers l'épais feuillage.

Le Nylon glissa entre ses mains tandis qu'il se laissait pratiquement tomber par terre en écartant du coude les épines de pin qui lui giflaient le visage.

Quand il toucha le sol, Bolan donna un petit coup sur la corde et délogea le grappin. Il enroula rapidement le filin, le rangea dans son sac et commença à courir, le Galil à la main.

Des oiseaux s'envolèrent alors que les motos fonçaient droit sur l'arbre dans lequel Bolan se trouvait un instant plus tôt. Il leva son bras libre et attrapa le tronc d'un arbre, qu'il contourna en prenant son virage avec un angle très aigu.

Une des motos rugit dans la clairière, juste derrière lui. Elle s'arrêta et dérapa sur le sol.

Du coin de l'œil, l'Exécuteur vit le pilote faire passer au-dessus de sa tête un Uzi suspendu à son épaule. De longues traînées de rouge, de jaune et de noir lui faisaient un masque effrayant.

Peu après, une rafale de parabellum 9mm faucha les broussailles qui se trouvaient derrière Bolan. Des fragments de branches, de feuilles et d'écorces jaillirent dans tous les sens avant de retomber au sol. Le Guerrier, lui, avait plongé derrière le tronc d'un arbre abattu. Il roula et se redressa en tenant le fusil à deux mains. Il se mit alors à courir sur le sol légèrement détrempe et pentu.

Jetant un rapide regard par-dessus son épaule, il vit que l'autre s'était lancé à sa poursuite. La moto écrasait tout sur son passage. Le terrain montait de plus en plus, à tel point que Bolan dut s'aider de la main pour progresser sans glisser.

La tonalité du moteur changea soudain, et le Guerrier vit le véhicule partir vers l'arrière, vaincu par la gravité. Le pilote se jeta à terre pour se libérer de l'engin, et il tomba sur le dos, avant de glisser. Le moteur de sa machine s'éteignit dans un crachotement, mais les rugissements de plus en plus proches des autres firent savoir au Guerrier qu'ils ne tarderaient pas.

Rejoignant enfin le sommet de la petite colline, l'Exécuteur chercha au loin le grand arbre qu'il s'était fixé comme point de repère. Il fit une triangulation avec l'amas de rochers qui se trouvait au sommet d'une autre éminence pour évaluer la direction à prendre afin de rejoindre son véhicule.

Comme il se remettait à courir, des balles vinrent creuser des cicatrices au sein d'un petit bouquet d'arbres à côté duquel il passait. Il tourna et commença de dévaler la pente pour rejoindre la vallée. Sachant qu'il n'avait aucune chance de distancer les motos qui se rapprochaient de lui, il s'engouffra dans un taillis situé en bordure d'un sentier à peine visible qui s'enfonçait à travers la forêt. Il prit le Galil à deux mains, s'assurant que la crosse amovible était bien fixée.

Quelques secondes plus tard, le premier motard apparut sur le sentier.

D'un regard, l'Exécuteur estima la vitesse à laquelle l'autre arrivait. Au dernier moment, il surgit de derrière les buissons et balança la crosse contre la tête du flingueur. La violence de l'impact broya le crâne du flingueur, qui fut désarçonné.

Sa moto bascula, le moteur crachota et s'éteignit.

Passant le Galil en bandoulière, Bolan se précipita vers l'engin et le remit d'aplomb, l'enfourcha, actionna le kick avec le pied. Il lui fallut trois tentatives pour démarrer le moteur et il partit comme une bombe. Levant les yeux pour se repérer, il corrigea légèrement sa direction. Avec le vacarme de son propre moteur, il entendait à peine ceux des autres.

Il marqua une pause au bord d'un à-pic et se mit au point mort alors qu'il cherchait un autre chemin. Prenant du temps pendant qu'il en avait encore la possibilité, il sortit le Beretta 93-R de son holster, sous son épaule, et le glissa dans sa ceinture. Le pistolet était moins puissant que le Desert Eagle, mais il contenait plus de cartouches et serait donc opérationnel plus longtemps sans avoir besoin d'être rechargé.

— Par là ! Hurla soudain une voix par-dessus le rugissement des moteurs.

Se tournant vers la gauche, le Guerrier vit une moto et son pilote en embuscade derrière un amoncellement de feuillages, à moins de vingt mètres de lui. Les jambes bien écartées de part et d'autre de la selle, le type brandissait un M-16 et tira aussitôt. Il découpa comme un quartier de lune dans le feuillage, et ses projectiles terminèrent leur course mortelle tout près de la position de l'Exécuteur.

Celui-ci n'avait plus qu'une ligne de fuite. Il passa la première, actionna l'accélérateur et débraya. Lorsqu'il lâcha la manette, le pneu arrière de la moto mordit profondément la terre et décolla vers l'avant. La seconde suivante, il passait par-dessus le bord de l'à-pic.

Le sol de la forêt se trouvait à environ cinq mètres au-dessous de lui. Durant son vol plané, il fit aller son poids d'un côté à l'autre afin de conserver l'équilibre de la moto et tira de toutes ses forces sur le guidon pour l'empêcher de basculer vers l'avant.

Enfin, le véhicule rebondit avec violence sur la terre humide, déchiquetant un bouquet d'arbustes qui coïncèrent un instant la chaîne, avant que le pignon ne la libère. Des points noirs dansaient devant les yeux de Bolan, dont les poumons s'étaient vidés de tout leur air au moment de l'atterrissage. Il se repéra et fit faire demi-tour à l'engin avant de se jeter dans une sente broussailleuse.

Un éclair de couleur fut l'unique avertissement qu'il eut lorsqu'un des bikers surgit de la ligne d'arbres, juste devant lui. Le type coucha

sa moto sur le côté, à environ cent mètres du Guerrier, et s'abrita derrière. Le flingueur fit glisser son CAR-15 de son épaule et le passa au-dessus de la roue avant de sa moto, qui tournait encore.

Bolan s'était déjà élancé sur la gauche quand une nuée d'ogives hostiles s'abattit sur l'endroit qu'il occupait l'instant d'avant. Il récupéra le Beretta et le leva. Sa triple rafale, destinée au réservoir de la moto de son adversaire, trouva sa cible sans effort.

Des flammes jaillirent du réservoir, enveloppant le flingueur couché derrière. Le type recula avec un hurlement sauvage, avant d'essayer vainement d'éteindre le feu qui courait à présent sur lui.

Quand il se fut assez rapproché pour sentir la chaleur des flammes, Bolan mit fin au calvaire du type d'une balle dans la tête. Il regarda ensuite autour de lui, reprit ses repères et, moins de deux minutes plus tard, il avait rejoint l'endroit où se trouvait la SuperSport. Il abandonna la moto et s'engouffra dans la voiture. Pour avoir fréquemment surveillé ses arrières, Bolan savait que les hommes de Detheridge avaient envoyé à ses troussees aussi bien des véhicules à quatre roues motrices que des motos. Mais le ruisseau boueux qu'il avait traversé avant de retrouver sa voiture ne laissait le passage qu'aux deux roues. C'était une des raisons pour lesquelles il avait choisi de laisser la SuperSport à cet endroit précis.

Attrapant son sac de toile sur la banquette arrière, il en sortit un petit bloc de plastic C-4, planta un détonateur au milieu et laissa tomber l'ensemble par la fenêtre. Alors qu'il manœuvrait la voiture à travers la broussaille, suivant le sentier qui l'avait amené jusque-là, il prit en main l'émetteur de mise à feu et, d'un coup de pouce, il l'arma.

Dans son rétroviseur, il aperçut deux motos atteindre le sommet de la côte presque en même temps. Les deux pilotes le remarquèrent aussitôt après avoir franchi difficilement le ruisseau.

L'émetteur à la main, Bolan estima la distance alors qu'ils fonçaient vers lui, puis il pressa le bouton. Le bloc de C-4 explosa, envoyant en l'air de l'herbe, de la boue, des branches brisées... et les motos. Bolan n'avait plus de poursuivants.

Quelques minutes après, il roulait sur une route goudronnée en direction de Flint Ax. Il avait trouvé un terrain de camping assez près de la ville, où il pourrait se planquer durant quelques heures. Il préférait attendre la nuit pour montrer à Detheridge et à sa petite armée ce qu'était la guérilla. Cela lui donnerait aussi un peu de temps pour réfléchir à la façon dont il allait pouvoir intégrer Frisco et Kreevitch dans le tableau qui s'esquissait.

— C'est un sorcier ! Il est arrivé et il a pendu ce pauvre Albert Lamecrow sans même lui laisser une chance de se défendre ! Vous ne pouvez quand même pas m'empêcher de dire ce que je pense de lui !

Jesse Ironeyes était assis sur l'austère chaise de bois que Daisy Wheelock lui avait désignée. Sa tasse de thé à la main, il essayait de trouver les bons mots.

Le dos de la vieille femme qui s'activait dans sa cuisine ployait sous le poids conjugué du temps et de la fatigue. Mince, sans la moindre trace de féminité sous son ample robe de flanelle, ses cheveux épars retenus en arrière par un foulard lavande orné de paillettes, elle faisait la vaisselle du déjeuner. Elle s'était excusée en expliquant qu'elle n'avait pas eu le courage de s'en occuper plus tôt.

Ironeyes voulait bien faire semblant de la croire : Daisy Wheelock devait bien avoir quatre-vingt-dix ans, mais elle était tout sauf épuisée par les hivers rigoureux et les hommes tout aussi durs qu'elle côtoyait. Elle rajusta le nœud de son tablier – un geste qui trahissait de la nervosité, Ironeyes le savait. Il la connaissait bien, car elle avait commencé de courtiser son grand-père pratiquement dès l'instant où celui-ci s'était retrouvé veuf. Même si elle avait au moins dix ans de plus que lui, et en paraissait vingt, il s'était toujours montré gentil avec elle, acceptant de bonne grâce sa compagnie et ses cadeaux.

— Virgil Detheridge n'est pas un sorcier, dit Ironeyes.

— Tu ignores ce dont il est capable, Jesse.

— Les sorciers n'existent pas, Daisy.

— Si tu le crois, c'est que tu es un idiot. Curieux de voir comment l'éducation peut rendre un brave petit gars aussi bête.

La vieille femme se sécha les mains sur une serviette, prit son paquet de cigarettes dans la poche de son tablier et en alluma une. Un nuage de fumée bleu-gris se déroula lentement au-dessus de sa tête, avant d'être peu à peu aspiré par la fenêtre ouverte de la cuisine.

— Le vieux chef savait toutes ces choses.

— C'est Virgil Detheridge qui a fait tuer mon grand-père.

— Je sais. Tout le monde le sait.

Une bouffée d'exaspération envahit Ironeyes. Il se sentait impuissant, alors que le besoin d'agir le rongait.

— Tout le monde le sait, répéta-t-il, et personne ne dit rien.

— Albert Lamecrow a parlé, lui, et tu vois où ça l'a mené. Quand je pense à sa pauvre maman...

— Justement ! Je refuse que Detheridge s'en sorte une nouvelle fois. Si on le laisse, les choses ne vont faire qu'empirer.

Finissant sa tasse de thé, Ironeyes chercha une nouvelle ligne d'attaque. Daisy en savait plus qu'elle ne voulait bien le dire, il en avait l'intuition. Il avait peut-être une chance d'en apprendre plus en bluffant.

— Albert m'a parlé de vous, déclara-t-il soudain.

Elle lui décocha un coup d'œil incisif, avant d'aller prendre place en face de lui.

— À propos de quoi ?

— Il m'a dit que vous étiez dehors, la nuit où les hommes de Dethridge ont tué le vieux. Il vous a vue.

— Il n'a rien vu.

— Il vous a vue, insista Ironeyes, avant d'ajouter un mensonge au premier : J'ai pris son témoignage en note. Si je vais montrer ça au FBI, ils voudront vous poser des questions.

— Ils n'ont pas le droit de venir dans la réserve.

— Sauf si j'en fais la requête.

— Tu ne ferais pas ça. Et de toute façon, je leur dirai que je n'ai rien vu.

Une nouvelle intuition s'imposa à Ironeyes : elle cherchait à couvrir quelqu'un.

— Qui protégez-vous ? lui demanda-t-il aussitôt.

Daisy alluma une nouvelle cigarette et se laissa aller contre le dossier de sa chaise.

— Vois pas de quoi tu veux parler.

— Je sens que vous avez peur, affirma Ironeyes, qui avait soudain la certitude qu'il était sur la bonne piste. Or, vous n'avez jamais eu peur pour vous-même. C'est donc que vous avez peur pour quelqu'un d'autre.

— Je crois qu'il va falloir que tu partes, Jesse.

Quand son grand-père dilapidait son argent dans les bars de Rapid City, Ironeyes était souvent venu chez Daisy pour trouver un peu de réconfort et de quoi manger. Jamais elle ne lui avait demandé de quitter sa cuisine.

— Où est Cari ? interrogea-t-il.

Le visage de la vieille femme se durcit.

— Laisse-le tranquille.

Se levant brusquement, Ironeyes se dirigea vers le grand buffet de la cuisine. Daisy le suivit des yeux.

— Où est-il ?

— Sûrement en ville. Nous n'avons plus beaucoup de contact. C'est un homme. Comme toi.

Cari Lytle était plus jeune qu'Ironeyes. Il était adolescent quand son père, ivre mort, avait été renversé par un train. Dans les années qui avaient suivi le drame, ce gamin insolent aux cheveux longs était devenu encore plus rebelle.

Éprouvant une pointe de culpabilité pour ce qu'il s'appêtait à faire, Ironeyes se tourna soudain et saisit la petite boîte en forme de champignon qui se trouvait sur le buffet. Il dévissa le couvercle.

— Non ! s'écria Daisy en se levant. Tu n'as pas le droit de faire ça !

Ironeyes se détourna d'elle, afin de protéger sa prise, et découvrit les billets qui se trouvaient à l'intérieur de la boîte. Il vit des rouleaux

très serrés de billets de dix, vingt et cinquante dollars. Il fit volte-face en entendant un bruit métallique. Daisy s'était approchée de lui, un couteau de boucher à la main.

— Remets ça où tu l'as trouvé ! lança-t-elle.

Tenant la boîte devant lui, comme un ridicule bouclier improvisé, Ironeyes demanda :

— Où avez-vous eu tout cet argent ?

— Je l'ai économisé.

Comme elle tendait la main pour récupérer la boîte, il la laissa faire. Il n'avait pas oublié comment elle avait poignardé son second mari après qu'il avait abusé d'elle, un soir de cuite.

— Où avez-vous eu tout cet argent ? répéta Ironeyes.

— Va-t'en.

— Il n'en est pas question.

— Je t'en prie, Jesse, je suis une vieille femme...

— Ils ont tué grand-père.

— Retourne dans ta ville de Blancs, retourne à ta nouvelle vie. Tu as tout laissé derrière toi, y compris John Red Wolf. Alors, ne viens pas faire comme si cela avait de l'importance maintenant qu'il est parti.

— Je l'aimais. Il m'a élevé. Je ne peux pas laisser ce crime impuni.

— Foutu gamin !

Quand Daisy affronta de nouveau son regard, ses yeux noyés de larmes étincelaient de colère.

— Tu ne peux rien contre Detheridge, tu ne le vois donc pas ?

— Non, je ne le vois pas.

— C'est que tu es à la fois aveugle et idiot.

— Comme le vieux chef.

— Oui, fit Daisy dans un murmure.

— Vous avez vu les hommes de Detheridge, n'est-ce pas ? Albert Lamecrow m'a dit qu'il vous avait aperçue, avec vos jumelles.

La vieille femme se détourna et alla se pencher au-dessus de l'évier, ses frêles épaules se soulevant au rythme de ses sanglots.

— Je les ai vus, avoua-t-elle dans un souffle.

— Qui ?

— Des gamins du coin.

— Et Detheridge ?

— Il est arrivé plus tard, quand la maison était en feu.

Un instant, Ironeyes dut combattre les souvenirs qui affluaient. Il lui sembla presque sentir la chaleur de l'incendie.

— Cari travaille pour Detheridge ? demanda-t-il.

— Oui. Quand il ne passe pas la nuit à Rapid City ou Flint Ax, il revient parfois ici, complètement ivre. Je profite de son sommeil pour fouiller dans ses poches et prendre un peu d'argent. C'est normal. Je

l'ai nourri et habillé pendant longtemps ; je me suis occupée de lui certains jours où j'étais à peine en état de prendre soin de moi-même.

— D'où vient l'argent ?

— Cocaïne. Detheridge en a entreposé de grosses quantités dans la réserve.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il va commencer à en vendre.

— Ce n'est pas déjà le cas ?

— Pour une petite partie. Maintenant, il va en vendre bien plus.

— Comment ?

— Je n'en sais rien. J'ai juste entendu Cari parler de ça à des amis quand il pensait que je ne faisais pas attention.

Ironeyes se tint immobile un instant, avant de rejoindre la vieille femme et de lui poser une main sur l'épaule. Elle se tourna brusquement, passa les mains autour de sa taille et se mit à pleurer sans retenue, la tête posée contre le torse d'Ironeyes. Il la garda dans ses bras un long moment, songeant combien elle était frêle.

— Vous témoignerez ? finit-il par demander.

— Je... ne peux pas.

— Cari était là, n'est-ce pas ?

Elle ne répondit pas tout de suite. Et puis, au bout d'un moment, elle leva les yeux vers Ironeyes.

— Je ne peux pas témoigner contre Cari. Il a le même sang que moi.

Ironeyes demeura silencieux, le regard rivé à celui de Daisy.

— Je comprends, dit-il enfin en hochant la tête. Je trouverai un autre moyen.

— Je suis désolée. Vraiment.

Tournant les yeux vers la fenêtre, Ironeyes songea qu'il avait très peu d'options. Il ne devait pas pour autant renoncer. Le soleil déclinait à l'horizon, et il ferait bientôt nuit.

— Je ne vous ferai jamais de mal, vous le savez, murmura-t-il, mais je vais avoir d'autres questions à vous poser.

Chapitre X

Vêtu de sa combinaison noire et équipé pour son raid destructeur, l'Exécuteur suivait en courant une allée transversale à la rue principale de Flint Ax, en direction de la salle de jeux. Le Desert Eagle et le Beretta 93-R ses fidèles compagnons étaient dans leurs étuis respectifs, mais son arme principale pour l'action de ce soir était un CAR-15 équipé d'un lance-grenades M-203. Son harnais lui permettait de transporter divers autres équipements, et un sac à dos contenait les explosifs dont il aurait besoin.

Des nuages noirs obscurcissaient la lune, et la pluie qui menaçait laissait comme un goût métallique dans l'air. Seules quelques voitures circulaient dans la rue. Les magasins étaient tous fermés, et les façades plongées dans l'obscurité.

Bolan marqua une pause près de l'épicerie-station-service qui jouxtait la salle de jeux. Du grillage protégeait les fenêtres des pierres et des bouteilles jetées des voitures par les adolescents ou les ivrognes.

Il n'y avait aucun mouvement aux abords de la salle. Seules trois voitures étaient stationnées derrière le bâtiment, et le Guerrier les avait déjà reliées au détonateur central qu'il comptait utiliser. Il ignorait encore où se trouvaient Detheridge et la plupart de ses hommes. Si cette incertitude le contrariait, leur absence rendait le travail immédiat plus facile.

Sortant le Beretta de son holster d'épaule, il se fondit dans l'ombre qui baignait la façade avant de la salle de jeux.

Le bâtiment s'élevait sur deux niveaux. Bolan, qui avait effectué une reconnaissance plus tôt dans la soirée, savait que le rez-de-chaussée abritait un auditorium et la salle de jeu proprement dite, des toilettes et des salles de restaurant. À l'étage supérieur, il devait y avoir un bureau et, pour le reste, il croyait savoir qu'une pièce devait servir d'armurerie aux troupes de Detheridge et une autre de salle de garde aux hommes qui restaient là vingt-quatre heures sur vingt-quatre, par roulement. Selon ses estimations, il n'aurait pas à affronter plus d'une demi-douzaine d'adversaires.

La porte d'entrée était fermée à clé, bien sûr, mais le verrou se révéla bon marché et peu résistant au gadget électronique de l'ami Herman. Detheridge devait se reposer sur la présence permanente de ses hommes à l'intérieur. En moins de vingt secondes, Bolan eut raison du verrou.

Il franchit la porte en silence, le pistolet 9mm devant lui. L'entrée était spacieuse, avec deux vestiaires de chaque côté. Un gros poêle à

bois se trouvait sur la droite de l'entrée principale.

L'espace de jeu était vide, et les veilleuses de sécurité, au milieu, luisaient faiblement.

Bolan se dirigea vers la gauche, contournant les comptoirs des espaces de restauration. Des rires flottèrent jusqu'à lui.

Alors qu'il s'approchait d'une porte donnant sur la cage d'escalier, il entendit quelqu'un descendre. Se plaquant contre le mur, il attendit, le Beretta bien en main.

L'homme, assez jeune, passa à la hauteur de Bolan sans même le voir. Torse nu, un .357 Magnum chromé passé dans sa ceinture, il était seulement vêtu d'un jean et de bottes. Une bouteille de bière à la main, il se dirigeait vers les comptoirs.

Dans un mouvement aussi rapide que silencieux, Bolan passa un bras autour du cou de l'homme et le tira vers l'arrière. Il fléchit son avant-bras et étouffa le cri de surprise. L'autre commença alors de s'agiter violemment et essaya de se défendre, lâchant sa de bière qui s'écrasa au sol. L'Exécuteur iwl enfonça l'extrémité du réducteur de son du Beretta dans l'oreille et lui glissa d'une voix d'outre-tombe :

— Ne fais pas ça.

— D'accord, mec, d'accord.

Comme il levait les mains, Bolan pressa son pistolet contre la nuque du type et récupéra son Magnum. Il entraîna son prisonnier vers la machine à pop-corn, faisant tomber le .357 dans la cuve de beurre fondu.

— Tourne-toi, ordonna-t-il en sortant de son sac des menottes en plastique.

Quand l'autre eut obéi, le Guerrier lui attacha les mains autour d'une colonne de soutien, sur le côté d'un des comptoirs.

— Ils sont combien, là-haut ? demanda-t-il.

— Va te faire foutre, sale Blanc !

— D'accord, fit l'Exécuteur avec un sourire glacial. Je n'ai pas trop de temps pour ce genre de trucs.

Il pointa le Beretta entre les yeux de l'homme, qui cligna des paupières et balbutia :

— Sept.

— Où ?

— Une pièce, là-haut. On jouait aux cartes.

— Et la coke ?

— Aussi là-haut.

— Où ?

L'homme donna les indications.

— Et Detheridge ? Où est-il ?

— Joey Beavers et lui doivent aller rendre visite aux gars de la Garde Nationale, cette nuit. L'idée, c'est qu'en les excitant assez, les

autres ne laisseront plus rentrer et sortir aussi facilement les gens de la réserve.

— Quand doivent-ils revenir ?

— Ils n'ont pas dit.

Bolan rengaina le Beretta et sortit un mouchoir d'une poche de son harnais, afin de bâillonner son prisonnier. Mais avant qu'il ait pu y parvenir, l'autre lui donna un coup de pied. Attrapant les longs cheveux de l'homme, le Guerrier lui tira la tête vers l'arrière et la repoussa vers l'avant, sur le poteau.

Le métal résonna et le type s'affaissa dans un hoquet, retenu en partie par les menottes.

Sortant de nouveau le Beretta, Bolan poursuivit sa visite. Il gravit sans bruit les marches qui conduisaient à l'étage. La salle de poker se trouvait sur la droite, au fond d'un petit couloir. La porte était ouverte, laissant un flot de lumière jaune se déverser dans l'encadrement.

Quand il pénétra dans la pièce, les hommes étaient totalement détendus et ne s'attendaient pas à le voir. Une ampoule nue était suspendue au-dessus d'une grande table couverte d'une nappe rouge et blanc et de cartes, de chips et de gobelets en plastique.

— Hé ! cria un des hommes en portant aussitôt la main à son pistolet.

Bolan tira une fois et, sous l'impact, l'autre s'écroula sans un bruit sur sa chaise.

L'Exécuteur progressa dans la pièce, les bras tendus en avant. Il fit de nouveau feu, atteignant un des flingueurs au niveau de l'œil droit. L'homme s'écrasa sur la table. Deux autres projectiles déchiquetèrent la gorge d'un des joueurs de cartes, qui fut projeté contre le mur. La fusillade avait duré moins de deux secondes. Les cartes, les gobelets et les chips volaient dans toutes les directions.

— Tout le monde au sol ! ordonna Bolan d'une voix forte. Et vous gardez les mains à distance de vos armes !

Deux des survivants obéirent. Le troisième voulut attraper le fusil à canon scié qui se trouvait sous sa chaise. Mais, avant qu'il ait pu faire la moitié de son geste, Bolan le décapita presque entièrement d'une triple rafale.

— Ne tirez pas, implora un des deux hommes encore vivants.

— Alors, restez tranquilles.

Bolan prit quelques secondes pour les menotter. Il repéra un petit cabinet de toilette au fond de la pièce et les conduisit jusqu'à la porte.

— Il y a quelqu'un d'autre, dans le bâtiment ?

— Stoney. Un type, en bas.

— Plus dangereux, maintenant. Quelqu'un d'autre ?

— Non.

— Où est la cocaïne ?

Les deux types auraient chanté l'hymne américain, s'il le leur avait demandé...

Le Guerrier les poussa alors dans les toilettes et coinça une chaise sous le bouton de porte. Aucun des hommes répandus sur le sol n'avait survécu, constata-t-il en passant à leur hauteur.

Quelques secondes plus tard, il se trouvait devant une autre porte fermée à clé. Le verrou était plus sophistiqué et plus efficace que le précédent. Herman « Gadgets » Schwarz était un fabuleux bricoleur mais il n'était pas Dieu et la serrure résista. Alors Bolan retira juste ce qu'il fallait de C-4 d'un des blocs qu'il avait apportés, le plaqua autour du mécanisme et enfonça un détonateur. La ville avait beau être très calme après le coucher de soleil, il était à peu près sûr que la détonation ne serait pas assez forte pour intéresser qui que ce soit. Il poussa le bouton.

L'explosion arracha le verrou de ses points de fixation, mais il fallut encore deux coups de pied pour ouvrir la porte. Sortant une lampe de poche de son sac, Bolan l'alluma et la promena à travers la pièce.

Celle-ci devait faire un peu moins de quarante mètres carrés et était occupée en son milieu par des caisses en carton. À l'aide de son poignard, le Guerrier en ouvrit une et trouva à l'intérieur des sacs de cocaïne d'un kilo. Il la referma avec du sparadrap, avant de se reculer. Il y en avait trop pour tout transporter comme il en avait eu l'intention à bras d'homme. Étudiant le plancher, il bricola une installation le mettant en relation avec le plafond de la salle de jeu, juste au-dessous. Cinq minutes plus tard, tout était O.K.

Il revint sur ses pas et finit de visiter l'étage. Les pièces étaient vides. L'armurerie se trouvait derrière une porte qu'il crocheta sans problème, et il laissa à l'intérieur des blocs de plastic dont les détonateurs partiraient à retardement.

La dernière pièce devait être le bureau de Detheridge. Pratiquement dépourvue de tout objet personnel, elle offrait quand même un bar bien garni, en face d'un bureau bon marché. L'ordinateur installé dessus était allumé, et pourvu d'un modem ancien fonctionnant avec le combiné du téléphone. Il posa celui-ci sur le support du modem, puis utilisa le téléphone cellulaire pour appeler le Black Warriors Ranch.

— C'est moi, dit-il quand Kurtzman répondit.

Il lui donna le numéro inscrit sur le téléphone et expliqua :

— Ça te donnera accès à l'ordinateur de la salle de jeux. Tu rappelles dès que tu as fini et tu me donnes tout ce que tu auras trouvé.

— C'est comme si c'était fait.

Bolan raccrocha et sortit rapidement de la pièce. Au rez-de-

chaussée, il trouva une échelle qui lui permettrait d'atteindre le plafond. Il travailla rapidement, se fiant aux mesures qu'il avait notées dans son esprit, conscient que Detheridge et son armée pouvaient revenir à Flint à tout moment. Il lui fallut moins de quinze minutes pour installer les explosifs au niveau du plafond, et dix de plus pour s'occuper du mur qui faisait face au petit parking, à l'arrière. Dans l'intervalle, le type qu'il avait menotté à un poteau était revenu à lui.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-il.

Sans même lui répondre, Bolan se dirigea vers les escaliers.

— Espèce de fils de pute, je vois bien que c'est des explosifs ! Vous pouvez pas me laisser ici ! Hé !

Le Guerrier revint vers le type le temps de lui poser un bâillon sur la bouche, puis il rejoignit le bureau de Detheridge. Les flingueurs qui se trouvaient dans le cabinet de toilette cognaient sur la porte sans obtenir le moindre résultat. Dans le bureau, le Guerrier alluma la petite radio ondes courtes qu'il avait repérée un peu plus tôt, et il la régla sur le canal utilisé par la Garde Nationale.

Deux minutes plus tard, il avait appris que Detheridge et ses Guerriers avaient attaqué. On avait jusque-là dénombré trois morts, mais on craignait un bilan plus lourd. Le capitaine Henry LaCoste essayait d'obtenir de ses supérieurs le feu vert pour une éventuelle riposte. Cela semblait difficile. En entendant l'heure à laquelle avait eu lieu l'attaque, Bolan estima que si Detheridge revenait directement de la frontière à Flint Ax, il avait moins de vingt minutes pour agir.

À sa ceinture, le téléphone cellulaire sonna.

— C'est tout, annonça Kurtzman sans préambule. La plupart des fichiers concernent des sommes d'argent passant par la salle de jeu et certains investissements privés de Detheridge. Des choses assez banales et pas vraiment compromettantes, d'autant que les services fiscaux ne peuvent pas intervenir sur les terres indiennes. Mais il y a aussi ce fichier.

Sur l'écran, une liste de noms apparut.

— De qui s'agit-il ?

— Selon les ordinateurs de la NCIC et des polices du Dakota du Sud, ces gens sont actuellement l'objet d'une série d'enquêtes concernant le trafic de cocaïne.

Une autre liste apparut, qui mettait en relation les premiers noms avec d'autres.

— Des trafiquants bien connus, expliqua Kurtzman. On dirait que quelqu'un a mené des recherches plutôt approfondies, au cours des dix-sept derniers mois.

— Detheridge ?

— De l'argent a été versé à des informateurs de la police – enfin, je crois, je préfère prendre le temps de débrouiller ça. Sans savoir

d'ailleurs si ce que je trouverai pourra faire le poids devant un tribunal.

Un bruit, dans le couloir, alerta Bolan.

— Je te rappelle.

Rangeant le téléphone cellulaire, il sortit le Beretta de son holster d'épaule et s'approcha à grands pas de la porte sans se soucier de la lumière que diffusait l'écran de l'ordinateur, mais s'arrêta sur le seuil.

Un fusil dans les mains, un homme suivait le couloir.

— On ne bouge plus ! lança Bolan sans se montrer.

La silhouette se figea.

— McKay ?

Le Guerrier sortit sa lampe torche d'une poche de son harnais et, l'allumant, il la braqua sur le visage de l'homme.

Aveuglé, Jesse Ironeyes cligna des yeux.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda Bolan.

— Mon intention était d'entrer par effraction.

Detheridge est censé posséder des fichiers sur les plus grands réseaux de cocaïne de cet État et de ses voisins.

— Je les ai déjà trouvés. Comment étiez-vous au courant ?

— Il y a eu plus d'un témoin au meurtre de mon grand-père. Disons que j'ai passé un marché pour obtenir cette information.

— L'effraction n'est pas le genre de chose qu'on attendrait de la part d'un avocat.

— Je me suis surpris moi-même. Mais je n'ai trouvé que cette solution pour essayer de faire avancer la justice, dans cette affaire. J'aimerais vous aider.

— Je ne crois pas, non.

Ironeyes resta immobile et silencieux pendant un instant, puis il laissa ses bras descendre jusqu'à ce qu'ils se trouvent au niveau de ses cuisses.

— Detheridge a tué mon grand-père.

— Je sais. Mais je m'occupe de tout. À présent, rentrez chez vous.

— Vous ne pouvez pas me faire partir.

— Je peux vous menotter, comme les autres, pour que vous ne me gêniez pas.

— Vous n'avez pas besoin d'en arriver là. Je veux vous aider.

À son tour, Bolan garda un instant le silence.

— Qu'est-ce que vous allez faire, avec la cocaïne ? lui demanda Ironeyes.

Son témoin, pensa Bolan, était visiblement très au courant.

— J'ai mon plan.

— Alors, laissez-moi vous aider.

L'émotion que trahissait le visage du jeune homme était intense. Il y avait en lui des blessures qui ne cicatriseraient jamais, comprit le

Guerrier.

— Vous risquez de perdre le droit de pratiquer votre métier.

— Je suis ici à titre personnel, expliqua Ironeyes avec conviction.

Bolan éteignit la torche.

— Venez.

Il laissa l'avocat entrer à sa suite dans le bureau de Detheridge.

Sortant le téléphone cellulaire, il appela de nouveau le Ranch.

— C'est encore moi, annonça-t-il d'un ton sec.

— Un problème ?

— De l'aide inattendue.

— C'est toujours un plus.

— On verra. Bon, revenons à ces listes.

— Comme je l'ai dit, reprit Kurtzman, je ne sais pas trop ce que tu peux en faire mais, entre les bonnes mains, c'est de la dynamite.

— Imaginons qu'elles se retrouvent entre celles de notre représentant au Congrès...

— Et qu'il les communique aux flics du coin ?

— Par exemple.

— Ça lui rapporterait à coup sûr un max de voix aux élections.

— Et avec tous ces enfoirés au frais, ça laisserait ouvert un énorme marché. Dans lequel Detheridge et Frisco trouveraient leur compte.

— C'était leur intention, intervint Ironeyes, les yeux fixés sur l'écran. Ils ont travaillé en collaboration sur ces listes pendant des mois. Ils s'apprêtaient à les communiquer, via un contact, aux flics et aux fédéraux, puis, une fois le terrain libre, à se pointer sur le marché de la cocaïne. En l'espace d'une nuit, ils pouvaient se faire des millions de dollars.

Il se tourna vers Bolan.

— Vous savez qui est le contact ?

— Peter Kreevitch, répondit Bolan.

— Merde...

— Aaron, demanda Bolan, tu as chargé tous ces fichiers ?

— Affirmatif.

— Alors, je les efface, ici. Je te rappelle si j'ai besoin de quoi que ce soit d'autre.

Bolan éteignit le téléphone cellulaire, avant de raccrocher le téléphone du bureau.

— Vous êtes un agent fédéral ? demanda Ironeyes.

— Non.

Sans perdre de temps, Bolan fit descendre le sac qu'il avait à l'épaule et commença de laisser derrière lui des systèmes explosifs à retardement comme celui qu'il avait déposé dans l'armurerie. Quand il sortit dans le couloir, Ironeyes dut courir pour rester à sa hauteur.

— Vous allez détruire le bâtiment ? demanda-t-il.

— Oui. Mais je fais en sorte que ça ne puisse pas s'étendre aux immeubles voisins.

— Et la cocaïne ?

— Je la prends avec moi. Ils sont tous après.

— Frisco, Detheridge et Kreevitch. Si je l'ai, ils viendront jusqu'à moi.

— Et après ?

— Nous verrons qui en réchappe.

— Mais vous êtes seul contre je ne sais combien d'hommes...

— Ouais.

Bolan descendit l'escalier et prit le temps de déplacer le prisonnier menotté et le conduisit près de l'entrée, puis il sortit du bâtiment.

— Sauf qu'ils seront aussi les uns contre les autres, précisa-t-il.

En petite foulée, il coupa à travers l'allée.

— Vous êtes habitué à penser comme on pense dans un tribunal, maître. Là, vous n'avez que deux parties, le défendeur et le plaignant. Ici, ce soir, ce sera chacun pour soi, et le diable fera son choix.

— Et vous intervenez où ?

— Je vais abattre autant de chacals que possible en profitant de leur division.

S'arrêtant à la SuperSport, Bolan récupéra son sac de toile et le chargea sur son épaule, avant de se diriger vers le petit camion qu'il avait repéré un peu plus tôt, et qui suffirait pour transporter la cocaïne. Un chariot se trouvait sur le plateau arrière.

— Et maintenant ? demanda Ironeyes.

Bolan ouvrit la portière et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, constatant que l'avocat avait pris l'ordinateur portable qui se trouvait dans la SuperSport.

— Maintenant, on récupère la coke. Qu'est-ce que vous fabriquez, avec cet ordinateur ?

Une grimace étira les lèvres de Ironeyes.

— J'ai remarqué que vous aviez le téléphone cellulaire. Quand j'ai vu ça dans la voiture, je me suis dit qu'on pouvait peut-être s'arranger. J'aimerais joindre votre ami afin qu'il me fasse parvenir les fichiers informatiques qu'il a copiés dans le bureau de Detheridge. Je suis toujours avocat – même s'il se pourrait que je ne le sois plus au petit matin.

— D'abord, dit Bolan, mais vous allez régler la situation immédiate avec moi.

Ironeyes monta dans la camionnette, côté passager, et hocha la tête.

— D'accord.

Se penchant pour avoir accès au système électrique qui se trouvait sous le volant du camion, Bolan joua avec les fils de l'allumage et finit

par faire partir le moteur. Tournant le volant, il fit faire un tour complet au véhicule et le dirigea vers l'arrière de la salle de jeu.

Il sortit la commande des détonateurs et actionna le premier bouton. Le mur arrière explosa, faisant pleuvoir des débris sur leur véhicule et ouvrant une plaie béante dans le mur. Poussant le second bouton, Bolan passa la tête par la fenêtre de sa portière et regarda vers l'arrière, juste à temps pour voir une partie du sol du premier étage s'écraser.

L'instant d'après, il passait à l'action.

Avec Ironeyes, il empila les caisses de cartons sur le chariot élévateur, qu'ils poussèrent ensuite jusqu'à la rampe de chargement du camion. En moins de cinq minutes, ils en eurent fini, ne laissant derrière eux que quelques cartons contenant des sacs éventrés par la chute. Tandis que Ironeyes fixait le filet sur l'arrière du véhicule, Bolan gagna l'étage du bâtiment et libéra ses prisonniers, avant de les faire descendre.

Quelques curieux avaient commencé de s'amasser dans la rue devant la salle de jeu. Deux rafales d'avertissement du CAR-15 eurent tôt fait de disperser cette foule et d'obliger les trois flingueurs de Detheridge à rester planqués.

Bolan traversa tout le bâtiment pour rejoindre le camion. Ironeyes l'attendait déjà dans la cabine de pilotage, l'ordinateur portable à côté de lui. Visiblement nerveux, il tenait la carabine .30-30 sur ses genoux.

Bolan fit sortir le véhicule de l'allée dans un rugissement de moteur. Avant d'atteindre la rue, il poussa le dernier bouton de sa télécommande, vérifiant dans ses deux rétroviseurs extérieurs que les charges incendiaires partaient bien. Dans une explosion d'étincelles, les flammes jaillirent des fenêtres.

— Et maintenant ? demanda Ironeyes.

— Maintenant, dit Bolan en vérifiant qu'ils n'étaient pas suivis, on va leur faire savoir ce qu'on a et ce qu'ils vont avoir à faire pour le récupérer.

— Ils sont partis depuis combien de temps, Stoney ?

Debout à côté du gros 4 x 4 noir, Virgil Detheridge avait les yeux fixés sur les ruines fumantes de la salle de jeu.

L'air nerveux, Stoney avait les yeux déjà enflés à cause de sa blessure au front.

— Dix minutes, dit-il. Un quart d'heure, peut-être.

Joey Beavers se trouvait au volant du camion, tenant d'une main un fusil à canon scié afin de garder la foule à distance. Il y avait quelques flics de la police tribale rassemblés autour d'eux, mais ils n'intervenaient pas.

— Tu veux dire qu'un type est entré ici, qu'il a foutu le feu à mon

immeuble, qu'il m'a piqué toute ma cocaïne et qu'il est parti sans que personne ne soit capable de l'arrêter ?

Detheridge avait du mal à le croire. La salle de jeu était irrécupérable. L'antique camion de pompiers qui déversait de l'eau sur le bâtiment se contentait d'empêcher le feu de se propager aux immeubles voisins.

— Ce type se déplaçait comme un fantôme, Virgil. Je ne m'étais pas rendu compte de sa présence jusqu'à ce que je sente la gueule d'un canon dans mon oreille. Il a réglé son affaire en quelques instants. Il avait dû tout minuter à la seconde.

— Il était seul ?

— Ouais.

— Mais qui est-ce, putain ?

Personne n'avait de réponse à cette question.

Regardant dans la foule, Detheridge aperçut Terrence Eagle Claw, assis dans sa Cadillac. Une nouvelle bouffée de colère l'envahit. Une fois qu'il se serait occupé du salaud qui lui avait pris sa cocaïne, il entendait bien régler son compte à Eagle Claw, dans la foulée. Montant à bord du 4 x 4, il décrocha le téléphone et composa rapidement un numéro.

Jim Sourgrass répondit à la première sonnerie.

— Ce fils de pute s'est barré avec toute ma coke, annonça Detheridge. Il s'est pointé sur place, il a fait cramer mon immeuble jusqu'aux fondations et il s'est barré avec ma putain de coke.

— Calmez-vous, Virgil.

— Que je me calme ? On voit que c'est pas vous qui venez de perdre une fortune. Je veux ce connard, et je le veux maintenant.

— Il ne peut pas s'en aller. N'oubliez pas que la réserve est à nous. Impossible de traverser la frontière avec toute cette marchandise.

— Et si c'est un fédéral ?

— Si c'était un fédéral, je le saurais. Ce type travaille en indépendant. On va le trouver, le descendre et le ramener.

— Et la Garde Nationale ?

— Je les tiens encore pour l'instant, mais ça devient de plus en plus difficile. J'ai parlé avec le bureau du gouverneur, les menaçant d'aller gueuler très haut si jamais ils allaient trop loin. Ce n'était pas une bonne idée de les attaquer, cette nuit. Certains des hommes vous ont identifiés.

— Je pensais que ce salaud pouvait être avec eux. Bon sang, il y a quelque chose de militaire dans sa façon de faire. Tu devrais voir ma salle de jeu. Il a utilisé des explosifs militaires pour tout foutre en l'air. Et s'il n'est pas de l'armée, ou ne l'a pas été, je veux bien aller lécher le cul du juge Silvers !

— Le problème n'est pas vraiment là. Il n'est pas en mission

officielle, ça c'est sûr. Tout ce que vous avez à faire, c'est le retrouver, le tuer, avant de l'enterrer très profondément. Je peux régler tout le reste, avec un peu de temps, et nous aurons encore une chance de mener nos projets à terme.

— Alors, faites-le ! lança Detheridge en raccrochant le téléphone.

Il se tourna vers Stoney.

— Il a pris quelle direction, ce fils de pute ?

— Il est parti par-là, répondit l'autre en pointant le doigt vers l'est.

Detheridge interrogea Beavers du regard.

— Qu'est-ce qu'il y a, là-bas, du côté de la frontière ? Un endroit où cet enfoiré pourrait se cacher en attendant qu'on le retrouve et qu'il comprenne dans quel merdier il se trouve...

Beavers y réfléchit quelques secondes.

— Docklick Point. Un endroit où la montagne ressemble à un chien couché sur le côté en train de se lécher les couilles.

— Je me souviens, oui.

Detheridge posa les yeux sur les jeunes guerriers qui se trouvaient avec lui. Ils avaient perdu trois hommes lors du raid contre la Garde Nationale. Ils étaient armés jusqu'aux dents, et circulaient à bord de jeeps, de camions et de motos.

— Allons-y ! hurla-t-il, avant de faire signe à Beavers, derrière le volant.

Le convoi s'éloigna, et les hommes de la police tribale restèrent en ville.

Alors qu'ils étaient sortis de Flint Ax depuis quelques minutes, le téléphone sonna. Detheridge décrocha, pensant que ce devait être Sourgrass.

— Ouais !

— Tu veux récupérer ta cocaïne ? demanda une voix glaciale comme la banquise.

— Pour la récupérer, je vais la récupérer, ducon ! T'inquiète pas pour ça. Tu ne peux aller nulle part.

Au bout du fil, l'autre se mit à rire.

— Ça, c'est toi qui le dis. Kreevitch et Frisco m'ont promis un joli paquet de dollars si j'arrivais à faire sortir la cocaïne de la réserve. Ils vont arriver avec des hélicoptères.

— Je ne te crois pas.

— Essaie de les appeler, alors. Je te recontacte dans deux minutes.

L'inconnu raccrocha.

Aussitôt, Detheridge composa les numéros qu'il avait pour chacun des deux hommes. Un des lieutenants de Frisco lui assura que son patron venait de partir quelques minutes plus tôt. Et un assistant de Kreevitch, à son hôtel, lui expliqua qu'il ne pouvait être dérangé pour l'instant car il se reposait pour le discours qu'il devait prononcer le

lendemain dans la matinée.

Detheridge raccrocha. Et moins d'une minute plus tard, le téléphone sonna de nouveau.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont dit ? demanda l'homme.

— Rien. Mais si tu travailles pour eux, pourquoi est-ce que tu m'appelles ?

— Je crois en la libre entreprise. Ils ne m'avaient pas dit qu'il y avait autant de coke. J'avais calculé mes honoraires en me basant sur des estimations. Mais maintenant, je me dis qu'ils me doivent de l'argent – un argent qu'ils n'ont peut-être pas l'intention de me payer.

— Il se pourrait que je n'aie pas non plus l'intention de payer.

— Dans ce cas, tu vas te retrouver avec du sable dans les mains, l'ami, et je me débrouillerai pour obtenir ce qu'ils me doivent.

— Je crois que tu bluffes. Frisco a perdu pas mal, lui aussi, avec cette histoire de camion piraté.

— Ce n'est pas moi, pour le camion. Ce sont les Fédéraux. Ils ont réduit à néant le réseau qu'avait monté Frisco au Canada. Tu en entendras parler dans les prochains jours aux informations quand les gens de la Police Montée révéleront l'histoire. Frisco savait que le puits s'était asséché, et il a imaginé de se servir chez toi. Il en a parlé à Kreevitch. Tout ce qu'ils veulent, c'est un gros coup, de manière à pouvoir se retirer. Ils t'ont utilisé pour faire la mule. À présent, c'est à toi de voir si tu as envie de reprendre la main dans cette partie.

— Combien ?

— Deux millions de dollars. C'est deux fois ce qu'ils m'ont offert mais, quand je vois la marchandise, je me dis que ça ne posera pas de problème.

— Je ne les ai pas maintenant.

— Donne-moi ta parole et ça me suffira.

— Comment sais-tu que tu peux me faire confiance ?

Le type se mit à rire, un rire qui mit à vif les nerfs de Detheridge.

— Je t'ai laissé vivre, cet après-midi, alors que j'aurais pu te tuer. Tu me paieras. Si tu ne le fais pas, ça te coûtera très cher. La vie.

— D'accord, marché conclu. Où est-ce que je pourrai te trouver ?

— À Doglick Point. Mais je suis sûr que tu le savais déjà.

La ligne fut coupée.

Tout en raccrochant, Detheridge se mit à réfléchir frénétiquement, se demandant si tout ce que l'autre avait dit était vrai.

— Tu vas vraiment traiter avec ce clown ? demanda Beavers.

— Non. Dès que nous le verrons, je lui arracherai le cœur de mes propres mains. Maintenant, on puise. C'est une course contre la montre.

Décrochant encore le téléphone, Detheridge composa le numéro de Jim Sourgrass.

— Vous avez repéré des hélicoptères ? lui demanda Detheridge dès qu'il répondit.

— De quoi parlez-vous ?

— Un type vient de m'appeler, pour m'annoncer que Frisco et Kreevitch nous avaient baisés et qu'ils rejoignaient la réserve en hélico pour récupérer la cocaïne. La Garde Nationale peut faire quelque chose pour les arrêter ?

— Non ! Bon sang, Virgil, si cette histoire est vraie, on risque de tout perdre.

— Ouais, c'est ce que je pensais aussi.

Detheridge raccrocha, puis se pencha vers l'arrière pour récupérer son M-14, qu'il posa sur ses cuisses. La silhouette déchiquetée des montagnes se découpait sur le ciel. Tout en cherchant à apercevoir les hélicos, il caressa distraitemment la détente de son fusil d'assaut.

Chapitre XI

Des bourrasques orageuses balayaient les parois dentelées de Doglick Point. Bolan dut considérablement réduire sa vitesse quand il en commença l'ascension. Il avait sur sa gauche une façade rocheuse, et le vide sur sa droite. Des arbres poussaient en désordre sur un sol couvert de rochers et de broussailles.

— Vous n'avez pas eu trop de mal à convaincre Detheridge ? lui demanda Ironeyes.

— Pas plus que je n'en avais eu à convaincre Frisco et Detheridge que j'avais l'intention de leur vendre la cocaïne.

Ironeyes avait les yeux rivés sur l'écran de l'ordinateur portable. Le câble d'alimentation était branché sur la prise de l'allume-cigare tandis que le téléphone cellulaire du Guerrier était relié sur le modem du portable.

— Je voulais tellement faire quelque chose pour mon peuple, murmura Ironeyes avec un soupir. Ils luttent pour leur vie dès la naissance.

— Comme tout le monde. C'est cette lutte qui nous fait tels que nous sommes. Si vous ne luttez pas, vous ne pouvez pas devenir quelqu'un.

— Vous croyez à ça ?

— Oui.

— Vous aimez lutter ?

— Pas toujours. Mais je ne l'évite jamais.

Ironeyes resta un instant silencieux, puis il reprit :

— Le vieux chef vous aurait compris bien mieux que moi. Il avait la même vision du monde que vous. Rien ne semblait jamais le contrarier.

Rétrogradant une nouvelle fois, Bolan négocia un virage difficile.

— Ce n'est pas vraiment ainsi que ça se passe, Jesse. Il arrivait sans doute à votre grand-père d'être contrarié. Pareil pour moi. Simplement, vous ne pouvez pas vous laisser empêtrer dans tout ce qui va à l'encontre de ce que vous essayez de faire. L'unique façon de changer les choses, c'est de faire ce que l'on croit bien.

— C'est pour ça aussi qu'il y a des lois, remarqua Ironeyes en pianotant sur le clavier de l'ordinateur. Pour opérer des changements qui profiteront à beaucoup de gens en même temps.

— Qu'est-ce que vous faites de ceux qui refusent d'obéir à ces lois et trouvent toujours des moyens d'y échapper ?

— Je ne sais pas.

— Aucun système n'est parfait.

Ironeyes laissa échapper un nouveau soupir.

— Ça, je le sais, mais je me suis toujours dit que je pourrais peut-être aider. À la fin de mes études de droit, j'ai étudié tous les problèmes du territoire indien et je ne voyais pas comment m'y prendre.

— Vous n'avez pas essayé.

— Personne n'aurait compris ce que je voulais faire.

— Et vous vouliez faire quoi ?

Ironeyes resta silencieux un instant.

— Je ne sais pas, avoua-t-il. Arriver à ce que les choses soient différentes, d'une manière ou d'une autre.

— Peut-être que vous placiez la barre un peu haut.

— Baisser ses prétentions, si on ne réussit pas tout de suite ? C'est des conneries ça.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit.

Bolan négocia un nouveau virage et regarda l'heure. S'il se rapportait à l'heure prévue d'arrivée de Kreevitch et Frisco, il lui restait dix minutes.

— Vous semblez croire que la loi est une espèce d'outil qui va régler n'importe quel genre de problème. Elle est malléable. Vous pouvez la plier et la façonner de toutes les façons que vous voulez. C'est comme une arme à double tranchant, souligna le Guerrier. Elle peut être utilisée contre vous, aussi bien que dans votre intérêt.

— C'est un risque à prendre.

— Mais dans quelle direction allez-vous quand la loi vous laisse tomber ?

— Je ne sais pas.

— En fait, vous en revenez à un choix tout simple : ce qui va dans le bon chemin et ce qui va dans le mauvais, expliqua l'Exécuteur. Et nous en sommes précisément là ce soir, à essayer de remettre le cours des choses dans la bonne direction. Pourtant, ce que je fais va à l'encontre de la loi.

Bolan se tourna vers le jeune avocat.

— Quand deux individus ont à résoudre un problème, il y a un contrat élémentaire : si on ne peut pas trouver de solution juste par le biais des règles établies, il n'y a plus qu'à régler cela d'homme à homme. Il y a peu de gens qui peuvent ou veulent faire ça. Je le peux, moi, et je le fais quand et où cela m'est possible.

— À vous entendre, on dirait que je perds mon temps en étant avocat...

— Certainement pas. Je veux simplement que vous compreniez que le fait d'être avocat ne vous aidera pas dans les événements de ce soir. Les lois sont pour les gens qui ont fondamentalement l'intention

d'honorer ce contrat entre les individus. Après, vous vous retrouvez en face de pourris tels que Detheridge, Kreevitch ou Frisco, qui ont trouvé des voies en dehors du système. La loi ne vous a pas laissé tomber, et vous ne l'avez pas laissée tomber. Vous êtes juste dans le no-man's land qui se trouve autour. Et ce no-man's land porte un nom bien connu, dans cette affaire : *Cosa Nostra*.

L'ordinateur fit entendre un bip, et Ironeyes tapa encore quelques mots. L'instant d'après, il coupait le téléphone cellulaire et éteignait l'ordinateur.

— C'est bon. Si tout a fonctionné, on pourrait voir les résultats bientôt.

Bolan stoppa le camion à l'endroit où la route s'arrêtait. La ligne d'arbres derrière laquelle ils se trouvaient leur permettait d'être en partie cachés du ciel et du reste de la route sinueuse.

Il sortit le sac de toile de la cabine et fit le tri parmi son équipement. Il garda le Desert Eagle et le Beretta, et passa le combiné CAR-15/ M-203 à son épaule. Il portait des munitions pour toutes ses armes dans les différentes poches de sa combinaison noire et à son harnais, ainsi qu'un assortiment de grenades explosives.

Ironeyes parut hésiter tandis qu'il descendait du camion.

— Vous n'avez pas à rester ici, lui dit Bolan.

Il marcha jusqu'au bord du précipice et inspecta le paysage avec des lunettes de vision nocturne. Il n'eut aucun mal à repérer la ligne des véhicules de Detheridge qui approchaient. Ils étaient à quelques minutes et entamaient la montée vers le sommet de Doglick Point.

— Je ne peux être nulle part ailleurs, répliqua tranquillement Ironeyes. Mon grand-père est mort en combattant ces gens.

Retirant les lunettes, Bolan lui fit face.

— Le vieil homme n'est pas mort en combattant ces gens. Il est mort en combattant pour cette terre, pour son mode de vie. Il se battait pour quelque chose. Il ne faut jamais l'oublier. Les guerriers se battent pour des choses bien réelles – un toit et le droit de vivre de la façon qu'ils veulent. Jamais pour de l'argent.

— Vous auriez aimé mon grand-père.

— Ce que j'ai entendu de lui me fait penser que c'était un homme bien.

Bolan revint au camion et en sortit le Galil.

— Vous savez vous servir de ça ?

— J'ai fait une préparation pour être officier à l'université.

Rapidement, Bolan lui montra comment changer les chargeurs et actionner le sélecteur de tir, puis quoi faire si jamais l'arme s'enrayait.

— Restez autant que possible hors de vue. Une fois que les hostilités auront été déclenchées, le mieux sera de les laisser s'occuper les uns des autres. La situation va devenir très rapidement confuse.

Ironeyes hocha la tête.

Au-dessus d'eux, ils commencèrent à percevoir le vrombissement d'un hélicoptère.

— Bonne chance, dit Bolan en tendant la main.

— À vous aussi. Et faites attention à Detheridge. Beaucoup de gens, par ici, sont persuadés qu'il est capable de passer à travers les murs.

L'Exécuteur regarda le jeune avocat courir vers la lisière des arbres, s'arrêtant un instant à l'arrière du camion pour passer ses mains sur les pneus. Le Galil passé à l'épaule, il se toucha ensuite le visage avec le bout des doigts.

Lorsqu'il se tourna vers Bolan, celui-ci vit son visage strié de rayures noires, un visage dur et plein de défi. Ironeyes disparut ensuite dans les arbres.

Un projecteur s'alluma sous l'hélicoptère alors que celui-ci entamait sa descente, et le faisceau lumineux commença de balayer le sol rocaillieux.

Bolan se mit en mouvement. Regardant au-dessus de lui, il constata que Kreevitch ne s'était pas contenté d'un hélicoptère : il y en avait trois, de gros appareils, en formation triangulaire. Le Guerrier prit position derrière un grand pin et observa le premier hélico qui faisait du sur-place au-dessus du sol. Grâce à sa lunette de vision nocturne, il reconnut Kreevitch et Dwayne Frisco dans l'appareil de tête. Il glissa une grenade dans le M-203.

La lumière de projecteur braqué sur le camion à l'arrêt se déplaça brusquement. La minute suivante, le second hélicoptère se posa à quelques mètres à peine, soulevant des feuilles et des branches. Cinq hommes bien armés sortirent de l'appareil et coururent vers le véhicule, se couvrant les uns les autres. L'un d'eux atteignit le hayon arrière et fit tomber une caisse en carton. La lame d'un couteau étincela, et, peu après, le type brandissait un des sacs de cocaïne.

Le premier hélicoptère atterrit rapidement, près du premier.

L'Exécuteur attendit, sachant que Detheridge ne devait plus être loin.

Soudain, en effet, les phares du gros 4 x 4 franchirent le sommet, balayant les hélicoptères et le camion. Presque aussitôt, les hommes de Detheridge commencèrent de tirer, et les flingueurs de Frisco répliquèrent dans l'instant.

Levant son fusil, l'Exécuteur visa l'hélicoptère qui avait atterri le premier, avant de presser la détente du lance-roquettes. Le missile de 40mm quitta le tube avec un bruit de souffle assourdissant et transperça un battement de cœur plus tard la bulle de Plexiglas, partant dans une suite d'explosions qui firent voler l'appareil en éclats. Déplaçant le canon de son fusil vers le pilote de l'hélico qu'avait quitté Kreevitch, Bolan pressa la détente à trois reprises.

Le type s'écroula en avant, laissant l'appareil sans contrôle. Celui-ci remonta de quelques mètres, en tournoyant comme une toupie, puis les pales heurtèrent le flanc de la montagne et firent pleuvoir des fragments de métal sur tout le champ de bataille. De nombreux combattants furent couchés au sol. La plupart des fragments des pales brisées filèrent dans les arbres environnants.

Bolan, qui avait glissé une nouvelle roquette dans le M-203, fit feu en visant un des véhicules de Detheridge. La jeep prit la grenade sur le côté et se retourna. À l'état de carcasse fumante, elle bloquait à présent la route aux véhicules qui arrivaient derrière et empêchait le 4 x 4 de battre en retraite. Une douzaine de motards parvinrent néanmoins à contourner les ferrailles immobilisées et foncèrent droit sur la position de Bolan, suivant les directives de Detheridge.

Se déplaçant sur la gauche, le Guerrier alla prendre position derrière un arbre tombé. Il mit un genou en terre et cala bien le CAR-15 contre son épaule. Il commença de tirer de façon méthodique, de la droite vers la gauche, choisissant méticuleusement ses cibles parmi les motos qui arrivaient à grande vitesse.

Avant que le premier motard l'atteigne, Bolan avait vidé cinq selles, laissant chaque fois un mort sur le sol.

Puis le biker fut pratiquement sur lui. Les gros pneus de sa machine accrochèrent l'écorce de l'arbre et permirent à la moto de sauter le tronc.

Utilisant le fusil d'assaut comme un bouclier, l'Exécuteur réussit à dévier le deux-roues, mais il fut déséquilibré par la puissance du choc. Il dut lâcher le CAR-15, alors que deux autres motards passaient à leur tour au-dessus du tronc.

Un autre encore surgit et s'arrêta en dérapant. Un type balèze au visage grimé sauta de sa machine pour voler sur Bolan.

Incapable de l'éviter, le Guerrier agrippa la chemise du type et essaya de contrôler sa chute. Il le repoussa sur le côté, et, alors qu'ils roulaient tous deux à terre, l'Exécuteur saisit le Ka-bar rangé dans la gaine de cuir fixée à son harnais de combat, et il le sortit au moment où il se retrouvait au-dessus de son agresseur. D'un coup terrible, il plongea la lame dans le sternum du type, atteignant le cœur.

Se défaisant du mourant, et abandonnant son poignard, Bolan se redressa sur les genoux et sortit le Desert Eagle. Il tira à plusieurs reprises sur l'homme qu'il venait de poignarder et accéléra ainsi son passage vers la mort.

Deux hommes au visage peint couraient vers Bolan, pistolets au poing, et commencèrent à tirer en poussant des hurlements.

Au moins deux projectiles s'enfoncèrent dans le gilet de Kevlar du Guerrier.

Il leva le gros .44 et expédia deux balles dans le torse de chacun

des flingueurs. Les deux assaillants parurent faire volte-face, arrêtés net par la puissance de tir du Desert Eagle. Le dernier homme dirigea sa moto droit sur Bolan en accélérant.

Visant sous le phare aveuglant qui fondait sur lui, l'Exécuteur vida son chargeur. Le biker finit par se détourner et alla s'écraser dans un arbre.

Bolan scruta alors le sol et repéra le CAR-15 à ses pieds. Il le récupéra, puis observa la situation sur le champ de bataille. Les soldats de Detheridge étaient infiniment plus efficaces, et ils prenaient sans problème l'avantage sur les hommes de Frisco.

Le Guerrier glissa une nouvelle roquette dans le M-203 et, sans se presser, il tira en direction d'un pick-up quatre roues motrices qui essayait de grimper la colline très pentue afin de contourner les décombres fumants de la jeep.

Dans un hurlement, la grenade s'engouffra à travers le pare-brise du véhicule et explosa, tuant tous ceux qui se trouvaient à l'intérieur et pulvérisant les vitres.

Ensuite, sélectionnant tranquillement ses cibles, Bolan abattit un homme après l'autre, avec une détermination sans faille.

Alors qu'aucun homme en mouvement n'était plus visible sur le terrain qu'il venait de nettoyer, il vit que Detheridge avait trouvé refuge derrière le 4 x 4 tandis qu'une poignée de ses hommes formaient une chaîne humaine depuis l'arrière du camion jusqu'au véhicule de leur patron et se passaient les sacs de cocaïne, qui s'entassaient l'un après l'autre à l'arrière du 4 x 4.

Un pistolet-mitrailleur en main, Joey Beavers entreprit d'arroser la position supposée de Bolan. Les gros projectiles transpercèrent le feuillage dans sa direction, et l'un d'eux le toucha au niveau des reins, s'écrasant dans le gilet de Kevlar avec une violence inouïe, qui le fit tournoyer.

Suffoquant sous la douleur intense, l'Exécuteur se laissa tomber au sol. Il sortit le boîtier de contrôle d'une poche et prépara son ultime surprise. Dès qu'il se fut abrité derrière un gros rocher, il poussa le bouton.

Les charges de C-4 qu'il avait fixées sur le châssis du camion partirent les unes après les autres avec une force destructrice, faisant sauter le véhicule comme un cheval de rodéo. Le sommet de la montagne parut trembler, et la chaîne humaine qui transportait la cocaïne se brisa, balayée par la terrible explosion.

L'écho des déflagrations roula à travers les montagnes et parut durer incroyablement longtemps, jusqu'à ce que Bolan s'aperçoive qu'il entendait en réalité des hélicoptères. Il regarda vers l'appareil qui restait, pensant qu'il s'agissait peut-être de renforts pour Kreevitch et Frisco.

Au lieu de quoi, il vit quatre hélicoptères militaires arriver de l'est, pareils à un vol d'outardes. Grâce aux flammes qui illuminaient tout le secteur, il put aussi bientôt voir que les appareils appartenaient à la Garde Nationale.

Un puissant haut-parleur fixé sur le ventre de l'hélico de tête fit entendre un crachotement, suivi d'une voix.

— C'est le capitaine Henry LaCoste de la Garde Nationale du Dakota du Sud qui vous parle. Veuillez déposer vos armes et cesser immédiatement les hostilités.

La plus grande confusion s'installa parmi les survivants éparpillés au sommet de Doglick Point.

Bolan, toujours en mouvement, courut vers la position d'Ironeyes. Il trouva l'avocat adossé à un arbre, saignant d'une blessure au côté et d'une autre au mollet gauche.

— Ils sont venus, dit-il d'une voix faible.

Les mains tremblantes, il avait les doigts crispés sur le Galil.

— Oui, répondit Bolan en s'accroupissant à côté de lui et en sortant des bandages de sa petite sacoche de secours.

Les blessures étaient sérieuses, mais Ironeyes s'en sortirait.

Quand il eut fini, le Guerrier regarda vers le ciel et constata que les hélicoptères de la Garde Nationale étaient maintenant tout près. Des cordes de rappel se déroulèrent des appareils, et des hommes en uniforme commencèrent de se laisser glisser, agissant au plus vite afin de mettre en place une tête de pont contre les tirs sporadiques qu'ils essayaient.

— Detheridge, dit soudain Ironeyes.

Bolan eut juste le temps de voir le 4 x 4 parvenir à contourner l'épave fumante de la jeep et s'engager sur la route, dans la descente.

— Il va s'enfuir ! lança Ironeyes en luttant pour se redresser. Ils vont peut-être pouvoir le pister pendant un moment avec les hélicos, mais il lui suffira de s'enfoncer dans la forêt pour qu'ils n'aient plus aucune chance de le trouver.

— Non, dit Bolan.

Il se leva et abandonna le CAR-15 et la cartouchière de grenades de 40mm.

— Il ne s'enfuira pas, promet-il. Justice sera faite.

Sur ces mots, il laissa derrière lui la quasi-totalité de son équipement.

Le Desert Eagle au poing, il se lança à la poursuite du camion. Si le véhicule serait contraint de suivre la route pendant presque toute la descente, lui ne l'était pas. Visualisant la progression présumée du 4 x 4, il poussa sur ses jambes et courut tel un fauve en chasse, sautant par-dessus les arbres tombés et les broussailles.

Il atteignit le bord de la colline et, voyant le 4 x 4 qui tournait plus

bas, bien plus éloigné qu'il ne l'avait pensé, il s'élança dans la pente. Il sprintait à la limite du déséquilibre et de ses possibilités, exigeant de son corps qu'il trouve encore des forces malgré tout ce qu'il avait déjà donné durant les trente dernières heures. Il traversa la route, puis s'engagea de nouveau sur le sol accidenté. Lorsqu'il croisa encore une fois la route, sa proie venait tout juste de passer. Il courut, sauta et se retrouva quelques secondes plus tard sur une nouvelle boucle de la route, devant le véhicule en fuite. Déséquilibré par l'élan, il tomba sur l'asphalte et se blessa au visage et aux mains. Il dut puiser dans ses ressources pour se redresser et venir se placer sur la trajectoire du véhicule.

Les phares éblouissants le transpercèrent alors qu'il pointait le .44 sur sa cible. Le moteur du 4 x 4 rugit tandis que Beavers pressait la pédale de l'accélérateur.

Bolan attendit jusqu'à la dernière minute pour vider son chargeur avant de se jeter sur le côté. Au passage, le pare-chocs déchira la jambe de sa combinaison et lui blessa la cuisse. Il se récupéra sur les mains, roulant sur lui de façon automatique.

Le gros véhicule quitta la route, percuta un arbre, puis bascula sur le côté et disparut dans la pente.

Entrant un nouveau chargeur dans le Desert Eagle, Bolan se redressa et suivit. Le 4 x 4 s'était arrêté en dessous, à environ six mètres, dans un bouquet d'arbres. Le .44 braqué devant lui, le Guerrier se fraya un chemin jusqu'à lui, à l'affût. Le sommet de Doglick Point était éclairé comme si quelqu'un y avait allumé un grand feu qui projetait des ombres irréelles sur toute la montagne.

L'Exécuteur se rapprocha du véhicule retourné, ouvrit la portière et regarda à l'intérieur. Coincé par la colonne de direction brisée, le côté de la tête ensanglanté par la balle qui l'avait blessé, Joey Beavers se tourna vers lui et braqua un fusil à canon scié.

L'Exécuteur ne tira qu'une fois. Le projectile décolla le sommet du crâne du flingueur, laissant apparaître des matières gluantes et rosâtres et repoussa son corps vers l'arrière. À la faveur de la lueur verte que diffusait le tableau de contrôle, Bolan constata que Detheridge ne s'y trouvait plus.

Il s'écarta du véhicule, ses sens en alerte, et balaya du regard les environs immédiats. Si Detheridge avait d'une manière ou d'une autre réussi à se libérer pendant que le 4 x 4 dévalait ce pan de montagne, il ne pouvait pas être loin.

Au-dessus de lui, une branche craqua.

Plongeant sur le côté, Bolan évita presque l'assaut du pourri. L'autre enroula un bras musclé autour du cou de l'Exécuteur et le balança au sol avec une force stupéfiante. Etourdi, le Guerrier s'écarta et fit de son mieux pour essayer de retrouver ses repères tandis que

des taches noires dansaient devant ses yeux.

— Imbécile ! Brailla Detheridge. Tu ne peux pas me tuer ! J'ai le pouvoir de me changer en animal, si je le veux. Je ne peux pas mourir !

Il se redressa, un long poignard de chasse dans sa main. L'instant d'après, son bras partait vers l'avant.

Alors qu'il faisait un bond en arrière, l'Exécuteur se rendit compte qu'il avait laissé échapper le Desert Eagle. Il recula, et se retrouva coincé contre le flanc de la montagne, entre deux arbres. Le Beretta, rangé dans son holster, sous son épaule, était impossible à sortir rapidement. Et il avait abandonné son Ka-bar sur le cadavre du flingueur qu'il avait poignardé.

— Tu es venu sur cette terre pour mourir, sale Blanc ! cria Detheridge.

Son bras partit de nouveau, et sa lame traça un sillon au niveau de la cage thoracique de Bolan.

Se mettant de profil, celui-ci bloqua d'une main le poignet de son adversaire et écarta le poignard sur le côté.

— Je vais t'étriper et te regarder crever à petit feu, promit l'Indien.

Bolan choisit ce moment pour passer à l'action. Alors que le Sioux faisait partir son couteau vers l'avant, le Guerrier se baissa et passa derrière son adversaire. Avant que l'autre ait pu comprendre ce qui se passait, l'Exécuteur se redressa et attrapa la tête de Detheridge à deux mains. Une glissée sous son menton tandis que l'autre se positionnait sur sa nuque.

D'un geste aussi rapide que violent, Bolan fit tourner la tête de Detheridge. Un craquement se fit entendre : la colonne vertébrale venait de se briser. Comme privé de coordination, le pourri s'écroula tel un pantin désarticulé. Dans ses yeux, toute trace de vie avait disparu.

Respirant difficilement, et ignorant autant que possible la multitude de blessures dont il souffrait, Bolan chercha le Desert Eagle et finit par le trouver.

Au-dessus de lui, la rumeur d'un hélicoptère lui laissa le temps d'aller chercher un abri, avant que le faisceau d'un projecteur ne vienne transpercer les ténèbres de la forêt. Le flot de lumière se concentra sur le 4 x 4 quand il l'eut repéré.

Bolan comprit qu'une unité de la Garde Nationale devait approcher et s'éloigna au petit trot. Dans le cas présent, il ne pouvait pas compter sur Brognola ni sur l'hélico de l'ami Grimaldi pour le sortir de la réserve. Mais, tandis qu'il se frayait un chemin entre les arbres, il n'éprouvait aucune inquiétude. Cette terre avait caché et sauvé de nombreux guerriers avant lui, et les esprits dont il sentait la présence ne le gênaient pas, bien au contraire. Il était en bonne compagnie.

Il pensa aller à la recherche du jeune avocat, mais y renonça rapidement. Celui-ci était né dans ces forêts et la police aurait tôt fait de le diriger sur un hôpital.

L'Exécuteur, pour sa part, n'allait pas se priver du bonheur de passer quelques heures à soigner ses blessures dans un environnement qui lui rappelait les jungles du Vietnam. Il avait tenu une nouvelle fois la promesse faite longtemps auparavant à lui-même et à sa famille, et l'idée de dormir vingt-quatre heures d'affilée dans le cocon protecteur de cette nature bienfaisante, dans un lit de feuilles mortes, le renvoyait aussi à l'époque heureuse où son père les emmenait, son frère et lui, faire du camping sauvage. Il eut une pensée pour Johnny, son cadet, qu'il n'avait pas revu depuis des siècles et regretta un instant que sa vie ne soit qu'une guerre sans fin.

Mais il n'y pouvait rien changer...

Mais le combat de Mack Bolan continue...

Mack Bolan fit pivoter le microphone à laser monté sur un trépied et regarda dans la lunette. Un témoin de la scène aurait pu penser avoir affaire à un géomètre en train de mesurer la distance séparant la colline du garage automobile d'Elizondo, à cinq cents mètres de là.

Sauf que les géomètres travaillent rarement à 1 heure du matin. Et, en général, ils ne se déplacent pas avec des armes sur eux. L'Exécuteur était en mission de reconnaissance, mais il avait prévu l'éventualité où les choses se compliqueraient. Il portait le sinistre Beretta 93-R dans son holster d'épaule, un poignard de combat Ka-bar à sa ceinture et un garrot dans une poche de son blouson. Le Guerrier avait aussi en réserve des chargeurs pour le Beretta et plusieurs grenades M-26. Un Marlin .30-30 était posé contre le tronc d'un arbre, à portée de main.

Il y avait eu des problèmes dans l'acheminement du matériel sur lequel Bolan comptait pour son séjour au Mexique. Il avait quand même pu récupérer de l'argent, un ordinateur et ses appareils de communication et de surveillance ; et il s'estimait chanceux que le Beretta et les grenades soient passés à travers les mailles de l'embrouillamini administratif.

Il devrait quand même demander à Brognola de faire pression pour que les bureaucrates mexicains laissent passer ses colis et, si possible, le char de guerre. À moins que sa mission de la nuit se déroule au mieux. Bolan se trouvait à Mexico pour stopper un certain Adolfo Valdez. L'Exécuteur savait que l'homme possédait le savoir-faire, l'entraînement et l'expérience du combat lui permettant de diriger de véritables attaques commando. Valdez avait en plus de cela une haine fanatique pour tout ce qui était américain.

Trois camions, quatre voitures et deux motos étaient stationnés à côté du bâtiment qu'il surveillait. Bolan avait réussi à dénombrer quatorze hommes et cinq femmes tandis qu'ils entraient, et il se pouvait que d'autres encore se trouvent déjà à l'intérieur. Tous les nouveaux arrivants étaient jeunes et semblaient en bonne condition physique. Ils portaient pour la plupart des blousons amples, et étaient chargés pour certains de sacs de toile ou de voyage – lesquels pouvaient contenir des armes et des explosifs. L'Exécuteur avait la conviction d'être tombé sur un nid de vipères. Son instinct le lui soufflait. À présent, il lui fallait une confirmation.

Il avait filmé la plupart des visiteurs au moment de leur arrivée avec une caméra longue portée équipée d'un objectif à infrarouge. Le micro à laser lui permettrait d'ajouter aux preuves dont il avait besoin. Il jeta un nouveau coup d'œil dans la lunette Starlight afin de bien diriger le matériel auditif. Le faisceau de lumière se posa sur une des grandes fenêtres aux vitres teintées, et il rebondit dessus pour revenir vers l'unité de réception de l'appareil, laquelle transmettait les vibrations sonores à un magnétophone. Bolan, qui écoutait le tout au moyen d'une oreillette, entendait parfaitement les conversations et ce qui se disait suffit très vite à le convaincre que Valdez et ses visiteurs étaient bien les pourris après lesquels il en avait.

Alors qu'il envisageait déjà une opération éclair, un mouvement attira son attention, à gauche du garage. Trois silhouettes se dirigeaient vers la colline en haut de laquelle lui-même était posté. Deux des hommes portaient un fusil d'assaut à la hanche, et le troisième était armé d'un pistolet-mitrailleur.

Il allait falloir se charger d'emblée des trois flingueurs. Le Guerrier sortit le 93-R du holster spécialement dessiné pour accueillir le réducteur de son fixé sur le canon, puis il alla s'abriter derrière le tronc d'un arbre, laissant le Marlin là où il se trouvait. Il n'avait pas le temps d'élaborer une stratégie complexe. Le plus simple était de les prendre un par un, en douceur. Et de les réduire au silence.